





LAURENCE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Jeanne.	2 vol. in-8.
Savinie.	2 vol. in-8.
L'Abbé Maurice.	2 vol. in-8.
Une Passion en province.	2 vol. in-8.
Scènes de la Vie anglaise.	2 vol. in-8.
Les Rêveries dans les Montagnes.	2 vol. in 8.
Sténia.	2 vol in-8.
Élise et Marie,	2 vol. in-8.
Melchior,	2 vol. in-8.
Anaïs.	2 vol. in-8.
Pascaline.	2 vol, in-8.
Contes vrais.	2 vol. in-8.
L'Abanico.	1 vol. in-8.
Un Remords.	1 vol. in-8.
Caliste.	2 vol. in-8.
La Cour d'Assises.	4 vol. in-12.
Le Dernier amour.	1 vol. in-12.
Une sur mille.	4 vol in-12.
Les Confessions de ma tante.	4 vol. in-12.
Marius et Frédéric.	4 vol. in-12.
La Famille d'un Député.	5 vol. in-12.
Chacun son tour.	2 vol. in-12.
Nouvelles morales et religieuses,	1 vol in-18.
Dix ans de la vie d'une jeune fille.	1 vol. in-4.

Sous Presse :

Philippe.

Deux Destinées.

Sceaux, Impr. de E. Dépée.

LAURENCE

PAR

Mme Camille Bodin.

pseud. of

Mme. Jenny Bastide

1

PARIS,

DUMONT ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841



Laurence Winter à Pauline d'Outremont.

Paris, ce.....

« Ta bonne et charmante lettre, ma chère Pauline, est venue me rendre un peu de courage. Isolée comme je le suis, il m'est doux de penser qu'un être bon et aimable, comme toi, prend intérêt à mon sort. Il m'est si consolant de me persuader que tu ne te fatigueras pas de m'entendre répéter que ma destinée est bien triste. Car, malheureusement! ma chère amie, je ne puis encore t'annoncer qu'elle ait pris un aspect plus rassurant.

« C'est seulement depuis la mort de mon pauvre père que je sais véritablement ce que c'est que le chagrin. Avant ce fatal événement, je connaissais la gêne, presque la misère, mais je ne m'en affligeais pas beaucoup, j'avais été élevée avec elle. Puis, comment aurais-je pensé à me plaindre quand j'avais un bon père pour m'aimer! Mais à présent, je suis seule, sans appui, je dois tout attendre des autres, ou compter sur des talents dont on commence sincèrement à douter, du moment où il faut s'en faire une ressource, c'est alors aussi qu'on les entend impitoyablement déprécier par ceux qui cherchent à les exploiter au rabais.

« Tu sais cependant que malgré les déceptions que j'ai déjà éprouvées et la tristesse que m'inspire la perte de mon père, je conserve cependant une gaîté qui naît de mon caractère et de mon âge, car les lèvres jeunes sourient quand les yeux sont encore mouillés de larmes; et quoique mon genre d'esprit soit, comme le dit madame Bernard, ma bonne hôtesse, d'une

sentimentalité absurde, les choses ridicules me frappent, même dans les occasions les plus sérieuses, et il m'est impossible de ne pas avoir envie de m'en moquer. Ainsi, ma chère Pauline, ne t'étonnes pas de trouver dans mes lettres quelques éclairs de gaîté; je te ferai rire encore quelques fois comme cela m'arrivait quand je t'avais fait pleurer en te parlant de mon présent et de mon avenir.

« Tu sais qu'avant d'avoir le bonheur de te connaître et que ton excellente mère se fût occupée de me chercher un emploi, madame Bernard avait déjà pris ce soin. Comme tu le sais aussi, j'étais décidée à me faire demoiselle de compagnie, puisqu'il est vrai que je suis trop jeune pour tirer parti du talent que je puis avoir sur le piano en courant le cachet. J'ai beau vouloir prouver que je possède assez de science pour enseigner, on me remercie partout. Ai-je donc quelque défaut qui doive déplaire à tout le monde? le fait est que je n'ai encore pour écolière que l'héritière de madame

Bernard, jeune fille gâtée par sa mère, et qui annonce déjà un caractère insupportable ; c'est bien aussi l'écolière la plus désagréable, la plus inepte que l'on puisse rencontrer. Sa bonne femme de mère a pour elle un aveuglement si absurde, que la patience m'échapperait à chaque instant si la réflexion ne me rappelait que c'est la première vertu que doivent acquérir les malheureux.

« Figure-toi que madame Bernard exige que j'apprenne à sa fille, qui sait à peine déchiffrer, notre délicieuse mélodie de Schubert ; cette mélodie que je voudrais entendre dire par les anges, tant elle m'est chère, puisque c'est à elle que je dois le bonheur de te connaître. Aussi je ne la joue jamais sans que les larmes me viennent aux yeux. Va, je me souviendrai toute ma vie du jour où toi, riche et noble, tu montas jusqu'à ma modeste petite chambre et me demandas, de ta voix douce et caressante, le titre de la mélodie ravissante que tu m'avais écouté jouer de loin plusieurs fois. Après le

premier moment d'embarras passé, nous nous assîmes à côté l'une de l'autre devant mon vieux piano, et dès cet instant tu devins la seule amie de l'obscure Laurence, de la fille d'un pauvre musicien mort dans la misère. Je t'appris un peu de ce que je savais et tu ne me proposas pas de me payer mes leçons; voilà qui est beau, Pauline : tu me traitas d'égale à égale, tu compris trop bien l'amitié pour lui enlever son plus grand charme en la soumettant à la reconnaissance, et je n'ai jamais reçu de toi que cette jolie petite bague qui, aujourd'hui, tourne si facilement autour de mon doigt, tant il est amaigri depuis ton départ.

« Je te dois aussi la protection de ta mère; mais je n'ai pu qu'hier seulement, faire usage des lettres de recommandation qu'elle m'a remises, ayant été retenue dans ma chambre par une indisposition assez grave. J'avais beau me dire que chaque souffrance à laquelle j'étais forcée de me soumettre était un vol fait à la nécessité, je ne pouvais bouger, et c'est avec

un reste de faiblesse qui refusait à mes jambes un service bien actif que je me suis rendu chez lady Litton.

« Il était midi ; on m'avait prévenue que c'était l'heure où je trouverais milady. Tu ne la connais pas, madame d'Outremont non plus, à ce que je crois, car elle tenait d'une tierce personne la recommandation qu'elle a bien voulu me donner. Retiens que je me présentais pour remplir les fonctions de gouvernante ou de demoiselle de compagnie.

« Il était donc midi sonnant quand je montrai mon visage, fort pâle et assez fatigué des suites de ma petite maladie, au vasistas de la porte du suisse d'un très joli hôtel de la rue Neuve-Saint-Georges. Midi juste, ni une minute de plus, ni une minute de moins ; car si l'exactitude est la politesse des rois, c'est le devoir d'une demoiselle de compagnie bien apprise. Le suisse m'indiqua assez dédaigneusement un escalier dérobé aboutissant dans un coin de la cour. Le vestibule avec sa tente de coutil

et son vitrage rempli de fleurs, était trop magnifique pour être traversé par une personne venue modestement à pied.

« Arrivée au premier étage, je sonnai à une porte qui me fut ouverte avec beaucoup de précautions par une femme de chambre qui, après m'avoir toisée des pieds à la tête, me montra une chaise où je demeurai assise au moins une demi-heure, et pendant tout ce temps je ne cessai point d'être l'objet exclusif de l'attention de la camériste.

« Enfin un violent coup de sonnette se fit entendre, la curieuse sortit en courant et ne tarda pas à revenir, m'engageant à la suivre; mais tout à coup elle s'arrêta et m'invita à ne pas laisser un seul grain de poussière sur mes vêtements, ni sur mes souliers. A cet effet elle me présenta deux brosses. La recommandation me parut assez extraordinaire, attendu qu'il gelait à dix degrés, pourtant je m'y conformai, et cette formalité remplie, je traversai, sur les pas de ma conductrice qui avançait avec des précau-

tions que j'imitais, cinq ou six pièces tellement encombrées de bahuts, d'étagères, de porcelaines, de tableaux et de toutes les drogues du moyen-âge, que je crus un moment que je m'étais trompée, et qu'au lieu d'être chez lady Litton, je me trouvais dans un magasin de bric-à-brac.

« Dans la dernière pièce, encore plus remplie de curiosités que les autres, je me trouvai en face d'une personne d'une taille élevée, dont au premier abord j'eus peine à distinguer le sexe, tant son costume pouvait inspirer de doute à cet égard. De plus, elle avait la figure couverte d'un masque de verre, au travers duquel perçaient deux petits yeux gris d'une incroyable vivacité. Ce personnage, je t'ai dit qu'au premier moment je doutai de son sexe, était enveloppé d'une robe à fleurs d'or qui provenait certainement de quelque mandarin chinois ; sur sa tête s'élevait une petite calotte entourée de sonnettes qui faisaient un

bruit effroyable quand elle tournait la tête, ce qu'elle faisait à chaque instant.

« Au titre de milady qu'on lui donna, je devinai que j'étais en présence de lady Litton.

« — Qui vous envoie, jeune fille? me demanda-t-elle.

« Puis, sans écouter ma réponse, elle dit à deux femmes qui tenaient chacune brosses et plumeaux à la main :

« — Passez la brosse numéro sept dans les oreilles, le numéro deux sous le ventre, le plumeau vert légèrement sur les yeux.

« — Madame la comtesse de Chavanne, avais-je répondu, en sentant déjà une envie de rire que je pouvais à peine réprimer.

« — Et vous savez sans doute, reprit la marquise, les fonctions que vous aurez à remplir? et vous vous sentez les talents nécessaires....

« — Je suis assez bonne musicienne, madame, je dessine, je peins même un peu et...

« — Quelles fadaises! interrompit lady Litton, que m'importent tous ces talents superfi-

ciels; il me faut une personne qui possède une instruction sérieuse, qui sache parfaitement le latin et au moins déchiffrer le grec; mais ce ne serait pas tout encore, elle doit se charger de ce que je suis obligé de faire dans ce moment : c'est-à-dire de veiller à ce qu'on soigne avec ordre et mesure toutes ces raretés. Voyez si vous seriez capable de retenir ce que je vais vous montrer.

« Et la marquise levant le bras comme un instructeur devant ses recrues, cria d'une voix haute et claire :

« — Babile, prenez la brosse numéro quatre pour frotter légèrement le singe du Canada; Annette, le morceau de laine huilée doit vous servir à...

« Dans le mouvement que fit la marquise pour désigner ces divers objets, son bras attrapa la queue d'un paon qui s'épanouissait sur une console, elle ne s'en aperçut pas, et marchant vivement pour rectifier un mouvement qui ne s'exécutait pas à son gré, elle entraîna l'oiseau

de Junon qui, à son tour, fit choir un carquois et des flèches attachés à la muraille. Le tout tomba sur la tête de la marquise, qui se trouva entièrement affublée de tout l'attirail guerrier d'un sauvage. Elle était ainsi tellement ridicule, qu'il fut impossible aux femmes de chambre et à moi de garder notre sérieux. Je partis la première, je l'avoue, et comme le rire est contagieux, les éclats de notre intempestive gaîté retentirent au milieu de ces grands salons et furent répétés par cinq ou six perroquets perchés sur leurs bâtons.

« La marquise, malgré tous ses efforts, ne pouvait parvenir à se dégager, et nous n'étions guère en état de lui aider, tant nous nous tordions au milieu de rires convulsifs que ni les menaces, ni les gestes furieux de milady ne pouvaient appaiser.

« Pour nous trouver moins coupables, réfléchis, Pauline, que les trois femmes de chambre et moi sommes encore à cet âge où le rire fait tant de bien. Mais enfin, comme il faut que

tout finisse, milady se dégagea, et me prenant par le bras, me conduisit jusqu'à la dernière porte de son appartement que, comme tu le penses bien, je n'hésitai pas à franchir. Je descendis l'escalier non moins rapidement, mais riant encore malgré moi. Les contractions de ce rire immodéré devaient donner à ma figure quelque chose d'étrange, car au moment où je sortais de la porte cochère, deux jeunes gens descendant d'un tilbury, fixèrent leur regard sur moi, et surtout l'un d'eux, avec une persistance presque impertinente. Je ne riais plus, comme tu le penses bien, et le plus jeune m'ayant suivie et m'accablant de louanges exagérées, j'essayai de lui faire comprendre le motif qui m'avait engagé à me présenter chez lady Litton. Loin de se décourager, ce jeune homme, ou plutôt cet enfant, car il paraissait avoir au plus vingt-deux ans, insistait impérieusement pour que je revinsse sur mes pas, se faisant fort, assurait-il, de me faire accepter par

sa mère. Il se vantait en riant d'obtenir d'elle le sacrifice de ses volontés les plus absolues, fût-ce même celui de ses curiosités les plus rares. Il me tenait le bras et jurait ses grands dieux que je viendrais avec lui ; tous mes efforts pour me débarrasser de son importnnité étaient inutiles, et des larmes de dépit remplaçaient dans mes yeux celles du rire qui y brillaient un instant auparavant. Je tournais de tous côtés des regards effrayés, les passants nous regardaient avec moquerie, sans venir à mon aide, lorsqu'heureusement l'ami de mon persécuteur l'ayant vainement rappelé, accourut à mon secours.

« C'était un jeune homme aussi, quoique beaucoup moins jeune que l'autre, mais bien plus beau, bien plus élégant et surtout bien plus poli. Si tu savais combien sa voix me parut douce et ferme à la fois; de quel air convenable il fit sentir à son ami combien la persécution qu'il exerçait sur moi était cruelle.

« — Frédérik, lui disait-il, ce que vous fai-

tes-là est indigne, et je ne le souffrirai pas; vous m'avez promis de constamment suivre mes conseils, et...

« — Bah! bah! vous n'êtes pas plus sage que moi, Raymond, interrompit l'autre, et quand vous êtes à la poursuite d'une jolie femme, vous vous montrez aussi obstiné que moi, et sans la terreur que vous inspire madame de...

« — Finissons! interrompit celui à qui j'avais entendu donner le nom de Raymond, est-ce que vous n'êtes pas las de vous donner ainsi en spectacle, lord Litton?

« Il parvint enfin à l'entraîner; moi, comme tu t'en doutes, Pauline, je me mis à courir de toutes mes forces, et j'arrivai chez moi si troublée et si malade, que j'eus toutes les peines du monde à ne pas raconter à madame Bernard ce qui venait de m'arriver; mais je sentis qu'il en naîtrait un autre inconvénient; c'est que ma bonne hôtesse voudrait m'accompagner à l'avenir, et j'avoue que malgré ses

excellentes qualités, elle a des manières si communes que je me sentirais embarrassée de me présenter sous un tel patronage.

« Je voulais continuer ma lettre et te raconter la seconde démarche que j'ai faite, mais je me sens si éprouvée que je suis forcée de te quitter. Cependant je t'écrirai bientôt, ma bonne Pauline, c'est ma seule consolation, la seule action de ma vie qui me rende un peu de courage et de gaîté. A toi donc, aujourd'hui comme toujours. »

Laurence Winter à Pauline d'Outremont.

Paris, ce.....

« J'ai été quelques jours encore assez souffrante, ma chère Pauline, madame Bernard m'a soigné avec bonté, tout en ne cessant de me répéter qu'ilétait bien malheureux que je fusse aussi délicate. Elle a même laissé échapper, quoique fort doucement, qu'il lui semblait ridicule que j'eusse les nerfs aussi sensibles. La bonne femme pense que c'est une liberté qui n'est permise qu'aux femmes riches et heureuses. Certes, elle a raison, la Providence, si elle

s'occupe de nous, eût dû faire de ses dons une répartition plus juste, elle devrait du moins accorder la santé à ceux qui ont besoin de travailler pour vivre. Travailler pour vivre... vivre pour travailler... cela est bien triste, Pauline ; mais éloignons ces réflexions et sachons nous soumettre.

« Le lendemain du jour de ma visite à lady Litton, toute découragée que je fusse déjà je l'avoue, je me rendis rue des Champs-Élysées, chez une comtesse polonaise, pour qui j'avais aussi une lettre. Cette lettre m'a été remise par madame de Varens, une des amies de ton excellente mère.

« De cette fois je fus introduite à l'instant même, dans un salon où résonnait un piano touché par des mains assez inhabiles. C'était pourtant celles d'une grande et forte jeune personne, qui se leva à mon approche. Sa sœur, il était impossible de s'y tromper à leur ressemblance, l'imita ; elles fûrent s'asseoir

sur un divan, à côté de la comtesse Salewska, leur mère.

« C'est à cette dame que je remis ma lettre d'introduction. Je restai debout pendant qu'elle la décachetait; mais quoique je tinsse les yeux baissés, je sentais parfaitement que ceux des jeunes personnes étaient fixés sur moi avec plus de tenacité que de bienveillance.

« — Niska, dit la comtesse à l'une d'elles, allons, soyez raisonnable et lisez-moi cette lettre posément; j'ai un mal aux nerfs épouvantable qui ne me permet pas de bien déchiffrer l'écriture de cette chère comtesse de Varens.

« Cette lettre renfermait les éloges les plus flatteurs et les recommandations les plus bienveillantes. Alors la comtesse Salewska m'engagea, à prendre un siége et m'interrogea tandis que l'une de ses filles jouait avec un bilboquet et que l'autre donnait à son mouchoir de poche la forme d'une poupée qu'elle berçait avec une affectation enfantine.

« — Madame de Varens m'assure que vous êtes excellente musicienne, dit la comtesse; que vous dessinez et peignez; que vous parlez l'italien et l'anglais; enfin que votre éducation a été assez soignée pour que vous puissiez vous charger de celle de ces deux jeunes personnes; éducation qui, du reste, est déjà assez avancée.

« Je m'inclinai, madame de Salewska reprit :

« — Votre jeunesse qui effraierait une autre femme, m'intéresse au contraire parce qu'il me semble que nous sympathiserons mieux ensemble. Cependant je veux vous donner quelques notions sur mon caractère : On peut tout obtenir de moi en s'adressant à mon cœur, mais j'exige une complète abnégation de soi-même.

« Restée, veuve à peine au sortir de l'enfance, je ne me suis point remariée et je ne me remarierai point par tendresse pour mes filles. Entourée de séductions, allant beaucoup dans le monde, où je ne les conduis que de cette

année, ma réputation est pourtant restée pure et intacte. Peut-être dans cette ocurrence la prudence me ferait-elle un devoir d'admettre auprès de moi une personne d'un âge mûr qui fut plutôt une sauvegarde pour moi et mes filles que je n'en serais une pour elle; mais j'aime la jeunesse.

« En me parlant ainsi, la comtesse jouait avec les glands de la cordelière de sa robe, et se donnait des airs de légèreté et d'innocence qui la rendaient parfaitement ridicule. Je me hasardai alors à l'examiner et je m'aperçus que madame de Salewska avait grandement passé la seconde jeunesse. Elle avait dû être fort belle et paraissait décidée à ne croire avoir perdu aucun de ses avantages. J'essayai de balbutier quelqu'assurance de bon vouloir et de dévouement, mais j'avoue que je devais paraître bien gauche. Heureusement il prit fantaisie à ces dames de m'entendre toucher du piano et j'eus le bonheur de leur plaire; la comtesse exigea qu'à son tour sa fille aînée chantât un morceau

de la *Sonnambula* que j'accompagnai en suant sang et eau de manière à soutenir sa voix fausse et à suivre sa mesure désordonnée. Mes efforts réussirent à plaire assez à mademoiselle Niska pour qu'elle insistât afin que jentrasse chez sa mère à l'instant même.

« La comtesse lui fit observer qu'il était convenable qu'elle vît madame de Varens, et ajouta que j'avais sans doute de mon côté quelques arrangements à prendre.

« J'allais me retirer, quand une femme de chambre entra tenant sur un oreiller garni de dentelles, un énorme bichon, blanc comme neige. Le chien et la femme de chambre me regardèrent de travers, mais la comtesse, après avoir fait placer l'animal à côté d'elle, sur son divan, m'engagea à approcher.

« — Mademoiselle Winter, me dit la comtesse, il est vraisemblable que vous allez bientôt faire partie de ma famille, vous aimerez Lia, n'est-ce pas, ma délicieuse Lia? cette amie de ma première jeunesse qui ne m'a jamais quittée.

Je suis restée jeune et elle est devenue vieille. Aussi je la comble de soins, et malheur à qui la tourmenterait. Vous l'aimerez, n'est-ce pas ?

« Les yeux irrités de Lia, en se tournant de mon côté, dénotaient qu'elle n'était nullement disposée à répondre à la sympathie que l'on me demandait pour elle. Ce qui ne m'empêcha pas d'assurer la comtesse que j'aimais réellement les animaux. Mademoiselle Niska vint brusquement s'asseoir à côté de la chienne et la froissa assez rudement pour que la hargneuse bête jetât une plainte douloureuse.

« — Niska ! s'écria la comtesse, est-il possible qu'à quatorze ans vous soyiez encore aussi étourdie, ce défaut devient ridicule ; oubliez-vous que Lia est infirme et malade.

« Je me levai pour cacher mon étonnement et le malaise qu'on éprouve quand on entend proférer un mensonge invraisemblable, car il me parut impossible que la grande personne qu'on m'avait présentée comme l'aînée

n'eût que quatorze ans ; sans exagération elle paraissait en avoir au moins vingt. La comtesse me retint en me disant :

« — Nous partons dans un mois pour l'Italie, où je compte passer à peu près une année. Vous pourrez vous y fortifier, ainsi que mes filles, dans la musique et la peinture. Quant aux arrangements pécuniaires, nous n'aurons point de difficultés ensemble ; mais je déteste de parler de ces choses-là. Le cœur, les procédés dominent tout dans les relations que j'accepte.

« J'assurai madame de Salewska que j'éprouvais la même répugnance ; mais revenue à l'hôtel, je fus vertement grondée par madame Bernard pour avoir fait cette réponse.

« — Mon enfant, me dit-elle, apprenez que personne ne paie plus mal que les gens qui montrent tant de délicatesse pour parler d'argent ; il faut toujours savoir comment son lit est fait, ou l'on risque d'être fort mal couchée. On va vous emmener en pays étranger, mais il

faut au moins stipuler qu'on vous donnera les moyens de revenir en France si l'on vous traitait mal.

« J'ai promis à madame Bernard de suivre son conseil, mais je n'oserai jamais faire de telles conditions. Que puis-je craindre d'ailleurs, tu sais, Pauline, que j'ai un caractère assez facile; malgré ses ridicules, cette famille Salewska paraît distinguée ; elle serait incapable, j'en suis persuadée, d'abuser de mon isolement et de mon état de dépendance. Cependant, à présent que je suis presque certaine de partir, le cœur me bat péniblement à la pensée de quitter la France, Paris surtout, où tu dois revenir. Sans doute, j'ai bien désiré et je désire bien encore de connaître l'Italie, mais c'était avec mon bon père que j'aurais voulu faire ce voyage : avançant ou nous arrêtant suivant notre volonté. Hélas ! une fois que je serai établie chez madame de Salewska, plus de liberté, plus d'indépendance; il faudra que je rende compte de toutes mes actions, elles seront soumises à celle qui me paiera. Cette

réflexion est bien triste, Pauline, et pourtant que puis-je faire? Demeurer dans cet hôtel, à la charge de cette bonne madame Bernard qui ne me le reprocherait probablement jamais; mais je ne pourrais supporter cette existence. Je sais bien que tu m'as assuré que lorsque tu serais mariée ta maison deviendrait la mienne; mais tu ne l'es pas, et d'ailleurs, quelle est la promesse de jeune fille qu'une femme mariée puisse toujours tenir!

« Tu m'as reproché d'être orgueilleuse; tu as peut-être raison, car je dois avouer qu'une des choses qui m'a le plus attaché à toi, c'est que tu as ménagé cet orgueil dont on fait trop souvent un crime à la pauvreté; mais n'est-ce pas un orgueil pardonnable, cependant, que celui qui nous engage à accepter le travail quand il est honorable; ce n'est pas le travail que je redoute, chère Pauline, tu le sais; mais ceux avec qui je vivrai m'aimeront-ils? mais les aimerai-je? Cette crainte me tourmente extrêmement, et la gaîté qui m'animait

en commençant cette lettre s'est complètement évanouie. Je ne la fermerai pourtant que quand je serai certaine de mon sort.

« Tout est décidé, ma bonne Pauline, je pars dans un mois pour l'Italie; mais je n'entrerai que la veille du départ chez madame de Salewska; elle m'a dit avec beaucoup de bienveillance que jusqu'à cette époque, elle serait accablée d'affaires et d'invitations qui l'empêcheraient de s'occuper de moi. Mais au grand mécontentement de madame Bernard il n'a été encore question entre la comtesse et moi d'aucun arrangement pécuniaire. Cette bonne femme voudrait que je ne partisse pas, comme elle le dit, sur des paroles en l'air; mais je n'ose aborder cette question avec la comtesse.

« Je vais employer le temps de liberté qui me reste, à finir le petit tableau que je te destine et que je t'enverrai. Mon piano, je le confie à madame Bernard, c'est le seul héritage que

m'ait laissé mon père, et je ne le donnerais pas pour une fortune.

« Allons, adieu ma Pauline, je t'écrirai aussitôt que je serai arrivée en Italie. Tu me répondras, n'est-ce pas? oh! je t'en conjure, que notre jeune amitié vieillisse avec nous; songe que si elle est un plaisir pour toi, c'est pour moi, pauvre orpheline abandonnée, ma seule consolation, mon seul bonheur. »

Le marquis de Meulan au vicomte Adolphe de Cerney.

Florence, ce.....

« Garde pour toi, Adolphe, tes pronostics maudits, et ne viens pas troubler le peu de plaisir avec lequel je fais un voyage entrepris seulement par complaisance et par bonté.

« Je te dis, incrédule, que madame de Pienne est réellement malade. Tu as beau me représenter qu'on ne peut être très souffrant quand on fait quatre toilettes par jour, qu'on se couche habituellement à trois heures du matin, qu'on

monte à cheval comme un dragon et qu'on valse une heure de suite. Pourtant, ainsi sont faites nos femmes de Paris, pauvre provincial; elles meurent sur la brèche du plaisir, et, je te le répète, madame de Pienne a véritablement besoin de soigner sa santé; elle a besoin surtout d'habiter quelques mois sous un climat chaud, et quoique le printemps soit déjà avancé, je l'ai suivie à Florence, où nous sommes établis depuis un mois. Rends-moi donc justice, et ne prends point pour de la faiblesse un simple acte d'humanité.

« De la faiblesse! d'ailleurs, pourquoi en aurais-je? je ne suis point, je ne suis plus amoureux de madame de Pienne. Notre liaison, commencée quand elle avait dix-huit ans et moi vingt-trois, a suivie toutes les phases ordinaires; d'abord timide et silencieuse, puis emportée et violente. J'ai voulu enlever Gabrielle à son vieux mari, puis j'ai consenti à la laisser au milieu du monde, à ne point l'emporter dans un désert pour y vivre de racines,

d'eau fraîche et d'amour. La civilisation m'a soumis peu à peu à toutes ses exigences, le temps m'a rendu raisonnable, ou plutôt mon amour a fini comme il finit toujours.

« Madame de Pienne est devenue veuve, et, je dois l'avouer, je ne lui ai point proposé de l'épouser, quoique ce fut le dénouement que sa famille et toute notre société attendaient. Amants durant huit ans, nous avons cessé de l'être depuis que l'adultère ne prête plus de piquant à notre situation. Mais Gabrielle est femme dans toute l'acception du mot, et si elle consent à ce que je ne lui appartienne plus, elle ne veut pas que j'appartienne, du moins ostensiblement, à une autre. Peut-être même, m'aime-t-elle encore d'amour, mais c'est une personne fière autant qu'adroite, et elle sait cacher des sentiments qui ne sont plus partagés. En cela je l'estime, la femme que je méprise le plus, est celle qui demande de l'amour à genoux.

« Mais si madame de Pienne est orgueil-

leuse, elle sait que je suis reconnaissant. J'ai passé avec elle mes plus belles années; je lui ai dû les premières, les plus brûlantes émotions du cœur, et elle est restée charmante. Généralement les femmes sont plus aimables à trente ans qu'à vingt; moins sûres de leurs avantages, elles font plus de frais pour garder ce qu'elles craignent de ne pouvoir remplacer. Madame de Pienne met beaucoup de soins, beaucoup de coquetterie à me retenir près d'elle; pour rien au monde elle ne veut paraître abandonnée, et en vérité elle ne le mérite pas, car tu en conviens toi-même, elle est bien séduisante. Ici même elle a un succès fou, et tous les lions de Florence seraient à ses pieds, si on ne la croyait pas engagée; car tu sauras que dans cette ville où les mœurs sont si dépravées, on respecte sérieusement les attachements du cœur, aux yeux des Florentins, ils sont bien plus sacrés que le mariage.

« Présentés dans les mêmes salons, nous mon-

trant partout ensemble, à la promenade, aux théâtres, nous passons pour des amants fidèles, et cela nous fait infiniment d'honneur. Ainsi, on *guirlande* bien autour de la comtesse, mais personne ne s'attend à réussir, excepté peut-être quelques Français, parce que, généralement, il est dans notre caractère national de nous occuper de ce qui appartient aux autres, et qu'ensuite nous ne doutons de rien. Mais je te le dis sans fatuité, je serai l'unique amant de madame de Pienne; nous avons épuisé ensemble la coupe de l'amour, je me suis rassasié plus vite, voilà tout; et pour me punir d'avoir été inconstant le premier, je reste attaché aux liens qu'il ne tiendrait qu'à moi de briser entièrement. Voilà toute mon histoire, je te l'ai racontée cent fois et je ne sais pas pourquoi tu t'obstines à répéter que je suis dominé par madame de Pienne et qu'elle me mène comme un enfant. Pas plus elle qu'une autre n'aura cette puissance, Adolphe, et dans le moment où j'étais le plusa moureux de Gabrielle, elle

n'a jamais été mon maître, je le suis toujours resté, je le resterai toujours.

«C'est une personne fort spirituelle que madame de Pienne, remplie de convenance et de raison; elle a fort bien arrangé sa fortune qu'elle conduit avec beaucoup d'ordre; elle dépense avec discernement et c'est un grand mérite. C'est donc pour moi une relation agréable; de plus, elle ne me gêne guère; depuis deux ans elle se doute bien que j'ai forfait à notre platonique amour, mais elle est femme de trop de tact pour me faire aucune question; elle évite, au contraire, de changer en certitude les soupçons qu'elle peut concevoir. Il est vrai aussi que je n'ai rien de sérieux à me reprocher. Quelle est la femme de quelque valeur qui accepterait les hommages d'un homme qui ne lui ferait pas un sacrifice complet, et je ne ferais à aucune celui de mes relations avec madame de Pienne. Enfin, je puis dire en style doratique : que j'effleure le plaisir sans me fixer, sans trouver le bonheur.

« A propos de plaisir, je veux te confier la position assez ridicule dans laquelle je me trouve : pour que tu la comprennes parfaitement, il faut que je te dise quelques mots de Florence.

« Florence est une des plus belles villes de l'Italie, et je n'ai pas besoin de te répéter tout ce que tu as entendu dire scientifiquement et artistiquement à ce sujet. C'est une mode, tu le sais, de faire son voyage en Italie, et il n'est pas de commis-voyageur qui ne soit en état de parler assez convenablement de la tribune, des offices et du palais Pitti. Je t'épargnerai donc mon érudition, quoique, sans vanité, je connaisse mieux Florence que la plupart de ceux qui en font d'emphatiques descriptions. Je serais même, à vrai dire, un connaisseur assez passable en peinture si je n'étais par-dessus tout le plus paresseux des hommes.

« Florence est une ville qui ne paraît gaie et animée que dans les quartiers du centre, à l'heure où les voitures roulent sur la route

des Cascines, promenade charmante pour les étrangers et qui sert de salon aux Florentins, puisque c'est là où ils rendent et reçoivent leurs visites. Les autres quartiers de la ville sont d'un calme triste; cette impression de tristesse se fait sentir surtout quand ma voiture roule le soir dans des rues étroites bordées de noirs et massifs palais, alors je rêve que je suis affilié à une société secrète et que je me rends à quelque conciliabule, tandis que je vais tout simplement rejoindre madame de Pienne à la Pergola ou à un bal. Mais revenons à ma position ridicule, cela intéressera ta causticité un peu provinciale.

« La société de Florence est fort resserrée, et qui connaît un salon peut se les faire ouvrir tous. Il faut le dire aussi, les Florentins accueillent un peu trop facilement les étrangers; il se passe cependant tous les jours des événements qui devraient leur donner un peu plus de circonspection.

« Parmi la société que nous fréquentons le

plus habituellement, madame de Pienne et moi, se trouve une comtesse, Polonaise d'origine, mais établie en France depuis sa première jeunesse, du moins elle l'assure. La comtesse Salewska a été belle et on aimerait encore à le reconnaitre si elle n'avait pas autant de prétentions. Elle est mère de deux filles, dont l'aînée approche de sa majorité, ce qui n'empêche pas la comtesse de la retenir dans les langes de l'enfance avec un imperturbable aplomb, et c'est parfois une comédie divertissante que de vivre dans l'intimité de ces dames.

« La comtesse, qui est fort sentimentale et voyage facilement sur le fleuve du tendre, me fait la grâce de ressentir pour moi une de ces passions indomptables que le cœur éprouve malgré lui et que la délicatesse condamne à n'être jamais heureuse. Car se disant l'amie de madame de Pienne la comtesse se ferait un crime de lui enlever son amant; de leur côté, les deux jeunes filles, fraîches et assez passables, me prendraient volontiers pour mari, elles me font

mille coquetteries qui rendent assez agréables les heures que je consacre à cette intimité que madame de Pienne a établie un peu malgré moi dans les commencements, mais qui m'amuse maintenant. Il est assez doux, vois-tu, Adolphe, de se trouver le petit sultan d'un sérail de jolies femmes; et puis, je jouis secrètement du dépit de madame de Pienne, elle a beau le dissimuler sous sa nonchalance aristocratique, les attentions dont m'accablent les jeunes personnes la fatiguent; elle permet, par exemple, que la comtesse Eudoxie, c'est ainsi que madame de Salewska veut qu'on la nomme dans l'intimité, elle permet, dis-je, que la comtesse me prenne pour son chevalier. Mais je m'oublie dans ces détails et n'ai point encore parlé du véritable trésor de beauté que renferme cette famille. Pauvre victime, belle comme les anges dont elle a vraiment le regard!

«Adolphe, il est une classe de femmes qu'on a oublié de placer parmi les martyrs, c'est

celle des demoiselles de compagnie. Tel est l'emploi qu'occupe Laurence Winter chez madame de Salewska. Son père était un musicien allemand, artiste de mérite, mais artiste inconnu; il est mort de chagrin, de misère peut-être, et a laissé sa fille orpheline, possédant pour toute fortune des talents remarquables, talents que le hasard m'a fait découvrir, car jamais on ne les fait valoir.

« Quand on la voit au salon, ce qui n'arrive que dans les jours de bonne humeur, c'est-à-dire quand la comtesse Eudoxie se trouve le teint reposé ou a inventé un genre de toilette qui fasse ressortir sa beauté; dans ces circonstances il est permis à mademoiselle Winter de rester avec tout le monde; elle se tient alors près d'une fenêtre, la tête baissée sur un métier de tapisserie, ou bien elle se cache derrière une fontaine à thé, et on n'aperçoit distinctement d'elle que les deux plus beaux bras et les deux plus jolies mains du monde. Cette jeune fille est vraiment le type de la beauté grecque; cette

beauté a frappé mademoiselle de Fauveau, le plus beau talent de femme comme sculpteur, et qui, cependant n'a pu apercevoir Laurence qu'assise, ou plutôt cachée dans un coin de la calèche de la comtesse, et toujours écrasée sous le poids d'un horrible chien qu'elle est condamnée à porter sur ses genoux quand sa folle maîtresse persiste à l'emmener.

« L'autre soir, on arrangea devant la pauvre Laurence une excursion à Pratolino, une des villas du Grand-Duc; on détailla cruellement devant elle chaque curiosité qu'on aurait à visiter, chaque distraction qui remplirait la journée. Après le programme des plaisirs du lendemain, on renvoya la pauvre demoiselle de compagnie parce qu'on attendait une brillante société. Les dames étaient éblouissantes de parures, et la comtesse Eudoxie plus ridicule que jamais; madame de Pienne, fidèle au bon goût, était mise avec une délicieuse simplicité, et je la trouvai plus séduisante que de coutume. Tandis que Niska tapait cruellement du piano, nous

nous réfugiâmes sur un des balcons qui donnent sur les jardins du palais Torrigiani, où la comtesse Salewska a loué un délicieux pavillon. Quoiqu'il y ait plusieurs locataires, ce jardin, qui est très vaste, reste toujours solitaire le soir, au plus beau moment, sous ce ciel magnifique. A cette heure, on reçoit, on va dans le monde, ou au théâtre.

« Nous nous mîmes, madame de Pienne et moi, à contempler les étoiles et la plus brillante lune du monde; elle projetait sa rêveuse clarté sur un petit temple au milieu duquel s'élève une délicieuse, statue chef-d'œuvre de Canova; l'air était embaumé du parfum des citronniers et des cactus en fleurs; des touffes de roses s'enlaçant autour des arbres comme de gracieux serpents jetaient dans l'air leur enivrant poison. Cette sensation était délicieuse, et quelque peu romanesque que je sois, elle amollissait mon âme au point que j'aurais donné dix ans de ma vie pour retrouver auprès de madame de Pienne une heure des émotions passionnées qui m'a-

vaient rendu jadis si heureux; mais l'amour est comme le temps, il ne rend jamais ce qu'il emporte. Aussi, je demeurais froid comme le marbre sur lequel je m'appuyais; madame de Pienne ne paraissait pas plus émue, elle causait spirituellement, gracieusement, comme elle le fait toujours; elle amusait mon esprit, mais dans ce moment c'était mon cœur qui avait besoin d'être occupé.

« La comtesse Eudoxie vint chercher madame de Pienne pour chanter un duo italien avec une de ses filles, et je ne sais quel *principicule*. On m'engagea à rentrer, mais je persistai à m'enfoncer dans les rêveries les plus absurdes. Je rêvais qu'une femme jeune et belle m'aimait au point de me sacrifier sa réputation, son honneur, tout ce qu'une femme enfin peut avoir de plus cher; que cette femme se donnait à moi pour moi-même, et ne se montrait ni coquette, ni exigeante; je rêvais des folies, des choses impossible, créées par un cerveau plus égoïste encore que romanesque. Car il

faut bien l'avouer, Adolphe, nous apportons une incomparable bonne foi à nous persuader que nous sommes si aimables qu'on doit tout nous sacrifier.

« J'étais tout à fait plongé dans ces inepties, quand je vis traverser d'une allée à l'autre une forme légère et diaphane, comme un nuage brun de la nuit. Cette forme passa sous le balcon; quelques rayons de lumière qui s'en échappaient me firent reconnaître la blanche figure de Laurence, blanche comme un pur morceau de marbre; car si l'on peut reprocher quelque chose à sa beauté c'est sa pâleur; mais si elle était heureuse par l'amour, peut-être ces lys se changeraient-ils en roses. On était occupé à chanter et à jouer dans le salon, et je me flattai qu'on ne s'apercevrait pas de ma disparution, je passai dans une autre pièce où donne un escalier qui descend au jardin, et j'entrai dans l'allée où j'avais aperçu Laurence, mais je ne pus la rejoindre; malgré cette déception; ou peut-être à cause d'elle, je restai

bien une demi-heure à me promener, l'émanation des fleurs des serres se mêlait au parfum non moins odorant de celles qui croissent par touffes sur les bords de la petite rivière qui traverse le jardin. La lune, il faut avoir contemplé la splendeur dont elle brille sous le ciel d'Italie, éclairait la rivière qui coulait doucement, ses rayons tombaient sur les cignes dont les blanches robes glissaient sur l'eau; les lucioles, qui sont dans ce pays d'une grosseur étonnante, se groupaient sur les arbres et formaient une pittoresque illumination, elles se poursuivaient dans les airs comme des feux follets et achevaient de donner à cette nuit embaumée un aspect féerique.

« Tout-à-coup j'aperçus une tête se répéter dans l'eau et deux grappes de longs anneaux qu'on aurait dit se mouiller dans l'onde. Le ciel et l'eau étaient si limpides que je reconnus la jeune demoiselle de compagnie de la comtesse; je ne bougeai pas dans la crainte de

la voir fuir ; nous restâmes bien dix minutes ainsi : Laurence, tantôt se penchait sur la rivière, tantôt restait les bras croisés en regardant le ciel. Elle me paraissait plus romanesquement mélancolique que malheureuse ; j'allais me montrer enfin, car notre position commençait à me sembler ridicule, quand nous entendîmes le nom de Laurence résonner dans le jardin. Je dis que nous entendîmes, car Laurence se mit à reprendre rapidement le chemin de la villa, et quand je rentrai je la trouvai placée au piano. Elle jouait des quadrilles que dansaient les filles de la comtesse et d'autres jeunes femmes. Madame de Pienne, assise auprès d'une fenêtre ouverte, paraissait profondément ennuyée ; je lui demandai en souriant si son cortège habituel d'adorateurs l'avait abandonnée ; elle me demanda à son tour où j'avais été depuis si long-temps, et pourquoi mes gants étaient remplis de mousse et de verdure. En parlant ainsi elle regardait tour à tour Laurence et moi ; Laurence dont les

boucles défrisées tombaient presque sur les touches du piano.

« Ce que c'est pourtant, Adolphe, que de juger sur les apparences; Gabrielle était convaincue que j'avais passé ce temps de mon absence au jardin avec Laurence, cependant je ne fis point semblant de comprendre ce qu'elle voulait dire, mais elle ajouta avec une fermeté très digne :

« — Écoutez-moi, Raymond, vous savez que si j'ai été exigeante en amour, je le suis fort peu en amitié. Il vous convient de paraître me rendre des soins en public, soins que mon état de veuve justifie d'une manière convenable; je vous laisse faire, continua-t-elle en jetant dédaigneusement sur le balcon un superbe bouquet que je lui avais envoyé le matin. Je ne m'occupe nullement de vos actions cachées, mais du moment qu'il vous plaira de prendre publiquement une maîtresse, vous me permettrez de vous engager à vous tenir vis-à-vis

de moi dans les limites du respect et de la politesse.

« Je m'inclinai pour prouver que j'acceptais le traité, madame de Pienne reprit avec le même sang-froid et la même dignité :

« — Je crois cependant devoir vous donner encore un avis. Il y a ici deux jeunes filles qui voudraient que vous vous décidassiez en faveur de l'une d'elles, et une vieille coquette qui désire que vous lui déclariez ouvertement les sentiments dont vous lui donnez l'assurance en secret.

« J'allais me révolter, madame de Pienne reprit avec la plus insultante douceur :

« — Vous avez juré à la comtesse que vous étiez amoureux d'elle, et elle croit me faire une grâce en n'acceptant point ouvertement votre hommage. Elle est assez ridicule pour que vous vous moquiez d'elle sans scrupule, je le conçois parfaitement ; mais ce qui serait vraiment mal à vous, ce serait d'essayer de tourner la tête à cette pauvre victime qui se fatigue au piano pour le plaisir des autres. Elle

est dans un pays étranger, sans fortune, sans protection, sa vie commence à peine, laissez cette vie obscure, dure peut-être, mais du moins honnête.

« Savez-vous ce que c'est qu'une demoiselle de compagnie, ajouta madame de Pienne en se levant pour passer sur le balcon où je la suivis ; c'est une victime qu'on se donne pour la martyriser à son aise, c'est une machine à qui l'on accorde la permission de dormir et de respirer ; qui n'a le libre arbitre ni de ses actions, ni de ses paroles ; que l'on paie, que l'on nourrit, pour avoir le droit de la faire souffrir ; c'est enfin le pire de tous les états de la domesticité. Et ne me dites point que j'exagère, Raymond, j'en appellerais à la classe entière des pauvres filles obligées de prendre ce parti, toutes préféreraient sarcler un jardin si elles en avaient un, et presque toutes restent sans asile quand le caprice les rejette sur le pavé.

« Celle-ci, par exemple, continua Gabrielle en me montrant Laurence, eh bien ! elle est

belle, très belle; la comtesse ne s'en est pas alarmée, ni pour elle, ni pour ses filles, parce que c'est une personne que la vanité abuse; mais découvrez votre caprice pour la pauvre fille, apprenez-lui le pouvoir de ses charmes, et avant que vous ayiez eu le temps de la soustraire à la domination de la comtesse, la pauvre Laurence pleurera amèrement le malheur d'avoir attiré votre attention.

« Je tentai d'arrêter madame de Pienne, elle me fit signe de la laisser continuer.

« — Voilà déjà plusieurs jours que je vous observe, poursuivit-elle, vous êtes vivement impressionné par cette fantaisie, je ne l'honore pas du nom d'amour, parce que je ne crois pas que l'on puisse aimer sérieusement deux fois; ajouta Gabrielle en me jetant un rapide regard.

« Je portai sa main à mes lèvres, car elle me parut charmante dans ce moment. Elle serra la mienne et me dit :

« — Merci, Raymond, merci, je vois que nous nous entendons encore, mais laissez-moi ache-

ver. Si la comtesse de Salewska s'aperçoit de votre caprice pour sa demoiselle de compagnie elle la traitera cruellement, elle la renverra même en se plaignant de son ingratitude. Je sais que vous pourrez offrir de l'argent, votre protection en dédommagement, et que....

« — Mais vous faites-là un roman, Gabrielle, interrompis-je en riant; quoi? ne peut-on trouver une femme belle ou jolie sans que cette femme....

« — Non, Raymond, non, quand cette femme est sans appui, sans position dans le monde. Si vous ne rendez point cette jeune fille coupable, vous la perdrez de réputation. Elle m'intéresse, je voudrais la sauver.

« Sans fatuité, Adolphe, je crois que j'intéresse encore davantage Gabrielle. Elle parlait encore quand la comtesse s'approcha de nous : nous fûmes obligés de rentrer dans le salon.

« Madame de Pienne ne tarda pas à se retirer, et pour la première fois depuis que nous sommes à Florence, elle se fit accompagner

par un autre; cet autre est un prétendu carliste qui veut à toutes forces jouer le rôle de victime politique et se prétend exilé, quoique chacun lui répète que rien ne s'oppose à ce qu'il rentre en France. Mais il s'est fait à Florence une existence fort agréable, il reçoit beaucoup de politesses et ne rend que celles qui ne lui coûtent rien. Il est le Sigisbé, la contenance de toutes les femmes qui sont momentanément en brouille avec leur amant; on lui confie les jeunes personnes pour les accompagner dans leurs promenades; il va aux cascines avec celle-ci, au bal avec celle-là; garde les éventails et les écharpes. Quoiqu'il ne soit plus jeune, il se met à merveille et fait honneur à la femme qu'il accompagne; son langage est recherché sans être prétentieux. Accueilli partout, il a le bonheur de posséder un estomac de fer et une gaîté intarissable. Il se lie avec tous les étrangers riches qui arrivent, ne parle politique qu'avec circonspection et évite toute manifestation qui pourrait le compromettre. Quand

la duchesse de Berry est venue à Florence, une entorse l'a empêché de se présenter, et la fièvre l'a retenue au lit tout le temps du séjour du duc de Bordeaux. On prétend bien qu'à cette époque il sollicitait quelque faveur du gouvernement français, c'est fort possible. Je te parle de M. de Verdun avec beaucoup de détails, parce que c'est à vrai dire le seul carctère un peu tranché que j'ai rencontré dans les salons de Florence.

« Je ne sais pourquoi, quand madame de Pienne fut partie, je me sentis tout-à-coup triste et ennuyé. C'était la première fois depuis que nous sommes en Italie qu'elle acceptait un autre bras que le mien. J'étais tourmenté de ce que penserait la société qui m'entourait, tant ici on est à l'affût de tout ce qui passe en fait d'intrigues d'amour.

« Je me laissais aller à ces réflexions; le piano résonnait toujours, on dansait depuis trois heures; tout-à-coup la musique s'arrêta et Niska de crier d'une voix impérieuse :

« — Allez donc, mademoiselle Winter, allez donc.

« Un évanouissement profond, causé par la fatigue, venait de rendre immobiles les doigts si habiles de la pauvre Laurence; sa tête était penchée sur le piano, et ses jolis bras blancs pendaient le long de sa robe noire. Elle était bien touchante ainsi; cependant aucune des jeunes femmes qui étaient là ne vint à son secours, un domestique s'avança pour la prendre. Je ne sais quel bon ou mauvais sentiment me poussa, mais j'écartai cet homme, j'enlevai la pauvre Laurence dans mes bras et je traversai le salon sans que personne tentât de m'arrêter ou de m'aider. Je la portai ainsi dans sa petite chambre dont le valet me montra le chemin. Arrivé là, je la déposai sur son lit : le domestique, après avoir posé la lumière sur une table, sortit en courant pour chercher, dit-il, une des femmes de la comtesse.

« La pauvre enfant paraissait cruellement souffrir, elle portait la main à sa poitrine,

comme pour en arracher les lacets qui l'étouffaient. Je te le jure, Adolphe, tout entier à la pitié, eût-elle été aussi vieille, aussi laide qu'elle était jeune et belle, je n'eusse pas cherché avec moins d'empressement des ciseaux, un instrument quelconque pour couper ces infernals cordons. J'y réussis, elle respira, reprit peu à peu à la vie, ses lèvres et ses joues se colorèrent; elle ouvrit les yeux, se souleva et me regarda; puis abaissant ses longues paupières sur son sein resté découvert et sur lequel elle croisa ses beaux bras.

« — Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, que pensera-t-on, je serai déshonorée! Et elle se glissa à bas du lit, et s'enveloppa dans la moustiquaire de gaze qui était relevée sur les bords.

« — Mademoiselle, m'écriai-je, croyez que je ne suis ici que parce que vous aviez besoin de secours et....

« — Et c'est vous, monsieur, vous seul qui m'en avez donné... Quoi! pas une femme n'a

eu assez de pitié... Oh! sortez, sortez, je vous en conjure. Et ses dents claquaient les unes contre les autres, et au travers de la gaze de la moustiquaire, je distinguais son visage pâle comme celui d'une morte.

« — Je sors, mademoiselle, je sors; mais pourquoi cette agitation, ce trouble?

« — Ah! monsieur, chaque minute de plus achève de me compromettre.

« — Au moins prenez ce flacon, dis-je en lui offrant le mien, je crains que vous ne perdiez encore une fois connaissance.

« — Oui, oui, répéta-t-elle avec terreur, mais partez, je vous en conjure.

« Je posai le flacon sur le lit et je sortis. En arrivant dans l'antichambre, j'entendis le valet qui m'avait éclairé quand je portais Laurence dans sa chambre, qui disait en ricannant :

« — M. de Meulan m'a ordonné d'aller chercher une des femmes de la maison, mais je me garde bien d'obéir trop vite, cela le dérangerait certainement.

« Je lui commandai d'un ton si impérieux d'envoyer de suite chez mademoiselle Winter, qu'il se hâta de m'obéir. Quand je rentrai dans le salon je trouvai la comtesse seule et à demi couchée sur un canapé, elle empoisonnait le musc et ce parfum aurait suffi pour me la rendre insupportable.

« Quand elle me vit, elle soupira profondément, comme si ma présence reveillait en elle une douleur profonde. Je lui dis que je ne serais pas entré chez elle, sachant que tout le monde était retiré, si l'on n'avait insisté, d'après ses ordres, pour que je vinsse lui parler.

« — Oui, dit-elle en se soulevant avec effort, oui, je voulais vous parler pour vous dire que vous m'avez profondément affligée ce soir, Raymond.

« Je m'attends toujours à une scène de sentiment, quand la comtesse me fait l'honneur de me donner simplement mon nom de baptême.

« — Affligé, repartis-je, en étouffant un bâillement, car je sentais une terrible envie de dormir.

« — Sans doute; ne vous êtes-vous pas étrangement compromis en enlevant cette fille dans vos bras, en lui prodiguant des soins...

« — Je ne crois pas qu'un homme se compromette jamais en rendant service à une jolie femme, interrompis-je en riant.

« — Jolie? vous trouvez cette fille jolie, s'écria la comtesse avec indignation; mais cela n'a pas de nom que vous ayez fait une semblable remarque, et demain, oui dès demain, je chasse mademoiselle Winter, elle ira hors de chez moi faire des conquêtes.

« — Vous êtes une enfant, Eudoxie, dis-je en portant à mes lèvres la main de la comtesse, vous savez bien qu'à quinze ou dix-huit ans toutes les femmes sont jolies, et de quoi vous alarmez-vous?

« — C'est vrai, reprit-elle en retenant ma main; mais vous savez combien votre af-

fection m'est précieuse, Raymond. Si je consens à ce que madame de Pienne conserve votre amour dont ma chaste amitié ne peut s'alarmer, je ne verrais pas sans désespoir qu'une autre vous occupât sérieusement. Heureusement que Gabrielle n'était plus là quand vous vous êtes si étrangement déclaré le protecteur de cette fille. Ce n'est pas assurément moi qui l'en avertirai, mais qui sait si quelqu'autre moins discret...

« — Ma chère comtesse, interrompis-je avec fatigue, madame de Pienne a beaucoup trop d'esprit et d'usage du monde pour s'offenser, quand elle en aurait le droit, de ce que je me suis montré humain envers une jeune personne placée sous votre protection. Et vous-même, Eudoxie, vous dont l'âme sensible se reflète dans vos beaux yeux, vous ne voudriez pas qu'on put vous accuser de manquer de bonté pour cette pauvre orpheline.

« — Sans doute, sans doute, dit-elle en sonnant vivement.

« Qu'on avertisse de suite ma femme de chambre, ordonna la comtesse au valet qui se présenta.

« Et vous, mademoiselle, ajouta-t-elle à la caméristc qui vint aussitôt, je vous recommande les plus grands soins pour mademoiselle Winter. Savez-vous comment elle se trouve maintenant?

« — Je crois qu'elle va assez bien, madame.

« — Comment, vous croyez; assurez-vous-en à l'instant et faites venir demain matin un médecin.

« Vous voyez, dit la comtesse, quand nous fûmes seuls, que j'oublie l'humeur que cette fille m'a causée.

« — Vous êtes un ange! m'écriai-je me levant pour me retirer, et vous manqueriez votre vocation sur la terre si vous ne vous montriez pas aussi bonne que vous êtes aimable et belle.

« Si jamais le langage de la flatterie fut ex-

cusable, ce fut assurément dans ce cas. Tu le penseras comme moi, Adolphe, puisque cette flatterie sera cause que Laurence sera traitée avec plus de douceur.

« — A propos, me dit la comtesse en me retenant encore, c'est décidément la semaine prochaine que nous partons pour faire notre tournée des lacs. Si mademoiselle Winter est toujours souffrante, je la laisserai ici pour qu'elle se repose, n'êtes-vous pas de cet avis?

« — Il est assez plaisant, répondis-je avec une légère nuance d'humeur, que vous me consultiez sur ce que vous devez faire de votre demoiselle de compagnie, et tout cela parce que je lui ai rendu, ce soir, un service que j'eusse également rendu à toute autre femme. Du reste faites tout ce que vous voudrez relativement à cette excursion des lacs, peut-être quelques affaires me retiendront-elles à Florence, et alors...

« — Rester à Florence! vous voulez donc

me désespérer, et quel plaisir voudriez-vous que je trouve alors dans cette partie. Mais c'est impossible que vous ne veniez pas, madame de Pienne...

« — Je vous ai déjà assuré, madame, que madame de Pienne n'avait sur moi que les droits de l'amitié, et que je ne me soumettrais à aucun esclavage, fût-ce de la personne que j'aimerais le plus.

« — Eh bien! eh bien! ne nous fâchons pas, reprit Eudoxie en quittant son divan pour me conduire jusqu'à la porte de son salon. Je réfléchis, au contraire, que cette petite excursion fera du bien à cette pauvre Laurence. Mais vous viendrez, n'est-ce pas? vous êtes l'âme de notre société, sans vous, Raymond, tous nos plaisirs sont froids, incomplets.

« — Je ferai tout ce que vous voudrez, dis-je en me dégageant enfin; mais allez vous coucher, votre figure est pâle, fatiguée, vos yeux n'ont pas leur éclat accoutumé.

« — C'est vrai, c'est vrai, dit la comtesse en

jetant un regard inquiet sur une glace; mais aussi pourquoi m'avoir forcée de vous gronder, vous m'avez mis dans un état affreux.

« Elle me laissa enfin sortir...

« Je m'aperçois que ma lettre devient un volume, tu en recevras une autre plus tard. »

Le marquis de Meulan à M. de Cerney.

Florence, ce.....

« J'ai suspendu le récit que je te faisais dans ma dernière lettre, au moment où je quittai la comtesse Salewska. Je suis sûr que tu me demanderas, Adolphe, pourquoi je supporte tant de contrainte et à quoi me sert toute cette comédie. C'est que tu ne sais pas, mon cher, combien il est difficile de ne pas s'enferrer quand on est, pour ainsi dire, traqué par une femme

qui a passé l'âge de trouver un amant. La comtesse se complait dans notre espèce de liaison mystique, dernière consolation où se rattache sa vanité. Pour la lui ravir il faut que j'arrache le bandeau que mes flatteries ont placé sur ses yeux dans une heure de plaisanterie et de désœuvrement.

« Ne sais-tu donc pas qu'il existe, pour les gens du monde, de ces journées lourdes à traîner, où on fait, où on dit toutes sortes d'absurdités pour s'échapper à soi-même. J'étais dans une de ces heures fatales, quand je fis l'agréable avec la comtesse et que je lui persuadai que sans la crainte d'affliger madame de Pienne, que j'avais aimée jadis, je lui consacrerais le reste de mon existence.

« Je sais que tout cela est parfaitement ridicule, et que ce qui est plus immoral c'est de m'être amusé à jouer de la prunelle avec les deux filles de la comtesse, petites créatures qui aspirent après un mari, et qui, à défaut, sont toutes prêtes à passer par une fenêtre pour re-

joindre un amant. Ma position est d'autant plus absurde qu'elle m'ennuie et que madame de Pienne peut s'en offenser, ce qui m'affligerait profondément. Cependant, en y réfléchissant bien, je me dis que je m'alarme à tort; Gabrielle a trop d'esprit pour ne pas être convaincue que tout cela n'est qu'un jeu avec lequel j'amuse mon esprit ennuyé par le vide de la vie italienne. Elle se moque de moi, voilà tout; mais si je devenais sérieusement amoureux de cette abandonnée Laurence... Bah! quelle sotte terreur vient m'assaillir, est-ce que je puis devenir sérieusement amoureux.

« Mademoiselle Winter est belle, très belle, l'expression de ses yeux dénote une âme élevée, une de ces âmes qui doivent payer bien cher leur supériorité. Son sourire est spirituel, sa voix douce et touchante; cependant je n'en suis pas amoureux, je ne saurais l'être. Mais il me semble que depuis hier j'ai reçu du ciel ou du hasard une mission presque sacrée, celle

de protéger cette jeune fille, elle est si opprimée par les femmes de qui elle dépend, et qui la traitent avec d'autant plus de mépris qu'elle commence à fixer l'attention !

« Je ne suis point en effet le seul qui ai remarqué sa beauté, sa grâce parfaite. M. de Verdun qui a véritablement ici un ascendant marqué sur l'opinion, a dit, devant plusieurs hommes, quand il y a des femmes il ne vante jamais les absentes; il a dit que Laurence était remplie d'esprit, de talents. Quant à sa beauté elle est si remarquable qu'elle a déjà frappé ceux qui n'ont fait que l'apercevoir. Cette beauté est désespérante pour les filles de madame de Salewska. Madame de Pienne, avec sa figure et ses manières délicieusement aristocratiques, peut seule lutter avec avantage. Ah! si Laurence était dans une autre position, si elle était riche et parée, que de louanges l'accableraient; mais elle les dédaignerait, j'en suis sûr, car c'est un caractère d'élite. Hélas! la pauvre enfant est bien loin d'être mise à cette épreuve et

elle pourrait dire à la comtesse de Salewska :

Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guérison, madame.

« A deux heures, aujourd'hui, je me suis présenté chez madame de Pienne, c'est l'heure où ordinairement je vais prendre ses ordres pour la journée ; il est rare qu'il y ait du monde. En traversant le salon qui précède son boudoir, j'ai entendu rire et parler fort gaîment. Quand on m'a annoncé on s'est tû, et Gabrielle m'a fait un de ces accueils cérémonieux qui m'apprennent de suite quand je ne dois me permettre aucune familiarité qui rappelle notre ancienne intimité.

« Monsieur de Verdun, qui s'est fait le cornac de tous les étrangers qui arrivent à Florence, venait de présenter à madame de Pienne un très beau jeune homme, excessivement serré dans sa redingote du matin. Sa chevelure bouclée embaumait à faire envie à un magasin de parfumerie. M. de Verdun lui donnait le titre de

Prince, et madame de Pienne déployait devant lui une amabilité remplie de coquetterie.

« On en était déjà aux projets d'excursions dans les environs, on se promettait de visiter, en artistes, Florence, l'Athènes de l'Italie, et on arrangeait devant moi la partie au lac de Côme.

« — Vous, monsieur de Meulan, ajouta madame de Pienne, vous servirez sans doute de sigisbé à la comtesse de Salewska et à ses filles ?

« Cette manière de disposer de moi me parut tellement inconvenante, que je répondis à madame de Pienne, qu'ayant eu le bonheur de l'escorter depuis Paris, je ne me ferais le chevalier de personne autre, et préférais demeurer à sa suite, dans l'espoir qu'un revirement de faveur pourrait me replacer au premier rang.

« Je dis cela d'un ton si arrogamment impertinent, je toisai avec une si nonchalante fatuité le petit prince, que M. de Verdun comprit qu'il

devait changer la face des choses, et que je n'étais pas homme à servir tranquillement de but aux plaisanteries de madame de Pienne et d'ombre aux prétentions de son protégé : aussi dit-il avec beaucoup de gaîté et de mesure à madame de Pienne :

« — Nous nous contenterons, madame, le prince et moi, de nous placer comme surnuméraires ; les droits de M. de Meulan sont trop respectables, il les soutient avec trop d'avantages, pour que nous espérions l'emporter.

« On plaisanta assez long-temps sur les droits de l'ancienneté, chacun fit des phrases plus ou moins spirituelles. Enfin M. de Verdun leva le siége et emmena son prince.

« Restée seule avec moi, madame de Pienne ne me dit pas un mot sur ce qui s'était passé la veille chez madame de Salewska, quoique je sois persuadé qu'elle en est instruite. Elle me donna rendez-vous aux Cascines et le soir à la Pergola. J'occupai fort long-temps *il posto*

d'appogio. Tu sauras qu'on appelle ainsi la chaise placée derrière le fauteuil de la propriétaire de la loge. Il est d'usage à Florence, comme dans le reste de l'Italie, de recevoir ses visites au théâtre; mais à Florence plus qu'ailleurs les femmes attachent une grande importance d'amour-propre à être saluées par beaucoup de monde dans leurs loges. Chacun à son tour occupe le *posto* d'*appogio;* mais le favori est celui qui le garde le plus long-temps, et je fus cet heureux mortel. Malgré cette marque de faveur, je trouvai à madame de Pienne un peu de contrainte et beaucoup de distraction. Elle gronda M. de Verdun parce qu'il vint tard, et, pendant que je fûs saluer la comtesse Salewska, elle parla à M. de Verdun avec feu et ne jeta pas un seul regard de mon côté. »

« Nous avançons, Gabrielle et moi, dans la carrière de l'indifférence; car j'ai toujours pensé et remarqué que ce sont des phrases sans valeur que celles que font les femmes quand elles affirment qu'elles reste-

ront l'amie d'un homme qui a été leur amant. Elles feignent de se contenter de ce titre, parce qu'à la faveur de ce voile désintéressé, elles comptent reprendre leur empire; mais j'en suis persuadé, l'amitié est un mot vide de sens chez les femmes, l'envie les empêche d'en éprouver entre elles; et quand elles disent à un homme, je serai votre amie, votre amie désintéressée, traduisez cela ainsi : Je vous dominerai, vous n'aurez d'yeux ni d'attentions que pour moi, et si une autre femme vient à vous plaire, il faudra me la sacrifier, ou toutes ces protestations de dévouement que je vous ai faites jusqu'ici, se changeront en amertume et en plaisanteries qui vous blesseront.

« Madame de Salewska, persistant dans son système de condescendance et de douceur, m'a annoncé qu'elle emmènerait Laurence. Nous partons le premier du mois pour Milan, de-là nous nous rendrons à Côme; on se promet de s'amuser beaucoup. Il est possible que cette

prévision ne se réalise pas et que nous revenions tous lassés les uns des autres.

« Adieu, je t'écrirai au retour; je te serre la main avec l'affection d'un frère et d'un ami. »

Il était neuf heures du matin quand deux calèches, attelées de chevaux de poste, sortirent de l'hôtel de la *villa*, située sur le *Corso di porto orientale*. En arrivant à cette porte, où la promenade se divise en deux larges rubans de verdure qui ceignent la belle Milan, un briska, également attelé de chevaux de poste, rejoignit les deux calèches, et en moins de deux heures elles s'arrêtèrent ensemble à Monza, château

impérial délicieusement situé, et d'autant plus gracieux, que la beauté et le luxe des fleurs et des eaux, embellissent presque seuls la demeure du souverain.

Madame de Pienne descendit de voiture, aidée par M. de Verdun, le prince s'était précipité de son briska pour offrir son bras, mais Gabrielle avait prudemment donné la préférence au plus vieux de ses chevaliers. M. de Meulan n'avait pu se dispenser de s'approcher de la voiture de la comtesse de Salewska.

— Ma chère, dit celle-ci à Laurence qui se préparait à la suivre, vous êtes faible encore, restez à vous reposer, et surtout soyez assez bonne pour veiller attentivement sur Lia. Vous n'ignorez pas que les chiens ne peuvent entrer dans les résidences royales, et la pauvre petite bête ne sait pas....

Madame de Salewska, entraînée par M. de Meulan, ne put en dire davantage, et toute la société entra pour visiter le palais. La pauvre Laurence aurait bien désiré partager un plaisir

neuf pour elle, mais se voyant confinée dans la calèche et destinée à garder Lia, elle prit son parti avec l'insouciante gaîté de la jeunesse, gaîté qui, plus forte que les tribulations de la fortune, fait succéder si facilement le sourire aux larmes, surtout dans un caractère aussi naïf, aussi imprévoyant que celui de Laurence. Elle était donc résignée à n'admirer qu'en perspective la beauté des arbres et l'abondance des eaux qu'elle apercevait du haut de la calèche, quand mademoiselle Robert, la femme de chambre qui était assise sur le siége de derrière, et qui aimait Laurence autant que son propre intérêt ne s'y opposait pas, s'écria avec une véritable obligeance :

— En vérité, mademoiselle Laurence, vous êtes bien bonne enfant de rester dans cette calèche à regarder dormir ce vilain bichon, on ne le volera pas, soyez-en bien certaine, il est trop laid pour cela ; d'ailleurs, je veillerai sur lui si vous voulez descendre un instant pour vous promener dans ce petit parterre que j'aperçois

d'ici; madame ne pourra vous voir, car elle vient de passer avec la compagnie d'un tout autre côté.

Laurence hésita un moment, puis, après avoir remercié la femme de chambre par un de ses plus gracieux sourires, elle s'élança de la calèche avec légèreté et entra dans le parterre, autour duquel régnait une très vaste serre. Un vieux jardinier s'avança, et peut-être allait-il faire observer à la jeune fille que cette serre qui renfermait des plantes sur lesquelles l'Archiduc, grand amateur de fleurs, voulait qu'on veillât très soigneusement, ne pouvait être ouverte aux étrangers; mais en regardant une seconde fois Laurence, il fut subjugué par le charme entraînant qu'exerce la jeunesse et la beauté. Il la laissa passer, se rangea même, et quand il la vit rester timidement à la porte, il lui indiqua de la main un superbe timeûs qui étalait ses luisantes feuilles et ses jolies fleurs gris de lin, et ajouta avec complaisance : — Avancez, signorina, venez admirer

ce beau cactus double qui ouvre sa large corolle pour jeter dans l'air son âpre parfum de citron; puis ces belles grappes de sylvia splendore, d'un si beau pourpre, qu'elles semblent destinées à teindre le manteau des rois. Et ces jolies houppes roses et blanches de l'anthonea luthen ne semblent-elles pas disposées pour former de gracieuses guirlandes que de jeunes et belles filles doivent être envieuses de placer dans leurs cheveux? Voyez encore cette delfiñea roma, admirable petite fleur dont le cœur, brillant comme de l'argent, fait ressortir les pétales d'un bleu d'azur; enfin ces geraniums doubles dont l'Archiduc lui-même a rapporté l'espèce de Naples, où ils poussent en buissons variés sur la même tige.

Ne vous étonnez point de mon enthousiasme et de mon langage, continua le vieux jardinier en cueillant sur chaque tige une branche de fleurs dont il formait un faisceau qu'il lia avec un large et brillant ruban de jonc vert, depuis que je suis au monde, j'ai vécu au milieu

des fleurs, et je les aime comme j'aurais aimé une femme et des enfants, si Dieu m'en avait donnés.

Laurence écoutait et regardait les fleurs et les jardins qui l'entouraient avec l'intérêt d'un enfant qui a peu vu. Elle était venue à douze ans à Paris, sortant d'une modeste petite ville d'Allemagne, et depuis elle était restée enfermée dans une triste chambre où son père était souvent malade, et ne respirant l'air que par une fenêtre. Malgré sa triste position, un voyage en Italie l'avait charmée, et elle y était arrivée avec une joie d'artiste; car son père l'avait élevée pour l'être, croyant lui assurer une heureuse indépendance. Mais depuis son séjour en Italie, Laurence n'avait fait de musique que pour accompagner les filles de la comtesse, ou les faire danser. Bien rarement, quand elle était seule, à peine avait-elle le temps d'ouvrir un piano, puisqu'avant de sortir, la comtesse avait toujours quelqu'ouvrage à l'aiguille à lui donner à faire, ou bien

elle exigeait qu'elle aidât mademoiselle Robert à disposer des parures de bal. Laurence éprouvait donc une joie expansive, un étonnement vif et naturel en admirant ces belles fleurs dont jusqu'à présent elle avait ignoré même l'existence.

A demi enivrée par leur parfum délicieux, ses lèvres entr'ouvertes et ses yeux pétillants de plaisir, levés vers le bon jardinier, rendirent le brave homme si fier et si heureux, qu'il la conduisit sous un petit appendice, à l'abri duquel s'épanouissaient trois ou quatre rares arbustes qu'une main royale s'était réservé le droit de toucher seule.

— Que tout cela est beau, répétait Laurence, avec un redoublement d'admiration, que l'on est heureux de vivre ainsi au milieu des fleurs! Et elle oubliait qu'elle était orpheline et pauvre, quand un des gens de la comtesse vint l'avertir qu'elle la demandait. Elle jeta presque un cri de terreur, et remerciant à la

hâté le bon jardinier, elle revint en courant à la calèche.

Madame de Salewska et ses deux filles s'étaient déjà placées.

— C'est très-bien, mademoiselle, c'est très-bien, dit la comtesse, donnant cours à sa colère, je vous avais ordonné de veiller sur Lia, et vous allez courir je ne sais où avec je ne sais qui.

— Mademoiselle Robert a eu la complaisance de... balbutia Laurence.

— Et depuis quand je vous prie, mademoiselle, vous croyez-vous le droit de donner des ordres à mes gens? J'ai trouvé cette pauvre Lia entre les mains de deux petits misérables qui allaient l'estropier sans doute.

— On ne lui a fait aucun mal, interrompit M. de Meulan qui était resté près de la calèche pour aider Laurence à y monter.

Ce n'est pas la faute de mademoiselle, et je ne saurais trop lui témoigner mon mécontentement; reprit la comtesse; mais où a-t-elle

donc dérobé ces magnifiques fleurs ? tandis que les jardiniers ne nous ont offert que des bouquets fort mesquins que nous avons payés dix fois ce qu'ils valent.

— Dérobées ! répéta Laurence en rougissant jusqu'aux yeux, vous ne le pensez pas, madame, on m'a donné ces fleurs ; mais si elles peuvent vous être agréables...., et elle tendit à la comtesse son magnifique faisceau. La comtesse les prit et dit plus doucement :

— Montez, et une autre fois, n'abandonnez plus cette pauvre Lia ; comment pouvez-vous ne pas l'adorer, elle est si aimable.

Tandis que la comtesse faisait l'éloge de ce charmant animal, Laurence, retenue sur le marche-pied, regardait sa place que le chien envahissait, et se demandait si, pour s'asseoir, il faudrait qu'elle se chargeât de Lia.

— Chère comtesse, dit Raymond qui comprit l'embarras de Laurence, si vous vouliez suivre mon avis nous placerions Lia dans mon coupé, elle serait ainsi parfaitement à son aise

et à l'abri de toute espèce d'accident; nous devons descendre dans plusieurs endroits, et elle pourrait se perdre.

— A la bonne heure, répondit la comtesse d'une voix doucereuse, je vous la confie; mais à vous seul, entendez-vous, M. de Meulan?

Les yeux expressifs de Laurence se tournèrent involontairement vers Raymond, c'était la première fois qu'elle osait le regarder, depuis la nuit où elle s'était trouvée presque nue dans ses bras. Lui, au contraire, avait souvent porté des regards d'intérêt vers elle, et dans toutes les occasions où il pouvait lui montrer quelque attention, il y avait toujours apporté une grâce affectueuse. Laurence sentait bien encore que c'était à lui qu'elle devait d'être débarrassée de la garde de Lia, et elle se trouvait plus émue qu'elle ne l'aurait voulu. Aussi, quand M. de Meulan quitta la portière de la calèche de madame de Salewska pour remonter dans celle de madame de Pienne, elle ne put s'empêcher de remarquer la taille noble et remplie

de grâce de Raymond; il se penchait alors vers madame de Pienne et lui parlait, en souriant, avec un empressement presque tendre.

Jusqu'à ce moment Laurence ne s'était point trouvée à même de remarquer l'intimité de madame de Pienne et de Raymond ; elle ne les avait jamais vus, que durant de courts moments, et réunis chez la comtesse. Mais pendant ce voyage, qui amenait à la fois et plus de liberté et plus d'occasions de se trouver ensemble, elle se sentit profondément blessée du rapprochement que M. de Meulan pouvait faire entre elle et madame de Pienne. En effet, tandis que la pauvre Laurence se tenait pressée dans le coin de la voiture d'une femme qui la traitait en inférieure et avec dureté, tandis qu'elle n'osait faire un mouvement dans la crainte de gêner ou d'être importune, la belle madame de Pienne occupait seule le fond de sa calèche, où elle semblait trôner comme une reine. Sa toilette de voyage accusait, par sa simplicité ruineuse, l'aristocratie qui se distingue par le bon goût et

la fraîcheur. Sa voiture figurait une corbeille de fleurs tant elle en était remplie, et quand elle penchait vers Raymond sa tête gracieusement orgueilleuse, les longues plumes blanches, qui se balançaient sur son chapeau de paille d'Italie, souple comme de la soie, prêtaient à son ensemble un aspect à la fois majestueux et léger. Il semblait à Laurence que jamais elle ne l'avait vue si jolie, si gaie, et il lui vint tout-à-coup à la pensée que madame de Pienne ne riait de si bon cœur, que parce que M. de Meulan lui racontait la ridicule scène qui venait d'avoir lieu à cause de Lia. Pour la première fois, Laurence se trouva de l'avis de madame de Salewska, quand la comtesse s'écria avec amertume :

— Assurément j'aime beaucoup madame de Pienne : personne plus que moi ne lui rend justice; mais il faut avouer qu'elle se compromet trop par les rires immodérés qu'on entend d'ici, et l'affectation avec laquelle elle attire tous les hommages autour d'elle. Voyez si elle ne

retient pas M. de Meulan comme un esclave.

— Bah! dit Niska d'un ton boudeur, s'ils doivent se marier bientôt, comme on l'assure...

— On se trompe! s'écria la comtesse, je sais de bonne part que le marquis aime ailleurs et que si...

— Il faut que celle qu'il aime en secret soit bien impassible, interrompit Niska , voyez un peu, maman, quels soins il a de madame de Pienne, il vient de fermer lui-même le landau, parce que le temps s'est un peu rafraîchi, et le voilà qui passe à sa boutonnière un bouton de roses qu'elle lui a donné. L'impertinent! il jette sur la route une branche de myrthe que je..

— Et pourquoi vous permettez-vous de donner une branche de myrthe à M. de Meulan! s'écria dignement la comtesse, la réserve d'une jeune personne...

Niska haussa les épaules et parla d'autre chose.

Laurence feignit de ne pas entendre cette

altercation, mais elle n'en perdit pas un mot, et ne se sentit que plus triste et plus découragée. Cependant elle ne pouvait quitter des yeux la calèche qui entraînait madame de Pienne et Raymond; et tout à coup avec la bonne foi d'un cœur naïf et pur, elle se demanda : pourquoi donc éprouverais-je un sentiment d'envie du bonheur et de la position sociale de cette femme. Que me doit-elle, et que m'a-t-elle fait? elle aime M. de Meulan, elle l'aime depuis long-temps, ils se marieront, quoiqu'en dise madame de Salewska; car s'il ne l'aimait pas, pourquoi serait-il venu en Italie, et l'accompagnerait-il partout et toujours.

Laurence ne sortit de sa préoccupation que lorsque la voiture de madame de Salewska s'arrêta à l'abbaye de Monza.

Madame de Pienne était déjà descendue et s'appuyait sur le bras de Raymond, quand M. de Verdun s'avança pour offrir le sien à la comtesse. Madame de Salewska, fort contrariée d'être réduite à l'accepter, quand

elle comptait sur les soins de M. de Meulan, rejeta toute sa mauvaise humeur sur sa demoiselle de compagnie et lui cria d'un ton fort aigre :

— Mademoiselle, faites attention, je vous prie, à mon flacon qui est resté derrière les coussins, et aussi à ma *marquise* que vous oubliez continuellement.

Laurence se mit en devoir de chercher ce qu'on lui recommandait ; elle le trouva, et en même temps fané, flétri, le beau bouquet que lui avait donné le bon jardinier ; ces fleurs dont elle avait fait le sacrifice avec tant de regret. Elle reprit le bouquet et se prit à redresser chaque tige, à relever chaque feuille. Tout entière à cette innocente occupation, elle n'entendit son nom qu'à la seconde interpellation.

— Charmante Laurence, disait M. de Verdun avec une galanterie un peu suranée, est-ce que vous ne voulez pas descendre pour visiter cette belle église, où vous trouverez tant de choses à admirer?

M. de Verdun lui tendit la main, et s'étant emparé du gros bouquet que tenait Laurence, afin qu'elle eût plus de liberté pour descendre, il sembla à la jeune fille si ridiculement posé, qu'elle laissa échapper un sourire.

M. de Verdun profita de ce court tête-à-tête pour dire à Laurence, en glissant dans son gant un papier très fin et très soigneusement plié :

— Voici quelque chose que je vous prie de lire, quand vous serez seule, je vous supplie d'y apporter la plus grande attention.

Laurence le regarda avec surprise et ouvrait les lèvres pour l'interroger, mais M. de Verdun soulevant la lourde tapisserie qui fermait une des portes de l'église, la laissa passer et ne la suivit pas.

Laurence avait l'âme trop sensible, trop pure pour ne pas croire en Dieu; mais élevée par un artiste qui s'imaginait que tous les devoirs d'un chrétien se bornent à rester honnête homme, Laurence avait presque toujours rempli avec

tiédeur les pratiques religieuses ; elle priait, mais parce que, toute petite, sa mère l'avait mise, matin et soir, à genoux près d'elle ; elle priait, mais sans chercher dans la prière les puissantes consolations qu'on en obtient. Depuis qu'elle était en Italie, elle avait visité beaucoup d'églises, mais toujours avec du monde et pour en admirer l'architecture ou les peintures. Dans les premiers temps, elle s'était détournée pour faire une courte prière ; mais une fois la comtesse, l'ayant aperçue, lui avait dit fort sèchement :

— Pas de momeries, je vous prie.

Depuis ce temps, Laurence n'avait pas osé se mettre à genoux ; mais dans ce moment elle était seule, et elle s'y mit sous les larges arceaux qui soutiennent la nef. L'or et le marbre brillaient autour d'elle, les tombeaux en étaient chargés, leur riche sculpture donnait à ce dernier asile de l'homme un aspect imposant, qui n'inspirait cependant à Laurence

qu'une irritation douloureuse. Car ceux qui savent qu'ils n'auront pour tombe qu'un peu de gazon, regardent avec mépris un luxe qui perpétue, au-delà de la vie, la distinction entre le riche et le pauvre. Laurence ne se sentait aucun désir d'examiner les tableaux et la couronne de fer que Napoléon posa si fièrement sur son front. Elle aurait pu, si elle avait eu cette curiosité, la satisfaire en rejoignant la comtesse, dont elle entendait la voix à quelques pas. Cette voix interrompait à chaque instant celle du cicérone; mais triste et découragée, elle se plaisait à rester seule, et ce fut avec peine qu'elle remonta dans la voiture, où déjà la comtesse et ses filles étaient placées. La route qui conduit à Lecco, où l'on devait coucher, longeait la Brianza, jolie petite rivière bordée de maisons de campagne, entourée de bois et de fleurs. Le ciel s'était doucement voilé; c'était un de ces après-midi délicieux, qui plaisent d'autant plus que la sérénité du temps semble capricieuse et passagère. Cela était si

vrai que la pluie arriva avant que l'on eût atteint Lecco.

Ces dames entrèrent avec empressement à l'hôtel où le dîner était préparé; mais elles se retirèrent d'abord dans leur chambre pour changer de toilette.

Madame de Salewska pensant que celle de sa demoiselle de compagnie devait être promptement terminée, recommanda à Laurence de travailler à la tapisserie qu'elle avait hâte de voir finie.

Empressée d'obéir, pour se soustraire à des reproches presque toujours exprimés avec dureté, Laurence ôta ses gants pour réparer seulement le désordre de ses cheveux. Le billet qu'avait glissé dans sa main M. de Verdun, tomba; elle l'avait parfaitement oublié. Elle le ramassa, ne se doutant en aucune manière de ce qu'il pouvait contenir, ne s'en inquiétant même pas, tant il régnait dans son caractère une

naïveté d'autant plus rare, qu'elle s'unissait à une gaîté tout à fait de premier mouvement, tout à fait instinctive. Laurence était un de ces êtres à qui le bonheur est nécessaire, et qui, heureusement nés, trouvent même du plaisir dans ce qui distrairait à peine un autre. Elle joignait à un cœur chaleureux et rempli d'enthousiasme, une confiance enfantine qui naissait de la pureté de son âme; jamais le mensonge n'avait souillé ses lèvres, jamais ses yeux n'avaient su cacher sa pensée; elle ne connaissait du monde que ce que lui en avait dit son père. Son père, artiste obscur de position, mais souvent inspiré par de nobles et belles pensées, ne connaissait ni les choses ni les hommes. M. Winter n'avait manqué que d'une occasion de se faire apprécier, faute de cela il avait fini malheureux comme il avait vécu ignoré. Mais cette âme blessée, ce talent méconnu ne s'était jamais soulagé par le murmure. La misère l'avait trouvé résigné, il n'avait point appris à sa fille que les malheureux devaient haïr

et se méfier; aussi cette bonne âme, cet excellent homme s'était endormi tranquille en comptant sur la providence des artistes, et aussi sur les talents qu'il avait donnés à sa fille.

Laurence était donc une création d'élite, jetée au milieu d'un monde corrompu. Quand elle ouvrit le papier parfumé et fin comme de la soie que M. de Verdun lui avait remis, elle s'attendait à y trouver des vers, parce qu'elle le savait atteint d'une espèce de fièvre poétique, dont les accès lui prenaient à toute occasion. Et comme dans la société où il passait sa vie il ne trouvait pas toujours des oreilles ou des lecteurs attentifs, Laurence s'imagina donc que c'était quelque ballade qu'il la priait de mettre en musique. Elle s'approcha donc de la fenêtre avec l'intention de s'assurer si elle pourrait lui faire ce plaisir, et elle relut deux fois la première ligne sans comprendre que ce ne fût pas des vers. Le billet de M. de Verdun commençait ainsi :

« Délicieuse, ravissante Laurence, la position si indigne de vos talents et de vos charmes

dans laquelle vous vivez, prouve à la fois l'injustice et l'aveuglement du sort. Réduite à supporter les caprices d'une femme ridicule et hautaine, votre angélique caractère, votre beauté si délicate se faneraient dans cette atmosphère de contrainte; mais votre destinée peut et doit changer. Daignez vous confier à moi; acceptez-moi pour ami, pour protecteur. Je suis libre de tout lien; si après quelques mois, quelques années d'une liaison intime, l'attrait qui m'attire vers vous s'augmente par la confiance et la réciprocité, rien ne m'empêchera alors de vous donner mon nom, légalement, aux yeux de la loi. En attendant, je vous propose de vous ouvrir la carrière du théâtre; jeune et belle comme vous l'êtes, tous les hommes seront à vos pieds, tous les succès vous attendent. Votre délicieux talent, au lieu de servir à faire valoir les voix criardes de deux filles ridicules, deviendra le digne interprète de nos plus grands maîtres. J'ai déjà parlé à Donizetti, ce grand compositeur, il vous écrira un rôle

qui vous assurera le plus brillant succès, et votre sincère ami, fier de vos triomphes et de vos charmes, sera heureux de passer sa vie à vos pieds. Qu'un de vos regards m'apprenne seulement que vous consentez à mon bonheur, et je trouverai le moyen de vous faire disparaître sans qu'on puisse se douter de notre intelligence. D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre? La comtesse est une folle ridicule dont l'autorité cessera quand vous le voudrez. Par exemple, ce que je ne puis trop vous recommander, c'est de vous méfier de M. de Meulan; M. de Meulan est un de ces lions parisiens ennuyé d'être trop heureux. Il se croit détaché de madame de Pienne; il s'imagine qu'il la domine, tandis que c'est elle qui le subjugue. A la plus légère crainte de se voir supplanté, soyez convaincue que le marquis reprendrait sa chaîne. Madame de Pienne l'aime, mais elle est encore plus adroite que tendre; elle veut qu'il l'épouse et il l'épousera. Non qu'elle ne sache parfaitement que le mariage

achèvera d'éteindre un amour déjà bien refroidi ; mais ce que veut madame de Pienne, c'est une preuve éclatante de passion, c'est une preuve incontestable de l'empire qu'elle exerce sur M. de Meulan.

« Je vous confie tout cela, belle Laurence, parce que je soupçonne que ce roué de marquis vous montre une secrète préférence. Vous voyez que je m'explique franchement, que je ne vous dis point qu'il est amoureux de vous, parce que je désire, ma charmante, que vous entriez dans le monde avec des idées raisonnables et saines. Mettez-vous donc dans la tête qu'on n'est plus amoureux ; on désire une femme, elle plaît ou elle flatte la vanité, tout le reste est mensonge. Évitez le sort de la plupart des jeunes filles qui se perdent parce que, presque toujours, elles veulent s'abuser. Heureuse celle qui, comme vous, peut être protégée à son début par un homme vrai, qui désire qu'elle soit convenablement placée dans le monde ; je désire que vous le soyez et cela arrivera si vous

le voulez. De plus, si vous êtes ambitieuse, foi de gentilhomme, je vous aiderai à vous faire épouser par un duc ou un prince : il n'en manque pas en Italie qui savent comprendre et élever le talent. Mais pour Dieu, mon adorable , acceptez-moi pour conseil, pour ami. Du premier pas dépendent tous les autres, et je serai fier de vous ouvrir la carrière des plaisirs et de la fortune. Que vous serez ravissante le front couronné de diamants, et qu'à l'aide d'une riche toilette, vous éclipserez ces femmes qui vous traitent aujourd'hui avec dédain! Madame de Salewska en usera dix flacons d'éther, Niska et sa sœur étoufferont dans leur corset déjà trop serré, et la dédaigneuse de Pienne sera forcée de reconnaître que vous avez de la race, de la distinction.

« Je crains que vous ne vouliez pas me répondre, mais vos yeux sont si expressifs qu'ils sauront me ravir ou me donner l'espérance. Une voiture sera à vos ordres, demain matin, quand... »

Suffoquée par la honte, les joues empourprées par le ressentiment et la douleur, la pauvre Laurence achevait, les yeux remplis de larmes, la lettre de M. de Verdun, quand mademoiselle Robert entra dans la chambre, sans frapper.

Laurence cacha précipitamment la lettre de M. Verdun dans sa robe, fit quelques pas au-devant de la femme de chambre qui s'écria, en tombant sur un siége :

— En voilà une belle affaire, Lia est perdue !

— Lia est perdue ! répéta machinalement Laurence, en croisant les mains avec terreur, car elle sentit les conséquences que cet événement pouvait avoir sur l'humeur de la comtesse.

— Oui, certainement, reprit mademoiselle Robert, en déchiffonnant les rubans de son bonnet, et c'est bien un peu votre faute, vous avez négligé d'aller prendre Lia dans le coupé de M. de Meulan; ses gens, enchantés d'être débarrassés de ce vilain animal, l'ont mis à terre aussitôt qu'ils l'ont pu, et, ma foi, Lia est devenue ce qu'aura voulu le premier polisson qui l'aura rencontrée. Madame la comtesse est étendue sur son canapé, en proie à une violente attaque de nerfs; elle retient entre ses mains celles de M. de Meulan, qui cherche à s'en débarrasser, sous prétexte d'aller à la recherche de Lia. Pendant ce temps, mademoiselle Niska danse un galop dans le salon de l'hôtel avec ce vieux fou de M. de Verdun, sa sœur tape sur un mauvais piano, madame de Pienne fait une bourse, et le prince lui lit je ne sais quelle brochure, etc....

— Que faites-vous donc là, tranquillement à me raconter tout cela, mademoiselle Robert,

s'écria Laurence. On a sans doute besoin de vous, il faut chercher Lia.

— C'est pour cela que je suis venue vous avertir, répondit la femme de chambre, sans faire aucun mouvement pour quitter sa chaise. Croyez-vous que, moi, je vais courir les champs par le temps qu'il fait, il pleut à verse. Je ne me suis pas engagée pour garder un chien, et si la comtesse n'est pas contente, je trouverai facilement une maison qui vaille la sienne. Quant à vous, mademoiselle Laurence, je vous conseille....

Un valet passa, en courant, devant la galerie, en criant :

— Mademoiselle Laurence, mademoiselle Laurence! madame vous demande, vite, vite.

Laurence s'élança dans la chambre de la comtesse, qui, se dressant sur son canapé, s'écria, d'une voix stridente de colère :

« Croyez-vous que je sois votre dupe, couleuvre, vipère que j'ai réchauffée, que j'ai ac-

cueillie dans ma famille pour y apporter le désespoir ; vous avez exprès perdu Lia !

Laurence était entrée dans la chambre, sous le poids d'une terreur enfantine peut-être, mais justifiée par sa position dépendante et par le caractère de la comtesse. Mais cette timidité, causée par sa dépendance et son malheur, disparut devant le profond dégoût que lui inspira l'état dans lequel elle trouva la comtesse. A ce dégoût se joignit un besoin, peut-être intempestif, mais impérieux, de se livrer à une moquerie qui n'était que trop dans son caractère. D'une main, qui semblait tenir sa force de convulsions merveuses, madame de Salewska pressait celles de M. de Meulan, de l'autre elle tirait les bandeaux de cheveux noirs, qui, en se dérangeant, malgré tous ses soins, laissaient passer de petites mêches de cheveux blancs. Le cercle d'or qui retenait tout cet échafaudage tombait sur les yeux de la comtesse, qui, a moitié déshabillée, et dans le plus grand désordre, présentait l'image d'une douleur d'au-

tant plus burlesque qu'elle n'avait rien de naturel. M. de Meulan, arrêté malgré lui près de la comtesse, cachait avec effort son impatience et son humeur.

Laurence parvint pourtant à se contraindre assez pour que madame de Salewska ne pût s'apercevoir d'une gaîté qui l'aurait entièrement exaspérée, d'autant plus que M. de Meulan, étant parvenu à détacher ses mains de celles de la comtesse, se dirigea vers la porte.

— O Raymond! Raymond, vous m'abandonnez? s'écria-t-elle!

— Eh! non, madame, eh! non, laissez-moi seulement sortir pour donner des ordres, afin qu'on cherche votre chienne.

En passant près de Laurence, il leva sur elle un regard presque confus, tant il se sentait humilié de se montrer ainsi soumis à la domination de la comtesse. Le contraste que présentait le visage jeune et charmant de Laurence, son maintien timidement gracieux, son fin sourire, avec les manières et la figure de la comtesse,

frappa tellement M. de Meulan, qu'au lieu de sortir, il demeura près de la jeune fille, et la regarda avec admiration.

Mme de Salewska s'en aperçut, et retrouvant à l'instant des forces, elle quitta son canapé, s'avança vers Laurence, et s'écria d'une voix dure :

Mademoiselle! si Lia n'est pas retrouvée dans une heure, je vous chasse.

Les vives couleurs qui paraient les joues de Laurence furent à l'instant remplacées par une extrême pâleur. Cependant, une juste fierté, la conscience de ne point avoir mérité un pareil traitement, lui rendirent du courage, et elle répondit avec beaucoup de fermeté :

— Je n'attendrai pas que vous me chassiez, madame, je vais partir.

M. de Meulan la retint d'un regard et s'approchant de madame de Salewska, il lui dit quelques mots tous bas :

— Vous avez raison, répondit-elle, languissamment, j'ai une mauvaise tête, mais je suis incapable d'un procédé cruel, et si je perds Lia,

je prouverai que je sais sacrifier mon ressentiment et que...

La porte s'ouvrit, et Lia, crottée et souillée de fange, entra dans l'appartement, dont la porte lui fut ouverte par le groom de M. de Meulan.

— Oh ! qu'il est dégoûtant ! s'écria la comtesse en reculant devant l'animal qui essuyait ses pattes sur les volants de sa robe. Qu'on l'emporte, qu'on la nettoye, elle est hideuse !

— La pauvre bête est blessée, fit observer Laurence en posant Lia sur un coussin; voyez comme elle saigne, madame.

Et avec l'empressement et l'adresse qu'inspire un bon cœur, elle chercha ce qu'il fallait pour panser Lia, s'agenouilla devant elle, et, sans témoigner un dégoût, pourtant bien naturel, Laurence donna à un animal qui était la cause de désagréments journaliers pour elle, tous les soins qu'elle eut rendus à un ami fidèle.

Raymond regardait Laurence avec un sentiment d'admiration et d'intérêt qui n'était point partagé par la comtesse, qui se reculait, au contraire, dans la crainte que la pauvre Lia, dans

sa joie de la retrouver, ne s'élançât de nouveau pour lui prodiguer ses caresses.

Mais ce n'était plus de sa maîtresse que Lia s'occupait, ses yeux, ordinairement ardents de colère, se tournaient reconnaissants vers celle qui lui prodiguait des soins; elle lèchait ses mains et semblait, en la remerciant, lui demander pardon d'avoir été si souvent cause de ses tourments.

Après l'avoir replacée sur le coussin, Laurence se leva et remarqua alors les regards de Raymond, attachés sur elle. Son cœur battit avec violence, et la lettre de M. de Verdun, qu'elle sentait sur sa poitrine, lui rappela qu'elle devait craindre Raymond, et ses engagements avec madame de Pienne.

Elle se rappela aussi dans ce moment la scène qui s'était passée entre eux, quand elle s'était évanouie. Ce n'était pas la première fois que ce souvenir s'offrait à elle. Bien des fois, déjà il l'avait fait à la fois rougir et trembler.

Cette scène qui n'avait laissé, sans doute,

qu'une trace passagère à M. de Meulan, avait imprimé, dans sa vie à elle, une trace ineffaçable. Elle se disait qu'il ne pouvait plus être un étranger pour elle, et le sentiment qu'il lui inspirait, réunissait à la fois la crainte, la pudeur et une attraction indéfinissable.

Quand il n'était pas présent, Laurence sentait que sa vie était comme incomplète, et quoiqu'on ne lui épargnât ni les douleurs, ni les humiliations, elles lui paraissaient moins pénibles quand Raymond était présent; car ses yeux remplis de larmes rencontraient ceux de M. de Meulan, qui semblaient la plaindre et lui promettre une respectueuse protection; protection qui, elle le sentait instinctivement, serait dangereuse à accepter, mais qui, comme la plupart des dangers, offrait cependant un certain charme attractif contre lequel la pauvre Laurence se sentait tous les jours moins forte. C'était, en un mot, une de ces fascinations dont on n'a cru pouvoir mieux rendre la force, qu'en la comparant à celle du serpent, et qui n'est

tout simplement que l'entraînement qu'éprouve un cœur innocent, qui lutte en vain contre la séduction d'un être supérieur en force et en adresse. L'amour est un sentiment qui devient tous les jours plus difficile à peindre; car tous les jours on le ressent avec moins d'abandon, et on éprouve pour lui moins de croyance. Cette passion a, pour ainsi dire, suivi la pente du siècle; elle est devenue presque moqueuse, chez celui-même qui l'éprouve, et incroyable pour ceux à qui on en parle. On s'en cache souvent comme d'une honte, plus que cela, comme d'un ridicule. Cependant l'amour existe, il existera toujours; vainement lui a-t-on ôté son plus grand charme en lui ôtant son mystère et ses sacrifices. Vainement, à peine dégagé des langes de l'enfance, le jeune homme jure-t-il que l'amour est une duperie et même une fiction inventée par des esprits faibles et romanesques; l'amour vrai, ce sublime sentiment soufflé par les anges dans le cœur des mortels, est encore le seul vrai bon-

heur, qui les console et les soutienne. Mais c'est dans l'âme d'une jeune fille, ignorante du monde et de ses perfidies, qu'il devient un hôte impérieux, ou plutôt un maître; c'est surtout quand elle est malheureuse et abandonnée qu'elle s'y attache davantage. Il est alors pour elle un sentiment fatal qui ne devient que trop souvent le complément de tous ses maux.

Cependant si Laurence éprouvait tant de penchant pour Raymond, c'est qu'elle avait deviné qu'elle ne lui était pas indifférente. Quelque modeste, quelque chaste que soit une femme, les regards d'un homme lui en apprennent plus que des paroles dont, peut-être, elle se méfierait. Mais le regard, cette seconde âme où brille la pensée, elle y croit. Hélas! cette seconde âme est trompeuse comme l'autre, et quand les yeux expriment le désir, l'innocence le transforme en passion sincère.

Laurence aimait Raymond depuis le premier jour où elle l'avait reconnu pour l'avoir soustraite à la persécution du fils de

lady Litton. Cet amour avait grandi à chaque regard de Raymond, regards involontaires, peut-être; car, Raymond n'avait pas le projet arrêté de séduire une enfant qui n'avait pour toute fortune que sa réputation et son innocence. M. de Meulan n'était pas précisément un homme immoral, ni un homme dénué de sensibilité; il n'avait jamais prémédité une méchanceté, une cruauté; mais il était dominé par une grande faiblesse et par un insupportable orgueil. Être aimé était une chose importante pour lui, parce qu'être aimé semble prouver le mérite de celui qui inspire l'amitié ou l'amour, quelque sentiment que ce soit; enfin, Raymond possédait, avec infiniment d'esprit, une irrésistible douceur, et il exerçait sur ceux qui le voyaient habituellement une séduction dont il usait d'une manière charmante; mais aussi, il devenait l'esclave de ceux qui savaient se rendre maîtres de ses défauts. Doué d'une figure remplie de distinction et de finesse, ces avantages exerçaient un ascen-

dant fatal sur l'esprit et le cœur d'une jeune fille n'ayant pas un ami, et opprimée par une femme ridicule. Laurence se sentait attirée vers Raymond, non-seulement par l'attrait de l'amour, mais aussi par l'instinct du malheur; il lui apparaissait comme un protecteur qu'elle n'avait trouvé encore que dans des occasions peu importantes, il est vrai, mais qui ne lui faillirait pas si elle réclamait son appui dans de graves circonstances.

Au premier moment, ce que dans sa lettre, M. de Verdun disait de M. de Meulan, avait éveillé la défiance de Laurence; mais cette méfiance s'était bien vite dissipée, et l'effet qui lui était resté de cette lettre, était une répulsion plus prononcée pour M. de Verdun; d'ailleurs, n'est-ce pas une conséquence bien naturelle de l'amour, de croire aveuglément parfait, l'objet que nous aimons.

Jusque-là, Laurence ne s'était point avoué cet amour; jusque-là, elle ne s'était que faiblement préoccupée des soins que Raymond rendait

à madame de Pienne. Mais, dès ce moment, elle se sentit très malheureuse lorsqu'elle vint à y penser sérieusement. En rentrant dans sa chambre, pour réparer le désordre de sa toilette, elle resta absorbée, au lieu de s'en occuper. La nuit était pourtant presqu'entièrement arrivée, et elle se trouvait dans la même position, quand mademoiselle Robert entra une bougie à la main.

— Tiens, tiens, vous voilà, mademoiselle Laurence, je venais chercher la tapisserie pour y travailler, ou du moins pour y faire semblant. Est-ce que vous êtes malade que vous n'allez pas dîner; je crois qu'on est à table.

— Je n'ai besoin de rien, répondit Laurence d'une voix faible.

— Bah! bah! c'est que vous avez du chagrin, que vous ne voulez pas manger. Vous êtes bien bonne de vous affecter comme cela de l'humeur de madame, vous ne la changerez

pas. Elle vous en veut parce que vous êtes jeune et jolie, voila tout.

— Ce n'est pas ma faute, répondit naïvement Laurence, et je vois bien que ce que j'ai de mieux à faire c'est de retourner en France, mais comment, je n'ai pas....

— J'espère que vous vous êtes fait faire un écrit? s'écria mademoiselle Robert. Avec les maîtres, voyez-vous, il faut toujours prendre cette précaution, surtout si on va en pays étranger. Quant à moi, je me suis fait signer un papier par lequel madame doit me payer mon voyage pour m'en retourner ou trois mois de gages à mon choix. Sans cela on reste dans la dépendance des maîtres; avec cela que la comtesse est diablement avare. Je suis sûre aussi, qu'elle ne vous donne pas de gros gages, et qu'elle aura profité de votre douceur, de votre inexpérience, pour vous avoir à bon compte. Peut-être même, n'avez-vous pas touché un sou, ajouta-t-elle, en regardant Laurence avec commisération.

— Des gages, répéta Laurence.

— Je vois ce que c'est, vous vous formalisez de ce mot de gages; eh bien! vos appointements, vos émoluments, comme vous voudrez; vous les paie-t-on bien exactement?

— Depuis huit mois je n'ai encore rien touché, répondit Laurence timidement, et je n'ose rien demander. Pourtant j'ai dépensé le peu que j'avais.

— Pauvre petite, vous m'intéressez, reprit mademoiselle Robert, en s'établissant sur le seul fauteuil qu'il y eût dans la chambre, vous m'intéressez, parce que vous n'êtes ni haute, ni pédante comme la plupart des demoiselles de compagnie. Écoutez-moi donc? quand madame se trouvera bien coiffée et habillée à son avantage, et que, par conséquent, elle sera de bonne humeur, je vous avertirai. Il faudra en profiter pour lui demander votre argent, et quand vous l'aurez vous chercherez une autre place; évitez surtout les maisons où il y aura

une mère qui voudra paraître plus jeune que ses filles, parce que.....

On frappa à la porte, et un domestique demanda pourquoi mademoiselle Winter ne venait pas dîner.

— Elle y va, elle y va, répondit Mlle Robert, en arrangeant les cheveux de Laurence, et en déchiffonnant sa collerette et sa robe.

— Mais je n'ai pas faim, dit Laurence.

— Quelle enfance! Il faut toujours manger, et il ne faut pas perdre courage, ni se désoler. A quoi cela vous servirait-il de ne point vous montrer à table aujourd'hui, il faudra que vous y alliez demain; croyez-moi, suivez mon conseil, arrangez-vous une autre existence que celle-là, ne vous laissez pas dominer par une vieille folle remplie de prétentions. Tenez, je vais vous confier une chose : à notre retour à Florence j'entre dans une famille anglaise, où on me promet de gros gages, eh bien! je tâcherai de vous y faire accepter. J'aurai pour maîtresse une femme sur le retour, mais qui mange toute la journée sans

songer à se faire trouver jeune ; puis il y a un fils qui pourrait bien avec un peu de...

— Oh ! non, non, s'écria Laurence, on croirait, on pourrait penser.....

— Pauvre sotte ! se dit mademoiselle Robert, après avoir conduit Laurence jusqu'à la porte de la salle à manger, si tu continues ainsi tu resteras une bonne dupe, bien malheureuse, tu vivras de croûtes et tu mourras à l'hôpital. Avec une figure et une taille comme celles-là, faut-il qu'elle soit bête. Ah ! si j'avais été comme elle....

Et après cette réflexion morale et philosophique, mademoiselle Robert descendit dîner à l'office.

Laurence s'assit silencieusement à table auprès de la seconde fille de la comtesse. On venait d'apporter des bougies ; elle jeta un timide regard autour d'elle, et s'aperçut que toute la société était montée sur un ton de gaîté moqueuse, et que dans ce moment on déchirait avec délices la réputation d'une jeune Anglaise qu'un Français fort riche venait d'épouser à Florence.

— Qui aurait voulu de lui, dit Niska en pinçant les lèvres; il est si laid, si disgracieux, si....

— Eh! eh! il a soixante mille livres de rentes, interrompit M. de Verdun, et vous le savez :

L'or, même à la laideur donne un aspect aimable.

— Et puis, d'ailleurs, ajouta aigrement madame de Salewska, que pouvait faire de mieux une jeune fille sans naissance, sans fortune, d'une beauté fort problématique, et placée dans une position dépendante. Elle a trouvé une bonne dupe, elle l'a prise, et....

— Vous calomniez miss Graves, interrompit M. de Meulan, ce n'est point un vil intérêt qui l'a déterminée à accepter ce mariage, c'est un bon sentiment, un sentiment noble et rare. Sa mère est d'une santé déplorable. Quoique jusqu'ici miss Graves lui envoyât tout ce qu'elle gagnait, elle ne pouvait procurer à sa mère le bien-être auquel elle avait été accoutumée et

qui était indispensable à la conservation de sa vie, car mistriss Graves est d'une grande famille d'Angleterre; sa fille s'est sacrifiée pour qu'elle fût heureuse, et elle a d'autant plus de mérite qu'on lui soupçonne une inclination dans sa patrie; mais qui sait, dans le monde, juger, apprécier une action généreuse.

— Mais moi, moi certainement, s'écria madame de Salewska, craignant d'avoir déplu à Raymond; je ne savais point ces détails, et pour prouver toute mon estime à miss Graves je compte, à mon retour à Florence, l'admettre dans ma société intime.

— Malheureusement, dit madame de Pienne d'un air froidement moqueur, vous ne pourrez lui faire cette grâce, ma chère comtesse; miss Graves, aujourd'hui la marquise de Mercy, a quitté Florence aussitôt après son mariage pour retourner près de sa mère. Elle est venue me faire ses adieux la veille de son départ.

— Vous la connaissez donc? demanda la comtesse.

— Beaucoup, reprit madame de Pienne, il y a long-temps que je lui avais proposé de venir demeurer chez moi, non en qualité de demoiselle de compagnie, mais comme amie. Elle a préféré gagner honorablement sa vie, et j'avoue que je ne puis comprendre l'étonnement qu'on vient de professer de ce que miss Graves ait trouvé un homme qui ait rendu justice à son mérite. Tous les mariages me semblent convenables quand....

— Ah! certainement, l'amour égalise tout, interrompit la comtesse d'un air sentimental.

— Excepté les âges, murmura M. de Verdun à l'oreille de madame de Pienne, qui feignit de ne pas l'entendre.

Pendant cette conversation Laurence avait successivement pâli et rougi; elle sentait que c'était une nouvelle inconvenance de la part de la comtesse, d'avoir parlé comme elle l'avait fait; elle savait gré à madame de Pienne des éloges qu'elle avait donnés à miss Graves; mais celui pour qui elle ressentait le plus de grati-

tude, c'était Raymond. Elle n'osait lui adresser un regard de reconnaissance; mais sous sa paupière baissée, elle sentait rouler de douces larmes, et sa préoccupation était telle, qu'on avait quitté la table sans qu'elle s'en fut aperçue.

Honteuse de sa distraction, elle se hâta de rejoindre la société qui s'était établie au salon, assez embarrassée de la manière dont elle finirait sa soirée.

— Oh! grâce pour la musique, s'écria madame de Pienne en entendant Niska gratter les touches d'un mauvais piano d'auberge. Déjà, avant le dîner, ma chère petite, vous avez troublé le plaisir que j'éprouvais à entendre la lecture d'un délicieux roman français. Vous m'avez empêchée d'apprécier avec quelle vérité nos romanciers savent aujourd'hui creuser le cœur humain. Peut-être est-ce désespérant d'être ainsi désillusionnée; mais ne faut-il pas que les déceptions arrivent tôt ou tard, et que les réalités remplacent les mensonges....

— Ah! ne parlez point ainsi, madame, interrompit le prince de Castel-Nero, vous vous calomniez; car le soir où vous me permîtes de vous accompagner par cette magnifique et douce soirée, où le ciel scintillait de mille étoiles, vous me disiez...

— Ah! c'est que le clair de lune inspirait madame, interrompit ironiquement M. de Meulan : les femmes les plus désillusionnées se retrempent, se réveillent à la lueur de ce disque argenté, comme le disent les poètes; et les femmes de Paris surtout sont si impressionnables.

Madame de Pienne n'eut pas l'air de comprendre l'ironie de Raymond, mais elle en éprouva une vive satisfaction; cette ironie lui prouva que M. de Meulan prenait à ses actions un intérêt presque aussi vif qu'autrefois. Sa fierté en fut plus flattée que son cœur, car elle était maintenant plus fière que tendre. Elle avait beaucoup aimé Raymond, mais alors elle était très jeune, et l'égoïsme et l'insensibilité, qu'inspirent le contact du monde, ne

l'avaient point encore gâtée. Depuis, elle avait subi l'influence des événements, du plaisir et des années; elle était devenue femme à la mode, et son premier amour avait pâli comme la fraîcheur de ses joues; elle ne le ressentait plus, pour ainsi dire, que par réflexion d'orgueil; mais il est trop réel que quand l'orgueil vient à dominer tous nos autres sentiments, il rend inexorable, cruel même.

Madame de Pienne n'avait point été la première à changer. A la vérité, elle n'avait point tardé à imiter son amant; et après avoir éprouvé toute la fougue, toute la folie auxquelles entraîne un amour criminel, leur amour s'était éteint comme tout amour s'éteint presque toujours, quand il n'a plus à lutter contre les obstacles. Cependant, comme dans ces deux natures les défauts étaient les mêmes, toutes les fois qu'ils croyaient qu'un obstacle nouveau pouvait s'élever entre eux, le dépit les ramenait aussitôt l'un à l'autre.

Madame de Pienne, comme femme, avait un

double motif pour retenir Raymond; elle lui avait beaucoup sacrifié, et sa famille ne lui avait point encore pardonné de s'être si gravement compromise. A ce pardon, enfin, était attaché un grand héritage, et plus que cela, la réhabilitation de sa réputation cruellement compromise.

Mais madame de Pienne connaissait parfaitement Raymond; elle savait que s'il avait changé le premier, dans le fond de l'âme, il ne lui aurait point pardonné de suivre son exemple, et qu'il voulait malgré sa propre insouciance, être toujours aimé et cependant rester libre en apparence. Dès ce moment, Gabrielle ne se montra plus, pour M. de Meulan, qu'une amie devouée; et feignant un état de santé presque alarmant, madame de Pienne obtint de Raymond, qu'il la suivît en Italie, et consacra ainsi son empire, qui, sous une autre apparence, était plus puissant peut être. En effet, on se méfie du pouvoir d'une maîtresse, on cède à celui d'une amie qu'on croit

désintéressée. Madame de Pienne avait d'ailleurs une manière si adroite de tout obtenir de Raymond! Elle ne lui disait jamais : il ne faut pas faire telle chose, mais elle laissait tomber négligemment cette phrase : Il est impossible qu'un homme de votre caractère, de votre portée, pense, ou agisse ainsi; que dirait-on? comment vous jugerait-on?

Ces réflexions, elle ne les hasardait pourtant que dans les occasions importantes : ainsi elle avait laissé Raymond s'enchevêtrer, pour ainsi dire, dans les ridicules rets que lui avait tendus la comtesse de Salewska; elle ne l'avait même pas retenu quand elle l'avait vu s'amuser de la préférence très marquée que lui témoignait ses filles; c'étaient des jouets qu'elle savait bien qu'elle pourrait toujours briser avec facilité. Mais quand elle s'aperçut que la présence de Laurence influait sur les manières et l'humeur de Raymond; quand elle surprit trop souvent ses regards fixés sur la pauvre jeune fille,

elle comprit que c'était un ennemi plus dangereux que Raymond ne le croyait lui-même.

Madame de Pienne était une femme assez distinguée pour comprendre le mérite d'une autre femme; peut-être lui en coûtait-il de se l'avouer, mais ce qui existait, existait, et Laurence était réellement charmante. C'était une de ces gracieuses et fraîches créations prodiguées dans la poésie, mais trop rarement rencontrées sur la terre. La physionomie de Laurence, remplie de douceur, de finesse et d'esprit, plaisait dès le premier coup-d'œil, et l'intérêt qu'inspirait son extrême jeunesse, cet attrait si puissant que rien ne peut remplacer, madame de Pienne s'y fût généreusement livrée, si elle n'avait pas découvert en elle une rivale. Elle connaissait trop bien Raymond, elle l'avait vu trop épris d'elle-même pour se tromper sur les symptômes d'une passion qu'il ne s'avouait pas encore, mais qui faisait tous les jours des progrès.

Il n'eût tenu qu'à madame de Pienne de faire

éloigner Laurence, il aurait suffi d'exciter les ridicules jalousies de madame de Salewska, qui se serait profondément révoltée à la seule crainte de trouver une rivale dans sa demoiselle de compagnie. Mais loin de cela, madame de Pienne employait son ascendant sur la comtesse à maintenir Laurence à son poste; elle connaissait le caractère orgueilleux et ennuyé de Raymond. S'il eût pu se croire la cause du malheur et de l'abandon d'une jeune fille charmante, c'eût été l'attacher à elle et donner une sorte d'occupation à son indolence; c'eût été, peut-être aussi, servir ses secrets désirs, car s'il était véritablement trop honnête homme pour décider froidement le déshonneur d'une personne honnête, il était assez entraîné, assez désireux pour bénir une occasion qui jetterait Laurence dans ses bras, sans être forcé de s'accuser d'en être précisément la cause. Madame de Pienne qui le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même, devinait les sentiments de Raymond dans ses

yeux, dans son maintien irrésolu et rêveur.

Cependant, quand il fit la sortie qui accusait son secret dépit des assiduités du prince, Gabrielle se dit : il m'aime encore, et elle triompha ; mais elle triompha en femme spirituelle. Déjà elle s'était montrée délicate et adroitement généreuse, en défendant indirectement Laurence, qu'on offensait grossièrement, en s'exprimant devant elle sans égards sur les demoiselles de compagnie. Une seconde circonstance, plus importante, se présenta pour donner à madame de Pienne l'occasion de continuer son rôle de protectrice, rôle qui la rendait plus charmante aux yeux de Raymond. Quand, de l'avis de tout le monde, le mauvais piano fut fermé, les dames demandèrent leur ouvrage, ces bagatelles charmantes qui, en occupant leurs doigts, laissent la liberté de causer.

Laurence était placée au bout de la table, elle laissait errer son imagination sur des pensées tristes, ou sur des projets remplis d'illusions. Peut-être pensait-elle, plus qu'elle

ne l'aurait dû, au dépit que Raymond venait de laisser paraître en parlant à madame de Pienne. Quel que fût le sujet de sa rêverie, elle devint peu à peu si profonde, qu'elle n'entendait plus autour d'elle que des sons vagues, quand un bruyant éclat de rire de Niska lui fit tout à coup lever la tête.

— Je tiens un billet doux! je tiens un billet doux! répétait-elle en agitant en l'air un papier.

— Mademoiselle, je vous en conjure, je vous en supplie, rendez-moi ce papier, s'écria Laurence. Pour rien au monde je ne voudrais....

— Permettez-moi de vous faire observer, interrompit Niska en ricanant, que vous êtes placée sous la protection, sous les ordres de ma mère et qu'elle a le droit....

— Il me semble, interrompit à son tour Laurence avec fermeté, que l'autorité de madame la comtesse ne peut s'étendre ni sur mes sentiments, ni sur mes affaires personnelles, et...

— Que j'en aie le droit ou non, je prendrai connaissance de ce papier, s'écria la comtesse avec aigreur. Niska donnez-le-moi. Comment l'avez-vous donc découvert?

— Je l'ai aperçu au travers du fichu de cette beauté modeste, répondit Niska, et je l'ai adroitement enlevé. Je vais le lire tout haut, si vous voulez, ma mère.

Laurence devint d'une pâleur effrayante en se souvenant tout-à-coup de ce que renfermait la lettre de M. de Verdun. Il s'adressait à elle dans des termes qui pouvaient faire supposer qu'ils étaient d'intelligence, et ce qu'il y avait de plus inquiétant encore, c'est qu'il s'exprimait, sur chaque personne de la société, de manière à les blesser profondément. Laurence, dans son inexprimable angoisse, jeta un regard désespéré à M. de Verdun, qui, ne doutant point que ce ne fût sa lettre, et appréciant la nécessité de sortir de ce mauvais pas, dit à mademoiselle Niska :

— C'est à moi, mademoiselle, que vous de-

vez rendre ce papier, c'est une romance que j'avais remise à mademoiselle Laurence pour qu'elle eût la bonté d'y faire de la musique; elle l'a sans doute trouvée détestable, et je serais très fâché....

— Il me semble, interrompit M. de Meulan avec amertume, que si mademoiselle eût trouvé si mauvais vos vers, elle ne les eût pas si précieusement et si mystérieusement placés sur son cœur.

— Vous appelez le cœur, les plis d'une robe, dit madame de Pienne en riant; mais quel qu'il soit, cet asile aurait dû être respecté; et puisque mademoiselle Niska l'a violé, je me range du côté de l'opprimée, et lui rends sa propriété.

Et madame de Pienne enlevant adroitement le billet des mains de Niska, le rendit à Laurence qui s'inclina et dit sans le prendre :

— Je vous rends mille grâces de votre protection, madame, mais comme elle a été plus utile à M. de Verdun qu'à moi, je vous prie de

vouloir bien lui remettre ce papier. Je lui promets très sérieusement de ne pas me souvenir de ce qu'il contient.

— C'est fort bien, c'est très bien, répondit M. de Verdun, prenant et serrant précipitamment sa lettre. Cela m'apprendra, à l'avenir, à faire de mauvais vers, et surtout à les confier.

Niska se rassit d'un air boudeur, et la comtesse s'écria du ton le plus aigre :

— Il faut que je vous aime bien, ma belle amie, pour vous permettre d'exercer ainsi votre autorité sur les personnes attachées à ma maison.

— Je ne savais pas, dit madame de Pienne en riant, que M. de Verdun fût attaché à votre maison.

— Il ne s'agit pas de M. de Verdun, mais de mademoiselle Winter, qui m'a été assez vivement recommandée pour que.....

— Empêchez donc M. de Verdun de lui remettre des vers, reprit, en riant plus fort, madame de Pienne; il me semble que c'est la

séduction la plus dangereuse qui puisse l'atteindre.

La comtesse allait répliquer avec une humeur qui aurait pu amener une discussion fort orageuse, quand le valet de chambre entra, portant sur un plateau les lettres de son maître.

— Ah! s'écria M. de Meulan, en les ouvrant, tout Paris vient donc en Italie et à Florence surtout? Voilà lady Litton et son fils qui se mettent en route; nous les trouverons arrivés à notre retour.

— Quoi? cette sotte marquise, qui a fait de ses salons un dépôt de bric-à-brac, dit madame de Pienne, et elle amène avec elle son mauvais sujet de fils, qui finira par la battre, tant elle l'a gâté. Je déclare que je fuirai toutes les occasions de me trouver avec la mère, et surtout avec le fils, qui a bien le plus mauvais ton. Je ne conçois pas comment, vous, monsieur de Meulan, vous avez pu consentir, à vous montrer avec lui dans le monde, et à lui permettre...

— C'est un enfant mal élevé, voilà tout, dit Raymond, mais il a du cœur, des...... .

— Ne vous êtes-vous pas présentée chez lady Litton, demanda la comtesse à Laurence, et pourquoi ne lui avez-vous pas convenu?

Un sourire malin entr'ouvrit les lèvres de Laurence, et il fut facile de l'expliquer.

— C'est agréable, fort agréable, reprit la comtesse, on se présente chez les gens parce qu'on en a besoin, et on les tourne ensuite en ridicule. Ainsi, mademoiselle, si je ne vous avais pas prise chez moi, vous diriez partout...

— Mais je ne dis rien, murmura doucement Laurence. Madame, pourquoi interpréter...

— C'est qu'il est bien aisé de deviner...

—Allons, allons, ma chère belle, n'allez-vous pas gronder cette aimable enfant, de ce qu'elle s'est aperçue que lady Litton avait des ridicules dont tout le monde se moque ouvertement! Est-ce sa faute, si la marquise ne l'a pas trouvée assez antique pour la ranger au nombre de ses curiosités? Et comment, vous qui êtes si

jeune de caractère, de cœur et de goût, pourriez-vous prendre le parti d'une vieille folle, qui n'a aucun rapport avec vous.

— C'est vrai, c'est vrai, dit la comtesse en se levant légèrement, allons nous reposer. Demain nous partons de bonne heure et je me promets un délicieux plaisir à parcourir le lac. A demain donc. Elle tendit la main à madame de Pienne, et saisit le bras de M. de Meulan qui ne songeait pas à le lui offrir.

Retirée dans sa chambre, Laurence fut longtemps sans dormir; une seule image l'occupait, et quand, pour y échapper elle invoqua le sommeil, et qu'il vint enfin, cette image s'empara de ses songes. Elle aimait Raymond.

Un vent frais et parfumé, qui avait passé sur les fleurs écloses de la nuit, gonflait doucement lesvoiles blanches qui cachaient deux barques voguant rapidement sur le lac de Côme. C'était par une de ces délicieuses matinées de juin, pures comme le ciel d'Italie qui les éclaire. Les arbres, couverts d'un feuillage vert d'émeraude, miraient dans l'eau leur tête gracieuse

et flexible; la nature était riante, tout invitait au plaisir et à jouir de tous les trésors que Dieu accorde avec profusion aux hommes, et qu'ils savent si peu apprécier.

Cette remarque pouvait s'appliquer avec justesse à une partie de la société, qui remplissait les deux barques. L'une était occupée par madame de Salewska, ses deux filles et Laurence. M. de Verdun leur servait de cavalier, et à l'air boudeur qui assombrissait la figure de la comtesse, il était facile de deviner qu'elle n'éprouvait aucune reconnaissance pour cette condescendance. L'autre barque portait madame de Pienne, M. de Meulan et le prince de Castel-Nero.

Raymond ranimé un instant, la veille, dans ses sentiments pour madame de Pienne, parce que son orgueil avait été excité, semblait dans ce moment, retombé dans une espèce de rêverie nonchalante, à laquelle madame de Pienne affectait ne pas faire la plus légère attention. Elle remarquait pourtant parfaitement que M. de

Meulan jetait, comme malgré lui, de fréquents regards du côté de la barque qui portait la comtesse, et elle ne se trompait pas sur l'objet qui attirait son attention. Le rapport de caractère et de défauts qui existait entre eux devait en apporter naturellement dans leur manière de sentir. L'orgueil de madame de Pienne était blessé, comme celui de Raymond l'avait été la veille; mais plus maîtresse d'elle-même, plus accoutumée à maîtriser ses impressions, parce qu'elle était femme, rien ne paraissait troubler la douceur de son regard et la grâce perlée de ses paroles. Ses yeux brillaient au contraire d'une franche gaîté; tous ses mouvements étaient calculés, sans que pourtant le calcul y parût. Et quand elle se penchait sur le bord de la barque pour admirer une villa ou un paysage, elle savait montrer avec adresse le plus joli, le plus petit pied du monde, et prouver que sa taille, voluptueusement cambrée, n'avait pas besoin du secours d'une grande toilette.

C'était une charmante comparaison à faire entre elle et madame de Salewska, qui traînait en voyage, un attirail aussi ridicule qu'embarrassant. Madame de Pienne affectait une extrême simplicité, mais quelle adorable simplicité! Rien n'était ravissant, frais et diaphane comme la fine mousseline de son peignoir. Au travers de ses larges manches, on apercevait son bras blanc et délicat; et le voile d'Angleterre, qui ombrait son chapeau de paille, encadrait si bien sa figure distinguée et spirituelle. Tout cela était si aristocratique, depuis les jolies mains gantées si soigneusement, jusqu'à la levrette de blason qui dormait aux pieds de sa maîtresse; tout paraissait si convenable et de si bon goût, que le prince de Castel-Nero se disait : qu'il n'y avait que les Françaises, et les Françaises de noble race qui eussent à la fois tant de charmes, de dignité et de décence.

Enchanté de se trouver presque seul avec madame de Pienne, car M. de Meulan sem-

blait les oublier l'un et l'autre, le prince déployait pour plaire, la galanterie la plus recherchée; mais, craignant de tomber dans la fadeur, il changeait quelquefois son langage flatteur pour prendre l'emploi de cicérone :

— Voyez, disait-il, en essayant par pure politesse, de mettre M. de Meulan en tiers dans la conversation, voyez cette route qui serpente le long du lac et que nous côtoyons depuis Lecco. On la doit à l'empereur d'Autriche qui, tout en cherchant à opprimer l'intelligence, s'occupe avec des soins tout paternels du bonheur matériel de ses sujets. Il a fait percer ces rochers de marbre noir, pour en former des galeries, et dans ces galeries, faites attention qu'il y a des balcons de marbre qui avancent sur le lac et répandent le jour et la chaleur par les ouvertures qu'ils forment. De distance en distance, sur cette route qui ressemble à un chemin royal, le piéton trouve des bancs abrités d'arbres, des fontaines pour se rafraîchir; c'est une route pa-

ternelle, où doivent passer des esclaves. Et ces bosquets d'orangers et de citronniers qui fleurissent aux pieds de ces montagnes, couvertes d'une neige qui ne fond jamais; tout cela n'est-il pas d'un aspect à la fois agreste et ravissant.

Mais nous voici déjà à la villa Sommariva, la plus élégante, la plus ornée de celles qui s'élèvent sur les bords du lac.

Et le prince tendit son bras à madame de Pienne pour sortir de la barque; celle qui portait la famille Salewska était déjà arrêtée. La comtesse, heureuse de retrouver M. de Meulan libre, l'appela, et il céda, peut-être avec quelque plaisir; car, près de la comtesse marchait Laurence. Les deux autres jeunes personnes s'étaient emparées de M. de Verdun, qui, piqué du mépris que Laurence avait semblé faire de sa lettre, affectait une gaîté burlesque, que partageaient ses compagnes. De bruyants éclats de rire les faisaient remarquer, et le *guardia portone*, et les jardiniers

les regardaient avec cet étonnement italien qui ne comprend que chez les bouffons une gaîté exagérée et bruyante.

Après avoir monté une rampe formée et abritée par des berceaux de roses, de jasmins et d'utimus aux feuilles d'un vert brillant, on entra dans la villa, toute resplendissante de marbres, de statues et de tableaux.

Le prince reprit avec madame de Pienne son office de cicérone ; il lui fit admirer le groupe de Psyché et l'Amour, ce marbre si gracieux qui serait le chef-d'œuvre du ciseau de Canova si sa Madeleine n'existait pas. Chacun passa devant cette Madeleine, après l'avoir examinée un moment ; mais Laurence resta devant ce chef-d'œuvre : son esprit, si jeune et si gai, que le malheur n'avait encore pu abattre, était changé depuis la veille, depuis la veille il avait reçu le baptême de la réflexion, qui naît d'une passion qu'elle sentait devoir la rendre à jamais infortunée.

Ah ! se disait Laurence, qu'elle est heureuse

cette femme, d'avoir pu vivre dans un désert. Oh! si moi aussi je pouvais aller m'y cacher! le monde m'inspire tant de terreur; et c'est d'aujourd'hui que je sens réellement la douleur attachée à mon abandon. Personne qui m'aime, personne qui me tende la main pour me guider dans cette vie où je tremble d'avancer; Pauline, ma seule amie, semble m'oublier, car elle ne m'a pas répondu.

Laurence éprouva alors un irrésistible besoin de pleurer, augmenté par la vue des objets qui l'environnaient. Pourquoi se trouvait-elle plus malheureuse dans ce palais si riant, si curieux et si magnifique; c'est que, quand on est pauvre, l'aspect de la magnificence et de la richesse fait faire de plus sérieux retours sur soi-même; c'est que la vie nous paraît plus lourde à porter quand on la voit si belle et si florissante pour les autres. Ce n'est point l'envie qui souille le cœur, il en est qui sont au-dessus de cette bassesse, mais c'est un reproche rempli d'amertume qu'on adresse à la Provi-

dence; on ose lui demander pourquoi elle a tant donné aux uns et si peu aux autres. Quel crime avait-elle commis, en effet, cette jeune Laurence dont la vie, jusque-là, avait été si innocente et si pure! Avait-elle refusé sa sympathie à quelqu'un qu'elle avait vu souffrir? Non, elle avait donné des larmes au malheur quand elle n'avait pu donner autre chose. Jusque-là, elle avait exercé la plus belle vertu de la femme, à mon avis; la patience, l'abnégation de soi-même et l'oubli de ses propres avantages. Méritait-elle donc que Dieu lui soufflât au cœur de l'amour pour un homme qui ne pouvait lui appartenir, et qui ne s'occuperait peut-être d'elle que pour la perdre. Cruelle fatalité qui manquait à sa destinée! Les cœurs froids diront : pourquoi l'aimait-elle, pourquoi n'employait-elle pas sa raison pour repousser cet amour? Comme si on n'aimait point, parce que la raison le défend; comme si l'amour n'arrivait pas toujours pour bouleverser une destinée, ou comme complément d'une souf-

france; comme si l'amour enfin ne prenait pas souvent sa source dans la bizarrerie et les obstacles.

Laurence était restée si long-temps devant la Madeleine, qu'elle ne rejoignit la société que quand elle sortait de la villa et se rendait à l'auberge de la Cadenobia, où le déjeûner était préparé.

— Eh mon Dieu, s'écria la comtesse, que vous est-il donc arrivé, mademoiselle Winter? Vous êtes pâle comme la Madeleine devant laquelle nous vous avons laissée. Est-ce que vous auriez envie de vous retirer au désert.

— Pour expier le crime de se montrer la plus belle, dit tout bas Raymond, mais pas assez bas pourtant pour que M. de Verdun ne l'entendît.

— Mon cher marquis, dit celui-ci en attirant Raymond dans l'embrâsure d'une fenêtre, expliquons-nous une fois franchement; vous êtes amoureux de la charmante Laurence, il ne faut pas être bien fin pour deviner cela,

donc vous renoncez sérieusement à madame de Pienne et......

— Vous a-t-elle chargé de vous en informer? interrompit M. de Meulan avec hauteur.

— Je ne puis convenir de cela, reprit M. de Verdun en riant, les femmes, quelle que soit leur indifférence pour un adorateur, sont toujours fâchées de le perdre, surtout quand c'est un adorateur tel que vous [illegible] mais enfin, vous ne pouvez avoir la prétention de tout envahir. Si vous vous attachez à cette belle Laurence, vous l'enlèverez sans doute à une position indigne d'elle; vous voyagerez, vous....

— Vous allez peut-être vous charger de faire mon itinéraire.

— A peu près; vous vous cacherez dans quelque châlet suisse ou sous l'ombrage...

— Auriez-vous la bonté de m'avouer où vous voulez en venir, interrompit M. de Meulan avec fatigue. A vous parler plus franchement que vous ne le faites vous-même, je n'ai pas

été dupe de la prétendue romance d'hier. Vous avez des projets sur mademoiselle Winter. Si vous étiez capable d'éprouver un sentiment sincère, la sincérité excuserait vos démarches; mais ce n'est nullement cela. Voulez-vous que je vous donne un conseil que vous pourrez, s'il vous semble bon, recevoir amicablement, ou y répondre par un coup d'épée : c'est de vous corriger de l'habitude que vous avez contractée de vous initier dans les sentiments et dans les affaires des autres. C'est une existence qui n'est pas sans dangers, monsieur, que celle qu'on se fait à l'aide d'un esprit moqueur ; rien n'est plus facile que de se montrer plaisant quand on ne respecte rien, quand on ne se respecte pas soi-même ; et passer sa vie à épier les douleurs et les ridicules des autres, soit pour raconter un drame ou une comédie, cette existence est, je vous le répète, pitoyable. Sachez-moi gré de ne pas me servir d'une autre expression. Mais j'ai encore un conseil plus personnel à vous don-

ner, monsieur, c'est de ne prendre ni moi, ni personne qui me soit cher pour but de vos plaisanteries. Quelque peu importantes qu'elles puissent paraître, il ne me plaît pas d'en être l'objet.

— Eh quoi ! messieurs, s'écria la comtesse Salewska en s'approchant, votre *à parte* va-t-il durer jusqu'à ce que le déjeûner soit entièrement refroidi.

— A vos ordres, ma belle dame, à vos ordres, répondit M. de Verdun, en s'inclinant devant le marquis avec le sourire le plus aimable; quelqu'amical que soit l'entretien que M. de Meulan vient de m'accorder, je lui préfère encore celui des dames. Et il vint se mettre à table sans que sa figure gardât la moindre empreinte de la rage qui lui mordait le cœur. Mais forcé de la dévorer, il se promit, du moins, qu'il se vengerait de Raymond et de Laurence; car il ne doutait pas que cette dernière n'eût confié au marquis, qu'elle aimait, le peu de cas qu'elle faisait de la décla-

ration et des propositions qu'il lui avait faites.

« Heureusement, se disait-il, il y a toujours moyen de blesser ces cœurs tendres et fantasques qui placent leur bonheur dans les sentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils inspirent. Ces deux êtres-là pourraient être heureux si l'un avait plus d'expérience et l'autre moins d'orgueil. Mais ce seront pour eux deux sources ouvertes de tourments, auxquels viendront se joindre ou l'amour de l'or, ou le véritable amour. Cette jeune fille est pauvre, elle se vendra ou elle se donnera pour rien; qui sait alors si.... »

— A quoi pensez-vous donc? demanda madame de Pienne, en posant sa blanche main sur le bras de M. de Verdun; vous mangez avec distraction.

— Je regardais la villa Melzi, qui s'élève de l'autre côté du lac; irons-nous la visiter?

—Allez-y tous si vous voulez, dit nonchalamment la comtesse, quant à moi, je ne descen-

drai plus de la barque qu'à la Pliniana. On m'a tant parlé de sa chute d'eau et de sa fontaine, que je garderai mes forces pour cette excursion. D'ailleurs je trouve que toutes les villas se ressemblent.

Personne n'ayant insisté pour aller à celle de Melzi, on se rembarqua dans le même ordre. La comtesse avait jeté plus d'un regard de reproche à Raymond; mais, combattu qu'il était, par la crainte d'affliger madame de Pienne, peut-être aussi par celle de laisser le prince seul auprès d'elle, il ne parut pas s'apercevoir des regards irrités de madame de Salewska.

Laurence n'avait pas prononcé un mot durant le déjeûner, et quand on remonta dans les barques et que Raymond n'entra pas dans celle de la comtesse, elle se dit :

« Eh bien! tant mieux. » Mais dans cette circonstance, comme dans toutes celles où la raison parle, elle ne s'avouait pas sa véritable pensée.

Avant d'arriver à la Pliniana, un des bateliers indiqua, du bout de sa rame, le tombeau d'un Anglais qui s'était noyé en voulant cueillir une tige de nénuphar qui épanouissait ses feuilles vertes sur les eaux, plus vertes encore.

«Sa fiancée l'attendait à cette villa, ajouta le batelier en montrant une délicieuse fabrique entourée d'arbres et de fleurs. Étonnée de sa longue absence, inquiète, car le ciel s'était voilé et le tonnerre grondait sourdement; elle courut le long du rivage, mais elle fut forcée de s'arrêter là, où, ainsi que vous le voyez, les rochers surplombent sur les eaux. Je revenais de Côme où j'avais été conduire des voyageurs; la pauvre fille, déjà toute tremblante, me fit signe d'approcher et monta dans ma barque vide qui commençait à danser sur les eaux comme une folle en fureur. La jeune miss regardait sur les bords du rivage, elle cherchait aussi des yeux la barque dans laquelle était parti son amant. C'était un joli petit esquif;

tenez, peut-être le même que vous voyez amarré devant la villa que nous venons de passer. Tout-à-coup elle jeta un grand cri, l'habit et le chapeau de son fiancé étaient dans la barque, et à trente ou quarante palmes de nous s'épanouissait une belle plante de nénuphar détachée de sa tige; la fleur ouvrait sa robe blanche et nageait de notre côté. La miss devint pâle comme la mort, et elle se leva avec un mouvement de terreur si convulsif, qu'oubliant le respect, je la retins fortement par le bras.

« —Mon Dieu! répétait-elle, mon Dieu! en nous promenant l'autre soir sur le lac, j'ai dit que je voudrais bien cette fleur, parce qu'on m'avait assuré qu'en la mettant la nuit dans sa chambre elle procurait de jolis rêves. Oh! mon Dieu! mon Dieu! Édouard, Édouard!

«Elle me fit un geste impératif pour que je me dirigeasse du côté de la plante: j'obéis; mais bientôt je sentis ma rame qui s'embarrassait dans quelque chose de lourd, je baissai la tête, l'eau était claire dans cet endroit, et je vis un

corps, j'enfonçai la rame et le fis revenir sur l'eau, elle le reconnut. C'était celui de son fiancé.

«Il y a trois ans de cela, ajouta le batelier, et l'image de la douleur de cette pauvre fille ne s'est point affaiblie dans mon souvenir. Je crois la voir encore joindre les mains avec l'expression d'un désespoir si affreux, que j'eus besoin de faire un signe de croix; car je venais de laisser échapper un murmure contre notre Seigneur, qui envoyait un si grand malheur à cette innocente.

«Cependant miss déploya un courage auquel sa douleur n'ôta point de forces; elle m'aida à tirer son fiancé de l'eau. C'était un beau grand jeune homme que la mort n'avait point encore défiguré. On aurait dit qu'il dormait en souriant. Ah! s'il avait pu comprendre les expressions du désespoir de son amante, s'il avait entendu qu'elle jurait de ne point lui survivre, peut-être se serait-il réveillé pour lui dire : console-toi, nous nous retrouverons là-haut.

« Nous nous éloignâmes ; j'avais attaché le petit esquif à ma barque. Arrivé à la villa, ce furent de nouveaux cris, une douleur aussi amère, aussi profonde; car le jeune homme avait aussi une mère pour le pleurer.

« Je fus quelques jours sans repasser devant la villa, et quand cela m'arriva, elle était fermée. Les Anglais étaient tous partis, et le pauvre jeune homme était couché tout seul au pied de ce rocher. Depuis on lui a élevé cette tombe de marbre. »

Le batelier avait raconté toute cette triste histoire avec une voix harmonieuse, comme en ont fréquemment les gens du peuple en Italie; il avait employé les expressions élégantes et poétiques si communes dans l'idiôme italien. Il avait d'abord commencé à parler pour toute la société, mais bientôt la comtesse et ses filles avaient détourné la tête; car elles savaient tout juste assez d'italien pour deviner un libretto, mais pas assez pour comprendre complètement la touchante histoire que Laurence,

qui parlait cette langue comme la sienne, avait écoutée avec un profond attendrissement. Elle s'était rapprochée du batelier qui, flatté de l'attention qu'elle lui portait, se sentait encouragé par l'émotion de Laurence.

La matinée était fort avancée, le soleil brillait de cet éclat doré du midi qui eut rendu la chaleur insupportable sans la brise qui ridait les eaux et balançait doucement la barque. Laurence s'appuyait sur le bord, regardant le ciel bleu, où tout ce qui souffre cherche une patrie. Devant elle glissait l'autre esquif qui portait Raymond et celle qu'il aimait.

Ce fut sans doute l'impression de l'histoire qu'elle venait d'entendre, qui augmenta la mélancolie de Laurence, mais quand elle entendit la voix de madame de Pienne, légèrement moqueuse, s'élever en riant et troubler le silence qui lui semblait, à elle, si doucement solennel, elle ferma les yeux et laissa involontairement couler des larmes.

—Ah! ça, de quoi pleurez-vous? s'écria dure-

ment la comtesse Salewska, est-ce de l'histoire que vous a racontée ce malotru. Il s'est plaint, je crois, de ce qu'une famille anglaise ne l'a pas bien payé? ces gens-là ne sont jamais contents. Faites-moi le plaisir, belle romanesque, de sécher vos larmes et de rattacher mon bracelet.

Laurence s'y prit avec tant de douceur et d'adresse, que la comtesse ajouta avec moins d'aigreur :

— Faites-moi aussi l'amitié, Laurence, de toujours, à l'avenir, accompagner Niska quand elle chante avec M. de Meulan, lorsque c'est madame de Pienne qui s'en charge, elle couvre la voix de ma fille, tant elle veut faire la savante, et.....

—Certainement, interrompit M. de Verdun, madame de Pienne est loin d'avoir le talent et surtout l'expression du jeu de mademoiselle Winter; M. de Meulan le sent bien lui-même, et il est l'admirateur le plus passionné du talent de mademoiselle Laurence.

—Vraiment! s'écria madame de Salewska,

il est bon qu'il sache cependant que je ne veux ni intrigue, ni rien qui y ressemble dans ma maison. D'ailleurs je suis si attachée à cette pauvre madame de Pienne, que je ne souffrirais jamais rien qui pût porter atteinte à ses droits. Et animée par une colère qu'elle n'avait point le bon sens de contraindre, elle retira vivement son bras, et repoussa les mains de Laurence qui la regardait sans la comprendre.

Oui, mademoiselle, vous avez beau fixer sur moi vos grands yeux languissants, il n'en est pas moins vrai que je vais peut-être me trouver brouillée avec ma meilleure amie à cause de vous; ellé finira certainement par remarquer toutes les coquetteries que vous faites à M. de Meulan. Il faut réellement que vous ayiez bien peu de pudeur pour oublier ainsi qu'il est presque le mari d'une autre. Non pas que je croie que ce soit pour elle qu'il ait de l'amour; j'ai même quelques raisons de supposer qu'il en éprouve un violent pour une autre, mais il agit en honnête homme, et.....

Laurence demeura interdite, et écoutant madame de Salewska avec cet étonnement douloureux qu'on n'a ni la volonté, ni le pouvoir d'exprimer.

Madame de Salewska continua :

Mais ne croyez pas que je souffre que vous déshonoriez ma maison, mademoiselle, surtout entendez bien que je vous défends d'adresser la parole à M. de Meulan que.....

—Je ne l'ai jamais fait, interrompit enfin Laurence avec une fermeté froide. M. de Meulan ne s'occupe nullement de moi, et il le ferait que je l'engagerais à ne pas m'honorer d'une attention que je ne suis nullement disposée à accueillir.

—Quel ton! quel orgueil! s'écria la comtesse. Croyez-vous qu'il vous siérait de repousser les hommages d'un homme comme M. de Meulan, s'il vous faisait l'honneur de vous les adresser?

— Où trouvez-vous de l'honneur, madame, à recevoir l'hommage d'un homme qui est, comme vous l'assuriez, engagé avec une autre?

répondit Laurence avec un malin sourire; mais permettez-moi de vous demander comment j'ai mérité que vous me reprochiez de chercher à attirer l'attention de personne?

— Il y a moyens et moyens, et vos évanouissements, vos......

— Ah! madame, s'écria Laurence dont le calme céda à cette dernière méchanceté, vous êtes femme, vous êtes mère, je suis sous votre protection, et vous pouvez...

— Mon Dieu! maman, que tout cela est ennuyeux, interrompit Niska, en y réfléchissant, je vous avais bien averti qu'il ne fallait pas prendre mademoiselle Winter, qu'elle était trop jeune et trop jolie; on lui fait la cour, et après tout, ce n'est pas sa faute. Elle cherche à se marier, ce qui est bien naturel; cela vous déplaît; dans ce cas-là, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de la renvoyer.

Laurence se leva et fut se placer très loin de ces dames. Les larmes la suffoquaient; l'humi-

liation abattait entièrement son courage, et si elle n'eût point pleuré, elle eût étouffé.

Elle pleurait encore quand la barque toucha à la villa Pliniana. Sa cascade se précipitait avec fureur du haut de la montagne; ses flots d'argent roulaient jusque dans le lac, et recevaient en plein les rayons du soleil du soir, qui brillantaient les ondes comme des diamants de mille couleurs. Cette cascade est encadrée de chaque côté par des touffes de sapins, de mélèze et d'arbres toujours verts; elle est assurément la plus belle du lac de Côme, si riche en ce genre.

Tandis que la société, sortie des deux barques, montait la rampe de la villa, Laurence marchait lentement, suivie de Lia qui depuis la veille l'avait prise en grande affection; c'était à un tel point que lorsque la comtesse parlait d'une voix dure à celle qui l'avait si humainement soignée, les yeux de Lia se tournaient, remplis de colère et de menace, vers sa maîtresse.

Laurence entra dans la villa, dont les lon-

gues galeries délabrées étaient remplies de claies, sur lesquelles on avait rangé des vers à soie. Elle en sortit bien vîte, chassée par l'odeur nauséabonde qu'exhalent ces animaux, et elle revint sous le portique pavé de curieuses mosaïques. A l'un de ses piliers on a incrusté un marbre sur lequel est gravée la lettre de Pline où il parle de la découverte de la fontaine intermittente. Ce fut cette découverte qui fit donner à ce lieu le nom de Pliniana. Un savant y fit bâtir une tour, et long-temps après fut construite la magnifique villa, tombée aujourd'hui entre les mains d'un marchand de soie qui, fort peu poétique, néglige cette habitation dont il ne se sert que pour l'éducation des chenilles dont nous venons de parler. Les appartements, encore ornés de belles peintures, sont entièrement délabrés; sur les fresques, où l'on reconnaît encore le pinceau de grands maîtres, rampent les lézards et les scorpions qui entrent par les fenêtres brisées.

Laurence erra long-temps dans ces apparte-

ments en ruines ; ruines d'un effet plus triste que celles produites par le temps. Car, du moins, le temps console de ce qu'il détruit, en imprimant un cachet mélancolique et austère à ses ravages, tandis que les ruines causées par la négligence des hommes, attestent à la fois tant de mépris pour ce qui est beau, tant d'inconstance dans les goûts et les attachements, que le cœur se serre en acquérant la nouvelle preuve que rien n'est durable que la douleur.

Laurence rejoignit la société pour visiter la fontaine intermittente ; elle monta seule ensuite la rampe qui suit la cascade, cueillant machinalement les ancollies et les lys des eaux qui croissent sur ses bords, arrosés par sa pluie de neige. Des sapins, d'une grosseur et d'une hauteur majestueuse, répandaient une ombre sévère et une couleur d'un vert noir sur la cascade que le soleil abandonnait peu à peu. Laurence s'aperçut alors qu'elle était suivie par une petite fille qui semblait disposée à lui servir de cicérone. Encouragée par son doux

sourire, l'enfant lui proposa de venir voir l'endroit où la cascade passait dans l'intérieur même de la villa.

Laurence redescendit légèrement la rampe humide et rapide creusée dans le roc; son pied sûr et léger s'appuyait sans crainte sur les marches étroites et moussues; si elle eût glissé, elle eût trouvé la mort dans sa chute, mais elle ne glissa pas; et même, avec une humanité qui ne se démentait jamais, elle prit Lia dans ses bras, car la pauvre bête souffrait toujours de sa patte malade.

La petite fille introduisit Laurence dans une longue galerie qui forme le rez-de-chaussée de la villa. Plusieurs hautes fenêtres donnant sur le lac jettent un jour faible et douteux dans cette galerie. Arrivée au milieu, l'enfant ouvrit deux larges battants de bois, Laurence recula presque d'effroi; des flots d'écume se précipitaient par cette issue, qui laissait pénétrer un vent violent et glacial, mugissant comme le ton-

nerre. Cette masse d'eau semblait assez forte pour renverser l'édifice tout entier, tant sa puissance était à la fois majestueuse et terrible. On sentait qu'aucune force, aucune volonté humaine ne pourrait la maîtriser. Laurence parut si merveilleusement étonnée, que l'enfant lui dit avec un sourire d'orgueil :

— Oh ! c'est encore bien plus beau en bas.

Et, refermant les volets, elle précéda Laurence et lui fit descendre un escalier de pierres qui la conduisit dans une seconde galerie plus sombre que la précédente. La petite fille ouvrit une fenêtre semblable à celle de la galerie au-dessus. Une masse d'eau deux fois plus fougueuse, plus bouillonnante, s'élança devant Laurence terrifiée : l'eau n'était pas seulement blanche d'écume, mais elle se précipitait avec une telle fougue qu'elle semblait, dans cette nuit profonde, faire jaillir des éclairs, et cette masse furieuse se jetait en se torturant sous les murailles de la villa, qu'on aurait dit qu'elle soulevait.

La petite fille, accoutumée à ce spectacle,

portait toute son attention sur la figure pâle et bouleversée de Laurence. Lia effrayée poussait de lugubres hurlements et se roulait aux pieds de Laurence, qui sentait qu'elle devait s'arracher à ce spectacle. On pouvait la chercher, l'attendre ; cependant elle restait, clouée à sa place par une sorte de fascination douloureuse et impérieuse comme le Destin. Les eaux semblaient l'attirer, elle avançait vers le gouffre, puis s'en retirait pour s'en approcher encore. La tête à demi perdue, elle entendait à peine les gémissements de Lia et les paroles de son petit guide, qui, épouvantée de l'effroi de Laurence, la tirait par sa robe en lui criant qu'il fallait remonter.

Pour bien concevoir l'effroi que ce spectacle produisait sur Laurence, il faut être jeune comme elle et avoir peu vu et peu observé; être douée surtout d'une organisation impressionnable et nerveuse, n'avoir enfin près de soi ni un ami, ni un guide dont la raison éclaire la nôtre. Ce charme de l'inexpérience

unie à son malheur, donnait à Laurence un caractère sur lequel les objets extérieurs exerçaient un empire impérieux et qui par moments lui inspiraient une exaltation fébrile. Nature ravissante et riche, mais cruellement fatale à ceux que Dieu en a dotés.

Dans ce moment, l'état de Laurence approchait de la folie; elle oubliait qu'elle était l'humble souffre-douleur d'une famille qui avait promis de la protéger; une seule image semblait plus puissante que cette fascination, c'était celle de Raymond. Elle s'imaginait qu'il était à ses côtés, admirant ce spectacle magnifique et terrible.

Tout à coup elle sent deux bras qui l'étreignent avec une douce violence et la font reculer du bord de l'abîme qui déjà la mouillait de son écume. Au travers de ce nuage humide elle aperçoit réellement Raymond. Dans son entraînement et sa pure innocence, au lieu de s'arracher de ses bras, elle s'y laisse aller, abandonne sa tête sur sa poitrine et pleure avec dé-

lices. Disons-le, à l'honneur du cœur humain, M. de Meulan se sentit profondément et sincèrement ému. Cette enfant qui lui montrait si franchement sa préférence, qui ne feignait rien et se confiait à sa loyauté en lui avouant ainsi tout ce qu'il était pour elle, la demi-obscurité qui les environnait, la solitude et le silence qui n'étaient troublés que par le spectacle imposant de la cascade, impressionnèrent à son tour vivement Raymond. Il serra Laurence sur son cœur, ses yeux devinrent humides de larmes et ses lèvres prononcèrent cette parole sacramentelle que le mensonge emploie trop souvent: *je t'aime!* parole ravissante quand elle arrive à l'oreille de celle pour qui elle devient la manne céleste, parole que Dieu dit aux hommes et créa pour leur bonheur, parole dont ils abusent, comme ils abusent de tout. La minute qui commença et forma un instant l'union de ces deux cœurs fut unique dans la vie de l'un des deux, si chère, qu'elle laissa chez Laurence une trace qui ne devait plus s'effacer.

Cependant, rappelée à elle-même par des voix qui se faisaient entendre, elle se dressa effrayée et s'arracha des bras de M. de Meulan. Il comprit le motif de son effroi, ses lèvres s'appuyèrent sur le front de la jeune fille, et il s'enfonça rapidement dans l'autre extrémité de la galerie. L'enfant qui était restée présente à cette scène, sans en comprendre toute l'importance, sentit pourtant qu'elle devait se taire, et entraîna Laurence qui rencontra toute la société au bas de l'escalier.

— Vous m'avez fait une belle peur, s'écria aigrement la comtesse; mais pourrait-on savoir, mademoiselle, pourquoi vous vous donnez les tons de prendre un guide pour vous seule, et de visiter toutes les curiosités pour votre compte?

— Mon guide n'est pas bien exigeant, madame, répondit Laurence, et je ne me doutais pas que vous prissiez la peine de vous occuper de moi.

—Ah! dit M. de Verdun d'un ton sardonique, mademoiselle Winter ne nous croit pas dignes de nous associer aux sublimes rêveries qui la

suivent dans la solitude. D'ailleurs, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Laurence, peut-être qu'en s'éloignant de tous on trouve moyen de se rapprocher d'un seul.

Laurence parut fort peu embarrassée de ce sarcasme et regarda M. de Verdun avec une expression presque moqueuse. Elle était trop heureuse dans ce moment, pour qu'il fût en la puissance de personne de l'affliger. Elle allait quitter la galerie souterraine, et remonter l'escalier, quand madame de Salewska l'arrêtant impérieusement lui dit :

« — Ayez la bonté, mademoiselle, de ne plus faire la savante ni l'indépendante en courant ainsi sans moi. Vous êtes sous ma protection, et je réponds de vos actions tant qu'il me plaira que vous restiez dans ma maison. »

— Mais où est donc M. de Meulan ? s'écria M. de Verdun, il me semble qu'il nous avait quittés pour descendre ici, et...

— En vérité, interrompit madame de Pienne, veut-on donc faire de notre excursion, entre-

prise pour notre plaisir, une affaire sérieuse et gênante, et de notre réunion un tribunal secret où il faudra venir rendre compte de chaque minute de son temps et peut-être de chacune de ses pensées. La liberté n'est-elle pas le premier des biens, et y a t-il un plaisir qui puisse supporter l'esclavage?

— Il n'est pas moins vrai, s'écria la comtesse, qu'il est étonnant que M. de Meulan...

— Du moins, il a passé par ici, fit observer M. de Verdun; car voici la branche d'oranger que vous l'aviez chargé, ma belle dame, de porter jusqu'au bateau. Je viens de la ramasser là, là, devant cette cascade.

— Je la reprends, dit madame de Pienne, et je pardonne cet oubli en faveur de l'admiration que doit inspirer l'imposant spectacle que nous avons devant les yeux.

— Moi j'en ai assez, s'écria la comtesse; c'est par trop effrayant. Me voilà toute trempée; heureusement que mes cheveux sont lissés en bandeaux! N'approchez pas, Niska, vous vous dé-

coifferiez; regardez un peu mademoiselle Laurence, elle a l'air de sortir de l'onde.

— Cela doit être, elle a la beauté de Vénus qui est venue au monde par cette route, ajouta M. de Verdun d'un ton goguenard.

Madame de Salewska partit d'un long éclat de rire en s'appuyant nonchalamment sur le bras de M. de Verdun.

Ces plaisanteries, de très mauvais goût, glissèrent sur Laurence : entièrement absorbée par le souvenir de Raymond, elle permettait qu'on l'offensât, ou plutôt elle ne s'en apercevait pas.

M. de Meulan se promenait sur la terrasse qui longe le lac, quand toute la société y arriva pour remonter dans les barques. Il ne daigna pas faire la moindre attention à l'air boudeur de la comtesse, ni justifier son absence; et quand il aida Laurence à reprendre sa place, il lui glissa un papier, en lui serrant la main. Le jour était entièrement tombé, mais la lune qui s'élevait majestueusement derrière les ro-

chers de Valaseux, était éclatante comme l'argent le plus pur, les étoiles dorées pâlissaient sur le ciel d'azur, et la soirée était si calme qu'on entendait le bruissement des fleurs d'orangers tombant dans le lac comme une pluie de neige. Laurence regardait Raymond assis sur le bord de la barque qui voguait à côté de celle qui la portait.

Tout à coup, une voix ravissante et pure s'éleva dans les airs; on passait devant la villa Pasta, et c'était la romance du *Saule* que chantait la maîtresse de ce délicieux séjour. Les notes graves de cette voix touchante faisaient doucement rêver; le plus profond silence avait succédé à la conversation bruyante qui se tenait dans les deux barques, conversation à laquelle ni Raymond, ni Laurence n'avaient pris part. Les bateliers s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, et les rames demeuraient immobiles. La villa Pasta s'éclaira tout à coup, et aux accents de la voix profonde et mélancolique de l'admirable cantatrice succédèrent les sons animés

d'un orchestre jouant des valses et des quadrilles. Au travers des fenêtres ouvertes, on vit passer des couples enlacés; c'était une fête.

Les filles de la comtesse auraient pleuré de dépit de ne pas en être, et quand on arriva à Côme, elles étaient de fort mauvaise humeur et se prétendaient très fatiguées. La pauvre Laurence eut beaucoup à souffrir de leurs caprices.

Aussi éprouva-t-elle une bien vive jouissance à se retrouver seule, et aussitôt qu'elle fût assurée qu'on ne pouvait la troubler, elle lut le papier que lui avait remis Raymond; elle y trouva ces lignes tracées au crayon :

« Laurence, aussitôt notre arrivée à Florence, « il faut que je vous parle, il y va de notre bon« heur à tous deux. Le premier soir où l'on se « rendra au théâtre, trouvez-vous au pied de « la tour Torregiani. Ai-je besoin de vous ju« rer que mon respect égale mon amour. »

— Merci, mon Dieu! s'écria Laurence. Mon père, si vous veillez sur moi vous devez être sa-

tisfait, car j'ai trouvé un cœur qui comprend le mien. Qu'ai-je à craindre du sort, maintenant? je suis aimée, je suis aimée!...

L'imprudente enfant se sentait heureuse comme jamais elle ne l'avait été, et cependant le sort et son innocence venaient de la jeter dans le danger le plus réel qui pût l'atteindre. Elle aimait un homme accoutumé à tout voir céder à ses désirs, un homme que le bonheur avait rendu égoïste, mais égoïste avec grâce, avec charme, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Les paroles et les regards de Raymond étaient trompeurs sans qu'il voulut tromper; chez lui le bien et le mal étaient instinctifs, il faisait l'un ou l'autre suivant qu'ils servaient ses passions ou ses plaisirs. Mais que, dans ce moment, Laurence était loin de craindre un malheur qui lui vînt de lui!

Le lendemain, toute la société remonta en voiture pour retourner à Milan où elle ne s'arrêta qu'un jour. Ce monde élégant et blasé s'était réuni pour ravir quelques moments à l'ennui et au désœuvrement; mais il arrivait ce qui arrive presque toujours, quand ce n'est que pour s'échapper à soi-même que l'on se recherche; c'est que tous étaient pressés de se séparer, de rompre cette intimité de voyage qui rap-

proche continuellement, et chacun reprit avec satisfaction et empressement la route de Florence.

Laurenceet Raymond perdaient seuls à se séparer. En voyage du moins ils se voyaient sans cesse, et quoique surveillés par des yeux méfiants et jaloux, le charme de la présence agit avec tant de puissance qu'ils s'affligeaient, surtout Laurence, de chaque lieue franchie qui les rapprochait de Florence. Pour varier, ou peut-être aussi parce que c'était la plus courte, on changea de route, et malgré la chaleur et l'intention de ces dames de ne pas trop se fatiguer, elles ne s'arrêtèrent que le temps absolument nécessaire pour prendre du repos.

En rentrant dans Florence, dans cette jolie ville si anciennement élégante, le cœur de Laurence se serra, et au travers d'un nuage de larmes qui se formaient sous ses cils, elle regardait le coupé de M. de Meulan qui suivait la calèche de madame de Pienne. Cependant elle éprouva un mouvement de joie parce qu'à la

grille de la villa Torregiani, un sourire furtif de Raymond lui rappela que c'était là qu'ils devaient se revoir et se revoir seuls.

Aussi, quand la tyrannie de madame de Salewska, qui n'avait jamais été plus oppressive, permit à Laurence de jouir de quelque liberté, elle s'assit près de la fenêtre de sa chambre et y resta long-temps pour considérer la tour Torregiani, élevant ses crénaux au milieu d'un massif d'arbres et de fleurs. On lui avait raconté qu'un Torregiani, pleurant une maîtresse adorée, avait fait élever cette tour pour apercevoir de son sommet le tombeau de celle qu'il avait aimée. Peut-être n'était-ce qu'une de ces légendes inventées à plaisir; mais il convenait à l'imagination romanesque de Laurence d'attacher un souvenir d'amour au lieu ou l'amour devait la rendre heureuse. Et puis il est des situations d'esprit où tout vous sourit, où toutes les douleurs, toutes les contrariétés qui ne viennent pas du cœur glissent sur l'âme comme l'eau sur le marbre.

Aussi quand, le lendemain même de son retour, la comtesse consigna de nouveau Laurence dans sa chambre, et la soumit à des travaux manuels qui ne convenaient ni à ses talents, ni aux engagements qu'elle avait contractés, Laurence se soumit sans murmurer. Mais tandis que ses doigts habiles aidaient mademoiselle Robert à confectionner les parures de sa maîtresse, sa pensée se perdait dans de si riantes espérances que le sourire entr'ouvrait sans cesse ses lèvres. Jamais sa beauté n'avait brillé d'un éclat plus pur et plus aimable. Elle était si jolie, si modestement jolie et sans aucune apparence de prétentions, qu'excepté les femmes de qui elle dépendait, tout le monde éprouvait de la bienveillance pour elle.

Quand Laurence était entrée chez madame de Salewska, elle avait un peu plus de seize ans; elle venait de passer plusieurs années enfermée dans une chambre de malade, travaillant pour apprendre et avec la persévérance que donne le besoin de se faire une position. L'air avait

souvent manqué à cette organisation si riche, si vigoureuse. Laurence avait, si ce n'est souffert précisément du besoin, du moins senti des privations; mais depuis quelques mois les voyages, l'air balsamique du midi, le parfum de ses fleurs, la distraction avaient rapidement développés cette jeune plante dont la racine était si vivace. Pour complément de cette métamorphose, l'amour venait de toucher de sa magique baguette, cette âme si passionnément organisée pour la ressentir.

La beauté de Laurence s'épanouissait alors chaque jour d'une manière désespérante pour les femmes jalouses dont elle était entourée. La comtesse surtout, qui retenait sa beauté comme on retient la vie, fixait sur elle des regards remplis de colère et presque de haine, tout en cherchant dans sa tête les moyens de se débarrasser de sa demoiselle de compagnie sans la jeter dans les bras de Raymond; car un pressentiment lui disait que c'était la rivale la plus dangereuse qu'elle eut à craindre. Non, que ma-

dame de Salewska aimât réellement Raymond : c'était une de ces femmes qui n'avaient jamais rien aimé, même quand elle était à l'âge où tous les sentiments sont vrais et involontaires; mais la comtesse avait été à la fois légère et fort belle, deux choses qui assurent des adorateurs. Elle n'était plus belle depuis long-temps; et comme toutes les femmes, elle avait vu se flétrir une à une chacune de ses grâces, sans s'avouer qu'elle en eut perdu une seule. Car, par une heureuse illusion, encore bien commune à son sexe, si elle s'avouait que sa fraîcheur était moins éclatante, elle s'imaginait avoir gagné en amabilité. M. de Meulan s'était fait un jeu de lui inspirer une préférence ridicule; malheureusement la comtesse avait pris au sérieux les sentiments qu'il lui avait exprimés, elle s'était soumise aveuglément à son empire, et se persuadait que c'était sa vertu qui l'empêchait d'accorder tout ce qu'on accorde à une passion partagée.

Il faut dire, à la louange de Raymond, qu'il

ne mettait pas cette vertu à de rudes épreuves; mais la comtesse, trompée par sa vanité, croyait remporter une victoire sur des désirs qu'elle n'inspirait pas. Les soins que Raymond rendait à madame de Pienne, lui auraient profondément déplu, si elle ne s'était pas persuadée que c'était à sa seule générosité que la maîtresse abandonnée devait les attentions qu'on lui prodiguait encore. Ainsi occupée par cette intrigue qui lui plaisait et la rajeunissait (car l'intrigue rajeunit les femmes à leurs propres yeux), elle éprouvait une violente colère, à la seule idée de voir triompher une fille qui n'avait ni naissance ni fortune, un ver de terre enfin, comme disait la comtesse dans ses moments de violence. C'était intolérable et si incroyable qu'elle en douta long-temps, qu'elle en douta, tant que Raymond ne pensa point sérieusement à Laurence. Mais depuis le moment où il l'eut serrée contre sa poitrine, où les larmes si vraies de cette enfant eurent pour un moment purifié le cœur de Raymond, il

ne sut plus dissimuler avec autant d'adresse. Quand il entrait dans le salon de la comtesse, c'était Laurence qu'il cherchait la première; il ne se hasardait pas à prononcer son nom, mais il amenait avec adresse de fréquents prétextes pour qu'on parlât d'elle, il était visible que la société de madame de Salewska lui était insupportable, et pourtant il y venait sans cesse et s'occupait chaque jour davantage de madame de Pienne, parce qu'il lui savait gré de ne jamais parler avec mépris de Laurence. Il se disait alors que Gabrielle justifiait l'idée qu'il s'était faite de son âme délicate et généreuse.

C'était, en effet, toujours Mme de Pienne qui demandait mademoiselle Winter pour accompagner, en disant franchement, qu'elle seule de la société possédait un talent réel. Forcée de céder aux désirs de son amie, la comtesse faisait appeler Laurence, et elle l'eût renvoyée aussitôt qu'on n'en avait plus besoin, si madame de Pienne ne s'y fût opposée et ne se fut placée au piano pour faire danser les jeunes person-

nes. Dans la crainte d'exaspérer la comtesse, Raymond n'invitait pas Laurence; mais pour avoir occasion de toucher sa main il entraînait en face d'elle Niska ou sa sœur. Alors une fleur échangée, un bouton de roses échappé de la ceinture de Laurence, et qu'il cachait furtivement dans son sein, composaient le bonheur de toute une soirée.

C'était bien fade, bien pastoral peut-être, pour un homme qui avait passé trente ans. Mais Raymond jouissait de ces misères comme d'une nouveauté; et puis il y a quelque chose de si vrai, de si frais dans l'amour que l'on inspire à une jeune fille, elle y apporte tant de confiance, on est si fier de la rendre heureuse d'un regard, d'un sourire, que l'homme le plus blasé se retrouve quelques fois simple et de bonne foi. Ces impressions passent comme toutes les choses qui tiennent aux jouissances de l'imagination, elles passent comme tous les sentiments naïfs, et Gabrielle y comptait bien.

C'était une femme qui n'avait été réellement

sensible qu'un instant. Le monde lui avait été bientôt assez ouvert pour qu'elle y lut couramment, et elle s'était dit une chose qui est affreusement vraie, mais qu'une femme ne devrait jamais savoir : c'est que le dévouement et la sincérité sont des qualités dont les hommes vous punissent presque toujours. Elle s'était dit encore que peu de personnes y croient, parce que peu de personnes en sont capables. Ainsi, se répétait Gabrielle, il y a deux parts dans la vie, en sentiment surtout : les dupes et les fripons. Les dupes sont estimables, mais les fripons sont heureux; les dupes laissent déchirer leurs cœurs par des êtres qui ne les égalent ni en vertus ni en esprit. Madame de Pienne était convaincue de tout cela et agissait en conséquence; mais elle s'était dit aussi qu'une femme ne devait pas avouer qu'elle était ainsi désillusionnée. Elle cachait donc sa science du monde comme elle eut caché un défaut physique; elle se faisait bonne, parce que la bonté est une grâce de plus; bienfaisante, parce que la main qui donne

paraît toujours belle; ingénue et quelquefois crédule, parce que rien ne vieillit comme d'avouer trop d'expérience.

Jamais non plus elle n'adressait un reproche à Raymond; mais elle laissait échapper de temps en temps un mot qui prouvait qu'elle regrettait toujours un passé où étaient écrits dix ans de leur amour. Puis tout-à-coup, comme se repentant d'avoir réveillé ce souvenir, elle redevenait coquette, encourageait les soins du prince de Castel-Nero, et semblait vouloir tout oublier, excepté de se montrer aimable, spirituelle et charmante. Madame de Pienne était, en un mot, une de ces femmes sans cœur qui charment d'autant plus, que toujours maîtresses d'elles-mêmes, elles ne laissent jamais échapper un mot qui blesse l'amour-propre. Cependant, comme il est impossible de tromper toujours sur la vérité, on se laissait entraîner par ses manières caressantes et flatteuses, parce que l'amour-propre est un appétit qui choisit mal

les mets qu'on lui offre ; mais le cœur n'était pas satisfait près de Gabrielle.

Raymond était la personne qui la connût le moins ; il s'était détaché d'elle par une inconstance naturelle, mais elle le dominait encore. Il était surtout convaincu qu'elle conservait pour lui une grande passion, et la crainte de l'affliger le retenait dans les projets qu'il formait pour Laurence. Il sentait pourtant qu'il était impossible qu'elle demeurât plus longtemps en butte aux mauvais traitements dont il se savait la cause ; il ne voulait point en faire sa maîtresse, il ne songeait point à en faire sa femme. S'avouait-il bien loyalement ses intentions, en avait-il même précisément de mauvaises ; peut-être non. Le cœur de l'homme est un dédale où il ne se reconnaît pas lui-même ; il fait souvent le bien comme il fait le mal, plus par faiblesse, par entraînement que par véritable calcul. Raymond se sentait ranimé ; heureux de son nouvel amour, il s'y laissait aller comme on se laisse aller à quelque chose d'agréable, et à me-

sure que sa passion grandissait, les obstacles qui le séparaient de Laurence lui devenaient plus insupportables.

Depuis son retour à Florence, M. de Meulan ne voyait que rarement Laurence, et encore était-ce à madame de Pienne qu'il devait ce plaisir; mais il ne lui suffisait plus, il fallait qu'il parlât à Laurence, qu'il la rencontrât seule. Il avait compté que les théâtres s'ouvriraient plutôt; mais c'est toujours au mois de septembre que les spectacles commencent, et les Italiens ne varient jamais dans leurs habitudes. Ainsi, quelque temps qu'il fasse, on va aux cascines; quelque soit l'opéra, on va à la Pergola. Il fallait encore attendre quinze jours, et pour ajouter aux ennuis de Raymond, la société de madame de Salewska, depuis son retour, s'était augmentée de lady Litton et de son fils, lord Frédéric Litton.

Lady Litton était une personne originale qui n'avait éprouvé, et ne pouvait éprouver, que deux passions dans sa vie : l'une pour son fils,

l'autre pour les antiquités. Né avec un caractère violent et indomptable, lord Frédéric Litton abusait de la faiblesse de sa mère; heureusement, il avait reçu du ciel un don précieux, une âme sensible et généreuse. Mieux conseillé, mieux élevé, il eut pu faire un homme remarquable; mais gâté par sa mère, ses caprices, en grandissant, étaient devenus des volontés insupportables. Sa figure était charmante; il en diminuait le charme par une rudesse et une acerbité de manières intolérables. Une seule personne avait exercé, pendant quelque temps, de l'empire sur lui, c'était M. de Meulan. Il lui trouvait des manières si nobles, si distinguées; il le voyait si bien accueilli par les hommes, si bien traité par les femmes, qu'il essayait par fois de lui ressembler, et pour y réussir, il écoutait souvent ses avis.

Raymond avait connu Frédéric enfant, quand, très jeune lui-même, il était allé en Angleterre. Il avait été parfaitement accueilli par la famille de lady Litton, quand cette dame

vint s'établir en France pour achever l'éducation de son fils. Raymond s'était montré attentif pour la mère, et s'était fait, pendant quelque temps, le mentor du jeune lord. Mais il n'en fut pas moins contrarié de l'arrivée de cette famille à Florence, et encore plus de la voir accueillie dans la société de madame de Salewska; car la comtesse, qui espérait dans tous les hommes, jeunes ou vieux, des maris pour ses filles, ou des adorateurs pour elle, reçut parfaitement la mère et le fils.

Quant à madame de Pienne, quoiqu'elle eut assuré qu'ils lui déplaisaient beaucoup l'un et l'autre, parce qu'elle voulait que Raymond fut persuadé qu'elle était trop délicate pour se plaire avec des personnes si peu aimables, elle était enchantée de cet accroissement de société. Une espèce de pressentiment l'avertissait que Frédéric pourrait bien devenir le rival de M. de Meulan près de Laurence. De ce conflit d'événements, peu importants en apparence, pouvait naître le résultat auquel elle tendait, auquel

elle était sûre d'atteindre; parce qu'elle pensait que ce qu'on veut bien, ce qu'on veut fortement, on est toujours sûr de l'obtenir.

Depuis quinze jours, la société de madame de Salewska était augmentée de lady Litton et de son fils; et depuis quinze jours, Frédéric restait tout à fait insensible aux agaceries des deux filles de la comtesse. Il fallait même qu'il eût la certitude de trouver Raymond à la villa Torregiani pour consentir à quitter les cigarres, dont il faisait une horrible consommation, et venir, comme il le répétait fort trivialement, s'abrutir chez des femmes.

— C'est bon pour vous, disait-il à M. de Meulan, c'est bon pour vous qui êtes le sultan de madame de Pienne, qui, quoiqu'un peu pigrièche, est réellement fort jolie; mais moi, croyez-vous, de bonne foi, que je veuille d'aucune des deux sœurs pour femme ou pour maîtresse. Pour être ma femme, elles ne sont pas assez réservées; pour devenir ma maîtresse, elles

ne sont pas assez jolies. Avec cela que la mère comtesse est assommante avec ses phrases sentimentales, elle a été belle, c'est possible ; mais elle pourrait être ma grand'mère sans se gêner. Cela m'ennuie terriblement de passer mes soirées ainsi. D'autant plus que ce Macaire de M. de Verdun me gagne régulièrement mon argent au wisth. Mais il faudra bien qu'il me paie la mansuétude que j'affecte, en me rendant le service de me procurer une maîtresse.

— Une maîtresse ! répéta machinalement M. de Meulan.

— Certainement, et vous répétez cela, Raymond, d'un air aussi étonné que si je prétendais qu'il me procurât un hyppopotame pour placer dessus ma cheminée. Que diable voulez-vous qu'un jeune homme fasse sans maîtresse? Je ne veux pas me marier, ou si, du moins, je fais jamais cette farce-là, ce ne sera point pour acquérir une grosse dot, ce sera pour épouser une femme dont je serai devenu amoureux fou à

en perdre l'esprit, et qui me résistera; c'est difficile de trouver une femme qui soit....

Frédéric tenait ce langage en suivant l'allée qui conduisait au Casino Torregiani; c'était à la fin du jour, une forme légère et gracieuse traversa, en courant, l'allée; elle était vêtue de blanc : dans son empressement à se dérober à la vue de ceux qui s'avançaient, elle se jeta dans une touffe de yuca dont les feuilles piquantes la blessèrent, sans doute, car elle ne put retenir un léger cri; mais elle ne s'enfonça pas moins dans le bosquet et disparut.

— Pardieu! s'écria lord Litton, si c'est une de ces jeunes poupées de Salewska qui court ainsi pour que je l'attrape, elle perd bien son temps. Ce n'est point madame de Pienne, n'est-ce pas, Raymond, elle est trop nonchalante pour faire un tel exercice; c'est peut-être quelque princesse de ces jardins enchantés, quelque farfadet femelle; j'ai envie d'essayer de la rejoindre, cela m'amusera.

— C'est sans doute une des femmes de

chambre, répondit Raymond en entraînant lord Frédéric sous la *veranda*, où toutes les dames étaient assises : on discutait sur un morceau de musique que personne, pas même madame de Pienne, ne pouvait déchiffrer.

— Je ne connais qu'une voix qui pourrait dire ce morceau, il faut prier mademoiselle Winter de venir nous le chanter, dit Gabrielle.

— Certainement non, s'écria aigrement la comtesse, je préférerais n'entendre de musique de ma vie, plutôt que de prouver à ma demoiselle de compagnie qu'elle est nécessaire à nos plaisirs; ce qui n'est pas vrai du tout. On ne flatte que trop cette précieuse qui....

— Qui la flatte ? monsieur de Verdun ? interrompit madame de Pienne en souriant, ou plutôt son miroir, car je m'aperçois, chère comtesse, que vous la claquemurez dans sa chambre, comme si elle vous avait offensée ou qu'elle fut redoutable.

— Redoutable ! à qui? s'écria la comtesse tout-à-fait en colère. En vérité, ma chère, je

ne sais quelque fois où vous prenez ce que vous dites.

— C'est que, reprit madame de Pienne à demi-voix et du ton le plus flatteur, il est certaines femmes si supérieures qu'on est fâché de leur voir se rendre si peu de justice. Craignez-vous que votre demoiselle de compagnie l'emporte sur vos filles, qui n'ont d'autre rivalité à redouter que la beauté de leur mère.

— Vous avez raison et vous êtes charmante, ma chère; mais ce n'en est pas moins une chose bien imprudente que de se charger, comme je l'ai fait, d'une jeune personne : celle-ci n'est bonne à rien; elle est si extraordinaire, si inconcevable, si bizarre.

— Est-ce une curiosité, demanda lady Litton, avec bonhomie, faites-là venir, et si elle vous gêne, moi je la prendrai. J'ai déjà acheté ici beaucoup de choses précieuses dont elle aurait soin, et j'ai laissé en France...

— Oui, ma mère, interrompit Frédéric, insistez pour qu'on appelle cette demoiselle

Verter, Véber, on ne s'amuse guère ici, cela fera iversion.

Et Frédéric se mit à crier : la demoiselle de compagnie? la demoiselle de compagnie? du ton dont il eût demandé au théâtre la répétition d'un morceau ou la présence d'un acteur.

Raymond sentit le rouge de la colère lui monter au front, et il dit à lord Litton :

— Ce que vous faites-là est d'un goût détestable, Frédéric.

— Bah! bah! qu'est-ce que cela fait, je m'ennuie à périr, et il se mit à répéter sa mauvaise plaisanterie qui eut tant de succès, que Niska et sa sœur se mirent à rire immodérément.

La comtesse, rassurée par le ridicule qu'on venait de jeter d'avance sur l'objet de son aversion, sonna pour qu'on avertît mademoiselle Winter de se rendre au salon.

Laurence fut assez long-temps à obéir à cet ordre pour que la comtesse le renouvelât d'un ton de mécontentement qui annonçait un orage

tout près d'éclater, quand sa demoiselle de compagnie parut.

La beauté qui brillait dans toute sa personne ne calma point l'humeur de la comtesse.

Jamais, en effet, Laurence ne s'était montrée aussi à son avantage : une robe blanche, très simple, mais légèrement décolletée à cause de la chaleur, laissait voir ses bras ronds et frais : ses belles épaules, chastement cachées par une mousseline claire, ne découvraient qu'au travers de ce tissu une peau jeune, rosée, qui n'appartient qu'à la première jeunesse; les boucles de ses cheveux, d'un brun-clair, cachaient à demi ses yeux de velours, et s'harmoniaient si parfaitement avec ses lèvres et ses joues d'un rose tendre, qu'on se sentait attiré vers Laurence, non-seulement comme vers une jolie femme, mais aussi comme vers un enfant qui ouvre ses yeux et son âme au monde, tant son regard était angélique, tant il y avait de naïveté dans son sourire.

Laurence tenait à la main un énorme bou-

quet et s'avança en saluant avec tant de grâce et de modestie que tous les hommes, même Frédéric, s'inclinèrent respectueusement.

— Venez, ma belle, dit madame de Pienne en la prenant par la main, venez essayer avec moi la divine mélodie de Schuber : l'*Ange exilé.*

— C'est elle, c'est bien elle, s'écria Frédéric en saisissant le bras de Raymond ; vous savez, c'est cette jeune personne qui est venue chez ma mère, je jure sur mon honneur....

— Paix ! dit Raymond avec autorité, votre serment serait insensé : qui vous dit qu'on ne vous empêcherait pas de le tenir ?

Madame de Pienne fit entendre la ritournelle, et Laurence chanta, et chanta si bien, elle dit avec tant d'âme et de vigueur les dernières notes basses qui accompagnent ces paroles :

J'aime d'amour un enfant de la terre
Dont le Seigneur m'avait fait le gardien.

que quelques applaudissements éclatèrent ;

mais madame de Salewska n'y mêla pas les siens, et après avoir écouté impatiemment la seconde strophe, elle s'écria :

— Vous n'avez qu'un parti à prendre, mademoiselle, c'est celui du théâtre; car vous chantez comme une actrice.

— Puisque j'ai bien rempli mon rôle, madame, dit Laurence en saluant profondément la comtesse, il doit m'être permis de me retirer, et elle se dirigea vers la porte.

— Pardieu non! s'écria Frédéric, ma mère vous demande, ma mère vous veut. Venez chez elle, vous chanterez, vous ferez tout ce que vous voudrez; vous serez cent fois mieux qu'ici, où vous ne faites que des jalouses.

— Qu'est-ce à dire! s'écria la comtesse, êtes-vous fou, lord Litton? Est-ce qu'on est jalouse d'une demoiselle de compagnie. Mais si lady Litton la veut, je suis...

— Non, non, interrompit la marquise, je reconnais parfaitement cette demoiselle, elle s'est présentée chez moi, où elle s'est conduit

d'une manière fort inconsidérée, en poussant des éclats de rire immodérés parce que des armes très précieuses de sauvage s'étaient détachées...

— Il s'agit bien d'armes de sauvages, interrompit irrespectueusement Frédéric, qu'elles se brisent toutes si elles veulent. Si elle a ri, cette charmante enfant, c'est qu'elle est d'un caractère gai. Eh bien! nous rirons ensemble. Et il essaya de prendre la main de Laurence, qui la retira avec frayeur, et se rapprocha de madame de Pienne.

— Sortez, mademoiselle, s'écria la comtesse avec fureur, et tant que vous habiterez ma maison, ce qui ne sera pas long, ne vous avisez pas de paraître dans mon salon.

Laurence traversa la galerie avec beaucoup de calme et sortit. Frédéric fit quelques pas pour la suivre, mais M. de Meulan lui dit d'un ton à la fois ferme et suppliant :

— Voulez-vous donc achever de perdre cette jeune personne?

— La perdre, répéta Frédéric, non assurément, je veux, au contraire, l'enlever à cette mégère, et il se mit à fredonner :

> J'aime d'amour un enfant de la terre,
> Et je veux être son soutien.

Quand tout le monde fut parti, la comtesse tomba dans une violente attaque de nerfs.

Rentrée dans sa chambre, Laurence pleura d'abord avec amertume; puis, peu à peu l'image de Raymond vint s'emparer d'elle et éclaircir l'horizon si sombre de sa destinée. Elle pensa avec délices et reconnaissance que M. de Meulan avait essayé de la consoler, de l'encourager par ses regards. Elle s'était bien aperçue aussi qu'il avait retenu lord Litton, lui avait parlé avec fermeté, et s'était montré rempli d'intérêt pour elle. Cette certitude suffit pour lui rendre du courage, ses larmes se séchèrent, et elle était tellement brisée par tant d'émotions différentes que, malgré les inquiétudes qui l'assiégeaient, elle tomba dans un

profond sommeil, dont elle ne sortit qu'à la voix de mademoiselle Robert.

— Madame vous demande, dit mademoiselle Robert avec douceur; car elle s'était de plus en plus attachée à Laurence. J'ai veillé jusqu'à trois heures du matin près d'elle, elle était comme folle de colère, et je crains bien que vous n'en ressentiez quelques éclats. Elle m'a déjà sonné deux fois pour que je vous avertisse; mais, ma foi, vous dormiez de si bon cœur, que j'ai pensé que vous iriez toujours assez tôt pour être maltraitée.

— Oh! dit Laurence en se soulevant à demi, allez, ma chère Robert, assurez que je suis malade, que je ne puis me lever.

— Je l'ai déjà dit; mais c'est difficile de faire entendre raison à une...

— Essayez encore, insista Laurence en joignant les mains avec terreur, je ne puis, je n'ose....

— Vous me semblez bien bonne de vous effrayer ainsi, n'êtes-vous pas votre maîtresse?

Après tout, est-ce votre faute si vous êtes jeune et jolie, car voilà tout votre crime.

Levez-vous, allez résolument auprès de madame.

Laurence essaya de suivre ce conseil, mais elle devint si pâle, que mademoiselle Robert vit bien qu'elle ne le pourrait pas; elle l'aida à se recoucher en lui disant :

— Allons, un peu de courage, on ne pourra vous mettre à la porte en chemise; on vous donnera du temps peut-être.

Et elle sortit.

Demeurée seule, Laurence voulut réfléchir sur sa position; elle sentait qu'elle ne devait pas attendre qu'on la mît à la porte comme disait mademoiselle Robert :

« Où irais-je, mon Dieu! sans amis, sans protection, se répétait-elle. Dans cette occasion elle ne pensait point à recourir à Raymond; car du moment qu'il s'agit de la vie réelle, de ses impérieuses nécessités, la délicatesse d'une femme arrête sa confiance, et ce n'est jamais à l'homme

qu'elle aime qu'elle se décide à parler de chagrins qui ne prennent pas leur source dans le cœur. Un sentiment de fierté naturel lui fait cacher les inquiétudes qui ne viennent pas de l'amour.

Laurence eût rougi de tout son sang à la seule pensée d'être un objet de pitié pour Raymond, elle voulait bien qu'il essuyât les larmes que lui arrachait l'amour; mais pour rien au monde elle n'eût voulu paraître embarrassée de sa position et de sa triste fortune. Elle ne pensait à lui que pour craindre de cesser de le voir, que pour se répéter en pleurant: il m'oubliera.

Ah! si du moins je pouvais lui parler, lui dire tout ce que je pense.

Laurence possédait une âme si chastement naïve, elle avait tant de confiance dans les autres et dans elle-même, qu'elle ne pensait pas commettre une imprudence en désirant ce rendez-vous que lui avait demandé M. de Meulan. Le souvenir de Raymond l'impressionnait tellement, qu'au bout d'un moment elle avait tout-à-fait

oublié tout ce qui n'était pas lui, quand mademoiselle Robert rentra dans la chambre en riant de toutes ses forces.

— Si cette Jézabel ne perd pas l'esprit, il fait nuit à midi, s'écria-t-elle sans cesser de rire. Savez-vous pourquoi elle a renoncé à vous renvoyer aujourd'hui même? c'est qu'il lui faut ce soir une robe pour briller à l'ouverture de la Pergola. Elle savait bien que c'était aujourd'hui, et comptait se mettre en bleu; mais M. le marquis de Meulan lui ayant dit une fois qu'il la préférerait en blanc, en mousseline *diaphane*, il lui faut une robe de gaz. Enfin, cela vous donne un peu de répit, puisqu'elle exige que vous m'aidiez à la faire.

Levez-vous, je vais vous faire préparer quelque chose qui vous fera du bien.

—Non, merci, je ne me sens le courage de rien prendre, mais je travaillerai répondit Laurence.

— Voilà qui est absurde, s'écria la camériste dont la bonté se montrait un peu tyrannique;

vous vous rendrez tout-à-fait malade, et on ne vous plaindra pas davantage. Et quoique Laurence put dire, elle la força de manger avant de se mettre à travailler.

D'heure en heure, la comtesse sonnait mademoiselle Robert pour s'informer si sa robe était prête. Enfin, cette grande opération fut terminée à son entière satisfaction, et se trouvant admirablement bien dans sa nouvelle parure, la comtesse, de très bonne humeur, raconta à sa femme de chambre qu'elle avait loué une loge à la Pergola avec madame de Pienne, mais qu'elle espérait bien la garder seule, attendu que rien n'était gênant comme de ne pouvoir recevoir ses amis en toute liberté.

Mademoiselle Robert, pour distraire Laurence qu'elle voyait profondément abattue, lui raconta tout ce que venait de lui dire sa maîtresse, en y ajoutant mille réflexions moqueuses. Tout-à-coup un rouge de pourpre monta des joues de Laurence à son front. Le billet que lui avait remis Raymond ne disait-il pas : la première

fois que la comtesse ira au théâtre, attendez moi à la Tour Torregiani.

Toutes les fois qu'il avait revu Laurence, les yeux de M. de Meulan lui avaient rappelé la grâce qu'il sollicitait. Mais tout innocent que fut ce rendez-vous, devait elle s'y rendre? ne pouvait-il achever de la compromettre? Cette démarche était plus qu'imprudente, elle était téméraire. Cependant si elle n'allait point à ce rendez-vous, elle perdait l'occasion de parler à Raymond, il l'accuserait d'indifférence, il cesserait de l'aimer peut-être. Ah! cette crainte était au-dessus du courage de la pauvre jeune fille, et comme de coutume, dans la jeunesse, l'amour l'emporta sur la raison.

Laurence après avoir su de mademoiselle Robert que sa maîtresse était habillée et allait partir, balbutia qu'elle désirait se retirer dans sa chambre pour essayer de se reposer.

—Oui, dormez un bon somme, vous ferez bien, répondit mademoiselle Robert, et demain, quand vous serez bien portante et forte, présentez-

vous résolument chez madame, demandez-lui votre compte et cherchez une place. Ma foi si j'étais de vous, j'entrerais chez cette grande giraffe d'Anglaise, qu'est-ce que cela vous ferait que son étourneau de fils s'occupe de vous. Ses gens disent qu'il est violent et impérieux comme un sultan, mais généreux comme un prince; il ne tient pas plus à l'argent que je ne tiens à mon dîner d'hier, et si vous saviez bien le conduire, il vous épouserait.....

— Il aurait des millions que je n'en voudrais pas, s'écria Laurence,

— En voilà bien d'une autre; mais vous êtes folle, folle à lier, ma pauvre enfant. Et qu'espérez-vous donc, si ce n'est que votre jolie figure et un peu d'adresse vous procure un bon établissement. Voulez-vous toujours demeurer sous l'autorité des autres? et quelle autorité que celle des femmes envieuses, méchantes! Tenez, moi, vous ne vous faites pas d'idées de ce que j'ai eu à souffrir de leur jalousie, il n'y a pas long-temps encore.

Quelle que fut la tristesse et les préoccupations de Laurence, elle ne put retenir un sourire, justifié par le physique de la bonne mademoiselle Robert.

Comme je vous le disais, reprit celle-ci, il n'y a pas long-temps que madame la comtesse m'a témoigné beaucoup d'humeur, parce que M. le marquis de Meulan me demandait avec une grande bonté de mes nouvelles. Je crois même qu'il voulait ajouter quelqu'autre chose; mais madame était à la fenêtre, elle m'a appelée impérieusement et m'a fait une scène très ridicule.

Laurence, chez qui le désir d'être seule s'augmentait à chaque minute qui s'écoulait, se leva, et remerçiant de nouveau la femme de chambre, rentra chez elle et se plaça près de sa fenêtre.

Elle entendit mademoiselle Robert descendre à l'office pour prendre son thé; personne n'était resté dans les appartements, le cœur de Laurence battait d'une émotion à la fois douce et

pénible quand elle descendit l'escalier qui conduisait à une des sorties de la villa; de cette sortie à la Tour Torregiani il n'y avait pas pour plus de cinq minutes de chemin.

Cette tour, posée sur une éminence formée des vieux remparts de Florence, élevait ses créneaux gris qui semblaient toucher le ciel, tant les nuages étaient bas et sombres. Un vent *grec* soufflait des raffales chaudes et humides, annonçant l'orage; la saison des pluies approchait. Depuis deux ou trois jours, la voie lactée, que l'on distingue si bien sous le ciel pur de l'Italie, était cachée par d'épais nuages.

Laurence monta lentement le chemin bordé de lauriers et de cactus encore en fleurs, et puis comme elle se persuada qu'on la suivait, elle se mit à courir et arriva essoufflée et palpitante au pied de la tour: Raymond l'y attendait.

— Ah! combien j'ai craint que vous ne vinssiez pas, dit-il en l'attirant doucement sur un banc placé près de la tour, et que de cho-

ses pourtant j'ai à vous dire, à vous demander.

La joie de revoir Raymond un peu calmée, Laurence retrouva tout à coup ce sentiment de pudeur et de respect de soi-même, que l'émotion lui avait fait oublier un instant, et elle balbutia en retirant timidement sa main :

— Je ne dois pas, je ne puis...

— Écoutez, reprit M. de Meulan, si vous avez quelqu'estime pour mon caractère, vous ne devez pas craindre que je manque de respect pour votre jeunesse, pour votre abandon. Je vous aime, mais la pensée de vous entraîner dans une route criminelle, n'est point entrée dans mon âme.

Et cependant, en prononçant ces honorables promesses, Raymond pressait avec passion le bras de Laurence qu'il tenait sous le sien. Il lui parlait de sa tendresse comme de celle d'un ami, d'un frère ; et sa voix était si passionnée, ses expressions si brûlantes, qu'elles arrivaient comme la plus dangereuse des séductions à l'oreille et au cœur de Laurence.

— Vous ne pouvez rester chez la comtesse, lui répétait-il; quittez-la, je vous adresserai, en France, à quelqu'un en qui vous pourrez avoir toute confiance, et, dans peu de temps je vous rejoindrai pour vous soutenir de mes conseils, de mon attachement.

Et il bâtissait les plus délicieux projets sur leur réunion. S'il la voyait s'alarmer de ce qu'il lui disait, qu'elle cultiverait ses talents seulement pour son agrément, il se hâtait de reconnaître qu'elle devait s'en faire une ressource. Puis il feignait de douter qu'elle l'aimât, pour en entendre de nouveau l'assurance. Cependant Raymond ne hasardait pas un mot, qui tendît à les réunir dans un avenir sérieux; pas une fois il ne parla de leur union, et pourtant il parlait avec ardeur de son amour.

Les protestations d'un si tendre respect eussent rassuré Laurence, si elle eût craint Raymond; mais elle ne le craignait pas. La crainte est la fille de l'expérience, et la pauvre enfant, plus jeune, plus naïve encore que son âge,

était plus qu'une autre aussi, faite pour être trompée; car elle entrait dans la vie riche d'espérances et d'illusions. Elle n'avait jamais connu sa mère, c'était son père qui l'avait bercée sur ses genoux, en lui chantant sa musique plus idéalement tendre que savante. M. Winter avait arrangé, sur ces notes, des paroles rêveuses de poésie allemande. Il n'avait rien appris du monde à Laurence, car il n'en savait rien lui-même; et le seul héritage qu'il eût laissé à sa fille, avait été un caractère naïf et confiant. Laurence y joignait une délicieuse malice d'enfant qu'aucun chagrin de cœur n'avait encore altéré. Élevée dans une médiocrité voisine de la misère, elle ne s'en était point faite un chagrin, et depuis qu'elle était chez la comtesse, ses ridicules l'avaient assez amusée pour qu'elle ne prît point trop au sérieux les taquineries dont elle était l'objet.

Ce n'était que depuis qu'elle aimait Raymond qu'elle avait senti avec amertume l'humiliation de sa position. Cependant depuis

qu'il lui avait juré qu'il l'aimait, cet amour plus puissant que la réalité de ses peines, avait tout effacé; doucement appuyée sur son bras, elle l'écoutait comme on écoute le destin.

De temps en temps elle s'arrêtait pour laisser en quelque sorte reposer son bonheur et mieux entendre sa voix; et puis quand les nuages s'entr'ouvraient et lui permettaient de voir les yeux de Raymond, Laurence le regardait comme un trésor pour la conservation duquel elle eût donné sa vie. Oh! ce n'était point un amour du monde que celui qu'éprouvait cette enfant; un de ces amours qui peuvent se distraire par l'absence, que la vanité peut affaiblir, que le malheur peut abattre. C'était un amour profond, un amour qui ne croit jamais avoir assez fait, jamais s'être assez sacrifié. Ainsi Laurence, franche et naïve, découvrit à Raymond tous les trésors d'un cœur qui ne connaissait ni la ruse calculée, ni la ruse permise aux femmes, ni même la retenue que la mère apprend à sa fille quand elle cesse d'être enfant.

— Ma bien-aimée, ma Laurence, répéta Raymond avant de se séparer d'elle, nous nous retrouverons demain, je l'espère, ou du moins toutes les fois qu'on sera au théâtre; je chercherai, comme aujourd'hui, le moyen...

Il parlait ainsi en descendant l'allée fleurie, au bas de laquelle il devait se séparer de Laurence, quand trois personnes, sortant d'une allée latérale, barrèrent le passage.

— J'en étais sûre, s'écria madame de Salewska, je l'aurais juré; aussi, je n'ai pas voulu attendre la fin du spectacle.... M. de Verdun, ne m'abandonnez pas. L'indignation me suffoque..... Malheureuse! ajouta-t-elle en se tournant vers Laurence, que faites-vous ici?

— La question est au moins naïve, dit M. de Verdun en ricanant; madame la comtesse, vous prenez beaucoup trop à cœur un événement prévu depuis long-temps.

—Par qui, monsieur? dit M. de Meulan avec hauteur.

— Ce n'est du moins pas par moi, dit Frédéric Litton avec une violence qu'il ne cherchait pas à réprimer. Pourquoi ne m'avoir pas dit, Raymond, que mademoiselle était votre maîtresse?

Laurence baissa la tête et fit quelques pas pour descendre l'allée, mais la comtesse l'arrêtant d'un bras qui ne décelait plus la moindre faiblesse, lui cria :

— Attendez, indigne créature, attendez; je suis bien aise d'avoir des témoins de votre infâme conduite; je suis bien aise qu'on sache qu'une femme comme moi ne peut supporter la vue d'un tel scandale. Vous ne passerez pas la nuit sous le même toît que mes filles, je vous défends...

— Un peu de commisération, interrompit M. de Verdun avec une fausse bonhomie, où voulez-vous qu'elle aille à une pareille heure. Demain, si vous le permettez, je m'occuperai.....

Laurence releva la tête et la tourna avec confiance vers Raymond; elle s'attendait qu'il allait s'écrier :

— C'est moi qui la protégerai; elle sera ma femme!

Mais Raymond se contenta de dire à M. de Verdun, d'une voix vibrante de colère :

— Je vous conseille, monsieur, de ne point vous mêler de tout ceci; vous pourriez vous en repentir.

La comtesse un peu effrayée, balbutia :

— Eh bien! eh bien! vous resterez encore cette nuit, mademoiselle, mais à la condition que M. de Meulan s'éloignera à l'instant même.

Le marquis s'inclina profondément, prit l'allée qui conduisait à une des grilles du jardin, et disparut.

Laurence regagna en courant *la villa*, mais Frédéric l'atteignit avant qu'elle en eût franchi la porte.

— Écoutez, lui dit-il, je n'aurai point deux maîtresses, moi; je suis indépendant, je ne sais

point tromper, si vous le voulez, nous partirons demain pour Paris, et...

Laurence arracha sa main que lord Litton avait saisie, monta rapidement l'escalier, et s'enferma dans sa chambre.

Une fièvre brûlante la dévorait, elle voulut se traîner jusqu'à la fenêtre pour essayer de respirer plus librement, mais elle sentit la terre manquer sous ses pas et elle tomba sur le parquet.

Quand Laurence ouvrit ses paupières appesanties par la maladie et la faiblesse, quand elle put se rendre compte qu'elle existait, elle se trouva couchée dans un grand lit, placé au milieu d'une immense pièce dont les murailles, peintes à fresque, représentaient des sujets de l'histoire sainte. Le plafond en coupole, et d'une prodigieuse hauteur, retraçait Dieu-le-Père, tendant les bras pour attirer au ciel

le Christ sortant du tombeau. Cette fresque était la copie du beau tableau de Cigoli placé à Santa-Croce. Laurence, dont la tête était encore à demi perdue, se persuada qu'on l'avait enfermée dans une maison religieuse. Un prie-dieu d'un travail et d'un bois précieux, puis deux immenses bahuts d'une riche sculpture, meublaient à peine cette immense pièce où la présence d'un lit, quoique du même travail, et de deux grandes chaises de bois à hauts dossiers, semblaient une anomalie. Laurence se demanda avec terreur : « Qui m'a amenée ici? Depuis combien de temps y suis-je? »

Elle se leva et ne vit rien autour d'elle qui put l'instruire de son sort. Elle n'entendait aucun bruit; cependant elle pensa que si elle avait la force de se traîner jusqu'à l'immense fenêtre à balcon de pierre qui éclairait l'appartement, elle pourrait peut-être comprendre si elle était encore à Florence et quelle partie de la ville elle habitait.

Laurence descendit avec lenteur du lit, placé si loin de la fenêtre qu'il lui semblait qu'elle éprouverait beaucoup de difficulté et de fatigue pour y arriver; mais à peine ses pieds nuds eurent-ils touché la mosaïque de marbre qui servait de plancher, qu'elle s'étonna de se trouver presque forte, presque guérie. La nature est si riche, si bienfaisante à dix-sept ans!

Auprès du lit, Laurence aperçut les vêtements qu'elle portait le dernier jour dont elle se souvenait, le soir où elle avait vu Raymond; c'était peut-être la veille, mais qu'en savait-elle? Elle s'habilla, si ce n'est avec son élégance ordinaire, du moins de manière à ne pas craindre d'être surprise; puis elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit: son large balcon sculpté donnait sur une rivière et en s'orientant, quoique la brume du soir commençât à tomber, elle reconnut le pont de la Trinité et, en face d'elle, le Lung'-Arno.

Lung'-Arno, le quartier à la mode où habite

la fashion de Florence et où madame de Pienne occupait un appartement. Les épaisses murailles qui donnaient passage à la large fenêtre sur laquelle était appuyée Laurence, ces murailles se baignaient dans l'Arno; une partie des immenses palais qui bordent le fleuve de ce côté, sont embellis de jardins en terrasse qui les égaient; mais aussi ceux qui ne jouissent pas de cet avantage sont les plus tristes de Florence; leur large portail donne d'un côté sur la sombre Via de'Bardi, toutes les fenêtres au rez-de-chaussée sont bardées de fer et pour ajouter à la tristesse de cette rue peu habitée, elle est plongée le soir dans une entière obscurité.

— Qui m'a conduit ici? se demanda Laurence, après avoir long-temps considéré Florence, si mal éclairée, qu'on peut compter une à une les lanternes des voitures qui apparaissent de temps en temps sur Lung'-Arno comme des points lumineux dans l'obscurité.

Qui m'a conduit ici, que vais-je devenir, et chez qui suis-je? se répétait-elle en regardant

son immense chambre, devenue tout à fait sombre; que veut-on faire de moi? Et sa faiblesse y aidant, car elle avait faim, elle se sentit des vertiges au cœur et à la tête.

— Vais-je donc mourir seule ici, murmura-t-elle, tant sa voix lui faisait peur à elle-même. Et par instinct, peut-être plus que par conviction, car Laurence n'avait malheureusement pas une religion bien profonde; elle se traîna vers le prie-Dieu et se mit à genoux. Sa tête tomba au bout d'un moment sur l'appui, et sans s'endormir, ni s'évanouir, elle resta dans une somnolence qui n'était pas sans charme. Son existence était incomplète, mais ce qu'elle en conservait était dégagé du positif de la vie qui la rend si amère. Dans cet état, elle ne s'inquiétait ni du présent, ni de l'avenir; elle voyait Raymond, elle l'entendait comme s'il eût été près d'elle, et son imagination heureusement trompeuse lui prêtait le langage qui pouvait assurer son bonheur. Tous deux étaient à genoux, tous deux prononçant les paroles

sacramentelles qui les unissaient pour toujours.

Ce que Laurence éprouvait était une sorte d'aliénation difficile à décrire et presque délicieuse à ressentir. Les heures s'écoulaient, elle en avait plusieurs fois écouté répéter le tintement à l'horloge des églises voisines; mais elle n'avait pas voulu les compter; le temps qui les emportait lui semblait si doux! elle se trouvait si bien ainsi, demi-vivante, qu'elle tressaillit de regret autant que de terreur, quand la lourde porte de la chambre qu'elle occupait s'entr'ouvrant, laissa passer une vieille femme tenant une lampe à la main; mademoiselle Robert la suivait.

Elles fûrent droit au lit, et n'y trouvant point Laurence, jetèrent des regards effrayés autour d'elles; et enfin l'aperçurent agenouillée sur le prie-Dieu. Laurence ne répondit rien aux questions réitérées de mademoiselle Robert.

— Lui avez-vous apporté quelque chose à manger? demanda mademoiselle Robert avec effroi à la vieille.

— *Niente! niente!* elle a dormi continuellement depuis deux jours.

— La cause de ce long sommeil sera cette potion que lui a donné ce cheval de docteur anglais, s'écria mademoiselle Robert; mais elle n'a plus de fièvre, son pouls est seulement très faible, il faut qu'elle prenne quelque chose. Allons, ma chère enfant, ne me regardez pas ainsi, parlez-moi? Vous avez l'air d'une ombre, avec votre robe noire et vos yeux fixes; ne me reconnaissez-vous pas, parlez-moi; allez-vous mourir?

Laurence comprenait parfaitement mademoiselle Robert, mais ne pouvait que lui serrer faiblement la main, et ce ne fut qu'après avoir avalé quelques gouttes de bouillon qu'elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de mademoiselle Robert et pleura.

— Allons, allons, mon enfant, quand vous aurez pleuré un moment vous serez soulagée, et je vous conterai alors tout ce qui s'est passé;

mais il faut que vous preniez auparavant encore quelque nourriture.

Autant par obéissance que par besoin, Laurence ne fit aucune difficulté, et après s'être assise sur le prie-Dieu et mademoiselle Robert sur une chaise haute, elle écouta :

—Vous saurez d'abord, ma chère demoiselle, que tandis que vous étiez évanouie dans votre chambre, madame la comtesse, entourée de ses gens, vous savez qu'elle a l'habitude de mettre tout le monde dans sa confidence, elle avait aussi retenu lord Litton, qui tapait du pied, se mordait les poings et a failli l'envoyer promener deux ou trois fois, quoique les deux demoiselles lui fissent mille grimaces; vous saurez donc que madame la comtesse, après s'être livrée à une affreuse colère, eut son attaque de nerfs habituelle; elle appelait M. de Meulan à grands cris et jurait qu'elle mourrait si vous restiez plus long-temps chez elle.

On fût chercher un médecin anglais qui demeure près du palais Pitti; il ordonna une

potion, et surtout qu'on ne contrariât point Madame, le tout pour gagner sa guinée. Pendant un des entr'actes de cette ennuyeuse comédie, j'étais entrée dans votre chambre où je vous trouvai froide comme un marbre; je vous portai sur votre lit et je résolus que du moins le médecin gagnerait son argent; et au moment où il s'en allait, je le suppliai de monter chez vous. Lorsqu'il vous vît, il s'écria : « Cette jeune personne est réellement malade, il y a à craindre une congestion au cerveau. »

Il faut que ce qu'il vous a donné vous ait fait du bien ; car bientôt votre pouls reprit un battement presque régulier, et vous vous endormîtes profondément.

Cependant, la visite du médecin avait amené un résultat auquel je ne m'attendais pas; il est attaché à une famille anglaise qui se trouvait fort mal logée et qui désirait la villa Torregiani; de son côté cette folle de comtesse criait qu'elle voulait fuir un lieu où elle avait tant souffert, ou plutôt elle tenait à se

rapprocher de Lung'-Arno; enfin elle a cédé sa villa tout de suite, a ordonné de faire les coffres, les cartons, et à midi elle était partie, emmenant avec elle ses deux sottes de filles. Cependant je ne prétendais pas qu'elle vous laissât ainsi comme un chien, et je lui demandai ce qu'elle entendait faire de vous. D'abord la méchante et vieille coquette laissa échapper qu'elle était trop heureuse que cette circonstance lui permît de se débarrasser de vous, et elle me tourna le dos.

Mais, continua mademoiselle Robert avec quelqu'embarras et en posant une lourde bourse sur les genoux de Laurence, la comtesse m'a remis ensuite ce qu'elle vous doit de vos appointements et je vous ai fait conduire ici encore endormie. Je connaissais cette bonne vieille que vous venez de voir; elle avait la permission de louer meublées deux ou trois pièces de ce grand palais abandonné; c'est une bonne créature : puis, avec les Italiens, on est

tranquille dès qu'on peut leur faire gagner quelqu'argent.

Si madmoiselle Robert avait voulu descendre avec bonne foi dans sa conscience, elle serait convenue que ce métal chimérique n'était pas sans influence non plus dans la conduite qu'elle tenait. Car comme le cœur humain n'est jamais tout aussi mauvais, ni tout à fait aussi bon qu'on le dit; si mademoiselle Robert portait réellement de l'attachement à Laurence, parce que Laurence exerçait un charme réel sur ceux qui l'approchaient, il faut avouer aussi que cet intérêt avait pris un accroissement rapide depuis que M. de Meulan était venu trouver mademoiselle Robert et lui avait dit :

« Je suis la cause involontaire de ce que cette jeune personne va se trouver sans asile, sans appui, veillez sur elle. »

Il est impossible de décider jusqu'à quel point la cameriste eût ajouté foi à des paroles si bienveillantes, et si elle eût cru à leur en-

tier désintéressement ; mais il est à présumer qu'elle eut des motifs pour se sentir convaincue ; elle accepta donc et promit de s'établir secrètement la protectrice de Laurence. Elle convint aussi avec M. de Meulan, de dire à mademoiselle Winter, que la somme qu'elle lui remettait venait de la comtesse, qui bien loin, au contraire, de se montrer généreuse, ne se montrait même pas juste; car elle avait refusé toute espèce de paiement à Laurence, sous prétexte que cette effrontée, comme elle la nommait, s'était horriblement conduite envers elle.

Mais ce que mademoiselle Robert cachait avec non moins de soins, c'est que M. de Meulan n'était pas le seul qui se fût déclaré auprès d'elle le protecteur de Laurence; Frédéric Litton, lui aussi, trouva le moyen de parler à la femme de chambre, et répéta vingt fois dans un quart d'heure, qu'il était fou de Laurence, que M. de de Meulan était un trompeur qui sacrifierait toutes les femmes aux caprices de ma-

dame de Pienne, tandis que lui était tout prêt à donner à Laurence les plus fortes preuves de son amour et de son dévouement.

Sans l'encourager ouvertement, mademoiselle Robert lui dit ce qu'elle pensait. C'est que Laurence Winter était une personne vertueuse, bien qu'à son avis, remplie de préjugés; elle ajouta qu'elle était sûre que son entrevue avec M. de Meulan avait seulement eu pour but d'implorer son appui, afin de se procurer une situation plus supportable. Frédéric, à demi convaincu, se montra enchanté de cette assurance et répéta plusieurs fois qu'il était libre, et qu'il n'y avait point de preuve de tendresse qu'il ne pût donner à la femme qu'il aimerait.

Cette dernière phrase que lord Litton avait jeté à l'aventure, et sans y attacher, peut-être, beaucoup d'importance dans le moment, avait été recueillie par mademoiselle Robert avec empressement, et après avoir fait jurer sur l'honneur à lord Litton de garder le secret, et de ne point chercher à voir Laurence dans ce moment;

elle lui confia où elle l'avait fait conduire.

Mademoiselle Robert n'avait pu s'échapper de chez la comtesse que le deuxième jour après que Laurence eut quitté la villa Torregiani, et tout en racontant les mensonges bardés de vérité que nous venons de rapporter, elle ne pouvait s'empêcher de désirer que Laurence quittât promptement Florence; car mademoiselle Robert commençait à craindre que la double intrigue dont elle s'était chargée, n'amenât un résultat qui lui nuirait d'une manière où d'une autre.

Pendant que mademoiselle Robert parlait, Laurence n'espérait qu'un nom qu'elle ne prononça pas. Aussi le regard de la pauvre enfant, attaché aux lèvres de la camériste, retomba-t-il abattu et désespéré. Après l'avoir perdue de réputation, lui avoir enlevé une protection cruelle, mais nécessaire, Raymond ne s'était même pas informé d'elle; il ne faisait même pas ce qu'eût fait un étranger... et il lui avait vingt fois juré qu'il l'aimerait toujours!...

Ce serment si imprudemment prononcé, si souvent violé, ce serment dont malheureusement ni les lèvres, ni le cœur ne conservent l'empreinte, semblait à Laurence aussi sacré que celui qu'elle avait fait à Raymond, et quand mademoiselle Robert reprit :

— J'ai trouvé quelqu'un qui se chargera de vous jusqu'à Paris; vous êtes bien heureuse de retourner dans cette belle ville : que je voudrais être à votre place, l'Italie me déplaît tant!

— Je croyais, dit Laurence, pour répondre quelque chose et montrer de l'intérêt à une personne qui se déclarait si généreusement sa protectrice, je croyais que vous ne deviez pas rester chez madame de Salewska.

— C'était bien mon intention, répondit mademoiselle Robert; mais toutes ces grandes dames se soutiennent et personne n'a voulu me prendre, parce que je sortais de chez la comtesse; mais parlons de vous. Tenez-vous prête à quitter Florence après demain; au point du jour on viendra vous chercher avec un mot

de moi. Jusque-là, ne sortez pas, ne faites aucune démarche, tranquillisez-vous. Peut-être ne pourrai-je revenir, tant je suis occupée: il y a demain grand bal chez madame de Pienne.

— Quoi! je ne vous reverrai plus, répondit Laurence en laissant tomber sa tête baignée de larmes sur l'épaule de mademoiselle Robert; je n'entendrai plus parler de personne.

— Si fait, si fait, la comtesse retourne dans quelques mois à Paris et si je n'étais plus chez elle, vous y trouveriez mon adresse. Allons, courage, est-ce qu'il faut se désespérer comme cela?

Mademoiselle Robert s'en fût, après avoir embrassé affectueusement Laurence, car elle l'aimait véritablement, autant que son égoïsme et son intérêt personnel le lui permettaient.

Laurence la conduisit jusqu'à la dernière salle qui s'ouvrait sous le portique, et après avoir vu la lourde porte de chêne se refermer sur la seule personne qui lui eut témoigné de l'intérêt, elle revint dans sa chambre, et là,

elle pleura avec une abondance qui n'appartient qu'à la première jeunesse ; car plus on avance dans la vie, plus on a de sujets de verser des larmes, plus cependant elles deviennent rares et corrosives ; elles ne coulent plus comme une source abondante ; puis on finit même peu à peu par n'en plus répandre, puis le cœur se dessèche comme les yeux et on souffre alors doublement de ces peines qu'on ne confie plus, et que rien ne peut consoler.

Après avoir beaucoup pleuré, Laurence ne se consola pas, mais elle se calma ; et l'opium qu'on lui avait fait prendre agissant encore, elle se jeta sur son lit et s'endormit.

Un de ces beaux soleils d'Italie, si magnifiques même en automne, éclairait la grande chambre de Laurence quand elle ouvrit sa fenêtre. Florence, c'est-à-dire la riche société de Florence était encore endormie, elle se reposait de la fête et du spectacle de la veille pour recommencer le soir. Quelques rares voitures roulaient seulement sur les larges dalles et troublaient à peine un silence qui fit d'abord du bien à Laurence.

Elle se sentait aussi un extrême besoin de

prendre l'air et de l'exercice; mais mademoiselle Robert lui ayant défendu de sortir, elle s'occupa de ce qu'elle allait faire et de son avenir. Elle ouvrit la bourse qu'on lui avait remise et fut étonnée d'y trouver une forte somme. Une année ne s'était point encore écoulée depuis qu'elle était entrée chez la comtesse qui n'avait, il est vrai, fixé aucun émolument; mais Laurence lui avait vu déployer tant de parcimonie dans différentes circonstances, qu'elle ne put attribuer qu'au désir de se débarrasser promptement d'elle, la générosité de la comtesse, générosité qui la mettait à même de retourner facilement en France.

Oui, j'y retournerai, se dit Laurence en arrangeant avec découragement sa garderobe bien usée. J'y retournerai plus à plaindre que je n'en suis sortie, car je n'ai plus ce repos du cœur qui me faisait tout supporter. Que m'est-il donc arrivé. Rien d'extraordinaire, sans doute : un homme auquel je ne devais pas penser, un homme qui ne peut

m'aimer m'a parlé d'amour, pour passer une de ses heures dont il ne savait que faire; il m'a dit qu'il m'aimait, et il est lié à une autre; c'est bien mal! Je devrais l'oublier, le haïr; cela viendra peut-être un jour.

Et tout en disant qu'elle l'oublierait, Laurence passa la journée à se répéter les serments que lui avait fait Raymond. Le soir arriva et elle se trouva plus malheureuse que la veille, car elle n'était plus calmée par l'abattement de la maladie. Ses nerfs avaient repris cette irritation qui fait tant souffrir, ses yeux étaient brillants d'exaltation, ses lèvres d'un rouge de pourpre; elle ne pouvait se tenir en place, et répétait avec angoisse :

— Je vais partir sans qu'il le sache, sans qu'il s'informe seulement de mon sort.

Laurence n'avait pour unique trésor que les deux lignes que lui avait écrit Raymond, puis une rose flétrie, tombée un jour de sa boutonnière et qu'elle avait précieusement recueillie. Reliques sacrées que l'on conserve avec tant de

religion et de bonheur à seize ans, mais qu'on délaisse quand on est arrivé à tout calculer, à se moquer de tout, même des plus belles émotions du cœur.

Bien des fois, dans cette longue journée de solitude et d'abandon, Laurence lut et relut le billet de Raymond pour ranimer son espérance; car elle en conservait au fond du cœur, et comment cela n'eut-il pas été? Dans la première jeunesse, on se sent si incapable de faire souffrir, qu'on se repose encore avec confiance sur les autres. C'est quand on devient méchant qu'on devient méfiant. Aussi est-il sage de s'éloigner de ces prétendus esprits forts qui dissèquent tous les sentiments pour y trouver un mauvais motif. Défions-nous de ceux qui ne croient ni au dévouement de l'amitié, ni à la franchise, ni à la bonne foi; ces esprits si habiles sont éclairés par leurs propres impressions, ils ne voient l'âme des autres si dépourvue de noblesse et de générosité, que parce que la leur en est entièrement

déshéritée. Aussi, malgré toutes les apparences, Laurence ne pouvait croire que Raymond l'eut entièrement abandonnée; elle disait bien tout haut : Je ne le verrai plus, mais une voix intérieure la rassurait et lui criait: il reviendra.

Quand la nuit fut presque arrivée, elle s'assit sur le large balcon de pierre et regarda Lung-'Arno à demi plongé dans l'obscurité. Puis tout-à-coup une longue file de fenêtres s'éclaira et Laurence se rappela que mademoiselle Robert lui avait dit que madame de Pienne donnait un bal. A chaque voiture qui s'arrêtait, elle cherchait à reconnaître le coupé vert de M. de Meulan, et quand elle crut l'apercevoir elle se dit amèrement :

— Le voilà qui entre chez elle; que cette femme est heureuse, elle peut le recevoir le sourire sur les lèvres et dans des parures de fêtes. Que de prestiges l'environnent; elle est belle, élégante, adulée; elle lui trouve des rivaux dans tous ceux qui l'approchent. Et la pauvre Lau-

rence suivait dans sa pensée, chaque pas, chaque mouvement qu'elle s'imaginait voir faire à Raymond.

La soirée s'avançait, le silence s'établit partout et permit d'entendre la musique du bal de madame de Pienne, car les fenêtres étaient ouvertes, cette musique arrivait vague et voilée aux oreilles de Laurence, et jamais elle ne s'était encore senti si malheureuse. Elle posa sa tête sur le balcon et resta là attérée, vaincue, par cette réunion de douleurs de femme qu'il n'est peut-être donné qu'à une femme de sentir.

Tout-à-coup une valse allemande, une de ces valses mélancoliquement dansantes, fit entendre ses notes assourdies par l'éloignement. Laurence l'avait entendue bien des fois jouer à M. Winter; il la lui avait apprise. La mesure tantôt lente, tantôt animée, lui semblait la voix de son père suivant qu'il était gai ou triste, car avec son caractère d'artiste, il passait facilement d'une impression à une autre. Cette valse attristait Laurence en même temps qu'elle ra-

vivait son âme, et elle la reportait à l'heureux temps où elle s'imaginait que la tendresse et la protection de son père ne lui manquerait jamais; puis arrivait tout-à-coup à son souvenir et sans transition, le lugubre et pourtant tranquille drame de la fin de son père mort à la fleur de l'âge; elle voyait son œil mourant la chercher, elle sentait sa main débile presser la sienne, elle entendait ce dernier soupir qui l'avait rendue orpheline; et la valse chantait toujours : tantôt comme une folle échevelée, tantôt comme une pensive jeune fille qui pleure ce qu'elle aime.

Laurence était dans un profond état de somnolence et d'abattement quand elle entendit le clapotement de l'eau et le mouvement mesuré des rames, puis elle entrevit une barque qui s'avançait dans l'ombre, cette barque longea la muraille et s'arrêta sous le balcon. La nuit était voilée sans être sombre, aucun souffle ne ridait l'eau, on entendait jusqu'au frôlement de l'oiseau de nuit se cachant dans la muraille du

vieux palais; aussi Laurence distingua-t-elle parfaitement deux personnes dans la barque. Mais ce ne fut point ses yeux qui lui firent reconnaître Raymond, ce fut ce trouble, sans comparaison avec aucun autre, ce battement de cœur à la fois douloureux et ravissant qui vous crie : celui que tu aimes est là.

L'imprudente et innocente jeune fille se releva en proie à une joie folle et tendit les bras vers son amant. Le balcon arrivait si bas qu'il suffit à Raymond d'être aidé par son batelier pour l'atteindre, et avant que Laurence eut pu même comprendre toute l'étendue de son bonheur et de son danger, Raymond était à ses pieds et pressait dans les siennes les mains de Laurence qui pleurait à la fois d'étonnement et de tendresse.

— Vous, monsieur le marquis? dit-elle enfin en essayant de reprendre et sa dignité de femme, et le ton de convenance qui cachait un trouble et un intérêt si passionné.

— Oui, ma bien-aimée Laurence, dit Raymond en l'éloignant du balcon et en l'attirant

sur une des hautes chaises qui garnissaient la chambre; mais elle dégagea doucement sa main et s'assit sur une des marches du prie-Dieu, à quelques pas de lui.

— Je ne vous ai point perdu de vue, reprit M. de Meulan avec une ardeur plus respectueuse, j'avais chargé mademoiselle Robert de veiller sur vous, et de chercher une personne sûre pour vous emmener.

—M'emmener, répéta Laurence blessée de ce qu'il lui proposait de s'éloigner sans lui parler de la suivre ou de la rejoindre; pourquoi partir? Madame de Salewska n'a aucun droit sur moi, et si je veux rester....

— Je sais que vous êtes maîtresse de vos actions, Laurence; mais si vous ne quittez pas Florence, ne seras-ce pas rester exposée aux persécutions de lord Litton; à moins qu'elles ne vous déplaisent pas autant...

— Monsieur de Meulan, interrompit fièrement Laurence, je suis sans naissance, sans fortune, personne ne protége ma jeunesse;

mais je sens dans mon âme assez de force pour repousser les séductions qui n'arriveront pas jusqu'à mon cœur.

— Vous êtes un ange, s'écria Raymond, mais un ange sait-il se conduire sur la terre; laissez-vous donc guider par celui qui ressent pour vous un intérêt aussi tendre que profond. Vous ne savez pas ce que vous auriez à souffrir de la malveillance et de la calomnie de la famille que vous venez de quitter. Madame de Salewska est non-seulement ridicule, mais ses prétentions la rendent méchante; elle vous empêcherait de vous placer sous la protection de personne, et alors quelle serait votre position à Florence, en butte aux attentions des désœuvrés, votre beauté...

— Ah! ne me tenez pas ce langage, monsieur de Meulan, s'écria Laurence, il m'effraie. Un instant avant votre arrivée j'étais plongée dans une situation d'esprit presque heureuse; je rêvais sans dormir; mon père était auprès de moi, il me protégeait, il m'aimait!

— Et ne vous aimé-je pas, moi, s'écria Raymond?

— Et madame de Pienne, hasarda timidement Laurence?

— Écoutez-moi, Laurence, reprit Raymond; je ne puis me décider, je vous l'avoue, à blesser ouvertement une femme qui m'a été chère en avouant sans détour ma passion pour une autre; mais je vous l'atteste, depuis longtemps il n'existe plus d'amour entre Gabrielle et moi, je suis libre de mes sentiments. Écoutez donc mes projets :

L'innocente enfant appuya sa tête sur le prie-Dieu et écouta Raymond lui tracer un plan de conduite et d'avenir.

— Au point du jour vous partirez pour la France, reprit-il; voici une lettre pour une personne sûre, chez qui vous vous rendrez à votre arrivée; vous resterez chez elle, vous cultiverez vos talents, et avant que vous ayiez eu le temps de vous en faire une ressource, je

serai à Paris; et toujours, toujours, vous trouverez en moi un protecteur, un ami.

— Vous êtes bon, dit Laurence en retirant doucement le bras de Raymond qui entourait sa taille; mais vous n'êtes pas mon parent, et votre âge et le mien...

—Mais, je suis vieux auprès de vous, ma jeune Laurence, reprit Raymond, et qui sait ce que nous réserve l'avenir?

Elle leva sur lui ses grands yeux remplis de tendresse et de reconnaissance. Qu'il lui parut beau!... Le sentiment qu'éprouvait Raymond était assez délicat, assez pur, pour donner à sa figure une expression de douceur céleste. Arrivé à trente ans passés, M. de Meulan avait conservé une physionomie jeune et charmante; ses cheveux blonds et bouclés s'harmoniaient parfaitement avec ses traits délicats; son sourire, un peu moqueur dans le monde, paraissait dans ce moment d'une douceur et d'une tendresse adorable; il sortait d'un bal d'où il s'était échappé pour venir trouver une pauvre

fille, obscure, abandonnée; sa toilette, toujours soignée, était, ce soir-là, d'une élégante recherche; ses belles mains qui semblaient ne s'être jamais exposées à l'air que pour serrer celles d'une femme, ses belles mains molles et douces, tenaient celles de Laurence, et la tendre expression de son respect en la rassurant la laissait peut-être plus exposée que si elle avait eu affaire à un libertin ou à un séducteur brutal. Assise presqu'aux pieds de Raymond, Laurence rappelait par l'ingénuité de son admiration, Amy Robsart regardant Leicester.

Plusieurs heures se passèrent ainsi rapidement, et quoique le jour vînt tard, il s'annonça tout à coup à l'horizon; Laurence et Raymond s'approchèrent du balcon, tristement avertis qu'il fallait se séparer; les fenêtres de l'appartement de madame de Pienne étaient plongées dans une entière obscurité, mais on entendait encore le dernier roulement des voitures qui entraînaient ceux qui sortaient de sa fête.

Laurence sortit de l'extase de bonheur où elle venait de vivre pendant quelques heures et dit à Raymond en retenant ses larmes :

— Je pars, je vous laisse sous un empire dont vous niez en vain la puissance; il existe cependant, Raymond. Vous reverrai-je bientôt?...

— Avant deux mois, répondit-il avec assurance; Laurence, je ne suis point un trompeur, je vous respecte et vous aime. Il s'inclina sur sa main, n'osant même pas toucher le front innocent qui se penchait vers lui.

Elle resta appuyée sur le balcon tant qu'elle put apercevoir la barque, tant qu'elle put entendre le dernier clapotement de l'eau sous la rame du batelier; puis elle retomba dans une profonde tristesse. Raymond n'était plus là pour la ranimer par sa présence: ses paroles vibraient encore à l'oreille de Laurence, mais l'accent qui y donne de la conviction manquait. Laurence était une personne dont l'imagination était parfaitement pure; jamais ses

yeux ne s'étaient arrêtés sur une ligne que lui aurait interdit sa mère, si elle avait eu le bonheur de la connaître; mais elle était douée d'une nature si riche, son intelligence était si développée, qu'elle savait que la femme doit se garder de faillir, parce que son premier bien est la vertu, son premier charme la pureté.

Si elle eût joint à ses principes une religion plus profonde, elle eût été complète de vertus. Mais élevée par un père artiste, qui mêlait Dieu à ses cantiques et à ses chants, parce que Dieu seulement était à ses yeux le type le plus poétique; Laurence avait une religion tiède: son bon sens était parfait, et elle ne pouvait s'empêcher de se dire:

— Raymond m'a fait de tendres serments, cependant il n'a laissé échapper que de vagues paroles sur notre avenir. Est-il raisonnable, est-il sage à moi de me livrer à l'espérance. Hélas! qu'y a-t-il qui nous raproche, Raymond et moi!... Il ne m'aime pas autant que je l'aime; il est noble, il est riche, et moi, je dois gagner

ma vie, si je ne veux pas m'avilir. Mon père fut un artiste à qui la mode ne donna point d'illustration, et j'ai dû vendre le lit où il a rendu le dernier soupir pour lui acheter un cercueil, pour lui consacrer un petit coin où il ne fût pas confondu avec les autres morts. Et quand j'ai fait cela, on m'a accusé d'orgueil, on m'a dit que les pauvres ne devaient pas garder les cendres de ceux qu'ils aimaient. Depuis ce moment, toutes les humiliations ont tombé sur moi, et peut-être que Raymond ne m'aime, ne s'intéresse à moi que par pitié; c'est moi qui, la première, lui ai avoué...

A ce souvenir, les joues pâlies de Laurence se couvrirent de rougeur, son orgueil qui s'était tû un instant se réveilla, et elle s'écria :

— Je ne veux rien recevoir de lui; je ne remettrai point sa lettre; s'il m'eût aimé comme je l'aime, je ne partirais pas seule.

Et dans ce moment sa position parut à Laurence plus triste, plus abandonnée, qu'elle ne l'avait jamais été. Un moment même, elle

fut tentée de ne point quitter Florence, parce qu'elle s'imagina que Raymond ne désirait son éloignement que par la crainte que sa présence ne déplut à madame de Pienne. Un moment la fierté rendit du courage à cette pauvre abandonnée, mais peu à peu l'image de Raymond revint victorieuse; elle se rappela ses expressions si tendres, son doux et gracieux sourire, elle se dit : S'il ne m'aimait pas pourquoi aurait-il quitté cette fête, pourquoi m'aurait-il juré que dans deux mois il serait à Paris? Je veux, je dois lui obéir.

Et elle attendit avec plus de résignation que le moment de quitter Florence arrivât.

Deux heures n'étaient pas encore écoulées depuis le départ de M. de Meulan, quand Laurence entendit une voiture s'arrêter à la porte du palais qu'elle habitait; elle se hâta de descendre avant qu'on ne l'avertît.

Cette voiture était déjà occupée par deux personnes; c'était elles qui devaient la protéger et la ramener en France, elles lui remirent quelques lignes de la part de mademoiselle

Robert. Cependant, tant que Laurence fut dans les rues de Florence, tant qu'elle put, même après en être sortie, retrouver encore dans l'éloignement le campanile élégant du dôme, ou la pointe élancée de la tour du Palais-Vieux ; elle ne regarda que ces derniers vestiges de la ville où elle laissait Raymond. Mais quand elle ne vit plus que la route, dont les détours s'enfonçaient au travers des vignes et des oliviers, elle se tourna vers ses compagnons de voyage et balbutia avec embarras quelques excuses sur sa préoccupation.

— Bah ! bah ! répondit madame Launoy en riant lourdement, n'allons-nous pas commencer par nous faire des compliments. En voyage, d'abord, moi j'ai l'habitude de me mettre à mon aise; et puis, mademoiselle Robert m'a avertie que vous nous paraîtriez d'abord un peu préoccupée, un peu originale peut-être, parce que vous étiez une jeune fille romanesque et amoureuse.

Et un éclat de rire, plus bruyant que le

premier et répété par le mari de madame Launoy, rendit plus inconvenante encore cette délicate observation.

Laurence détourna la tête et crut ne pas devoir la relever. Mais elle comprit de suite et avec désappointement à quel genre de protection mademoiselle Robert l'avait confiée; son chagrin de quitter Florence s'accrut de cette circonstance légère et peut-être insignifiante dans un moment si important pour elle; mais son tact exquis, joint au temps qu'elle avait passé dans une société élégante, la rendait doublement difficile, et elle comprit tout ce qu'elle aurait à souffrir de relations qui commençaient d'une manière si peu agréable.

Très abattue de la nuit qu'elle avait passée, et voulant, dans les dispositions où elle se trouvait, éviter toute conversation, elle appuya sa tête sur un des côtés de la voiture et ferma les yeux. De leur côté ses compagnons de voyage s'endormirent réellement, alors Lau-

rence rouvrit ses paupières fatiguées et les examina avec plus de hardiesse.

M. et madame Launoy étaient l'un et l'autre jeunes encore; leur figure n'était ni bien, ni mal, mais leur tournure et le genre de leur mise accusaient une position sociale excentrique. C'était un mélange de luxe et de misère, de prétentions et de négligence; c'était, chez la femme, une confusion de couleurs et de fleurs flétries; c'était un dévergondage de collerettes et de bijoux de crisocale; chez l'homme, c'était un habit étroit, serré et d'une couleur capricieuse, c'était une cravate rouge avec un nœud prétentieux s'étalant sur une chemise d'une blancheur douteuse, traversée en sautoir par une grosse chaîne suspendant un lorgnon garni de strass; des mains sans gants, et toutes chargées de bagues. Ces deux personnages causaient à Laurence un profond étonnement.

Elle occupait le fond de la voiture avec madame Launoy; Monsieur était sur le devant,

les deux jambes étendues et dans une attitude fort peu modeste. Le reste de la voiture se trouvait encombré de bagages auxquels celui de Laurence n'avait ajouté qu'un faible poids. Le voiturier marchait avec une lenteur qui augmentait l'impatience et le malaise de Laurence; et quoiqu'elle cherchât à se distraire, son souvenir se portait malgré elle sur le voyage qu'elle avait fait récemment. Quelle comparaison! et puis, quoiqu'elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur de madame de Salewska, du moins elle voyait Raymond, et c'était pendant ce voyage qu'il lui avait dit qu'il l'aimait. Soumise à cette impression et essayant vainement de se raisonner, de se vaincre, l'antipathie qui s'emparait de Laurence pour ses compagnons de voyage, devenait à chaque instant plus pénible.

M. Launoy se réveilla le premier et assez instantanément pour que Laurence n'eût pas le temps de refermer les yeux. Il parut enchan-

té de ce demi tête-à-tête, et dit en s'inclinant vers elle :

— Je suis vraiment charmé de faire votre connaissance. Mademoiselle Robert nous avait bien dit que vous étiez jolie, mais je ne m'attendais pas que ce fut si vrai. Nous allons voir bien des freluquets qui, pendant la route, viendront essayer de vous conter fleurette; mais soyez tranquille, je vous défendrai bien et j'espère, morbleu! que ce ne sera pas pour eux que le....

— Monsieur, interrompit Laurence en retirant sa main que M. Launoy avait saisie, j'espère que je n'aurai jamais à me repentir de m'être fié à mademoiselle Robert pour me choisir des compagnons de voyage; mais je vous proteste que je ne permettrai à personne de prendre avec moi, ni un ton de familiarité, ni des airs de protection que je ne réclamerai que jusqu'à un certain point....

— Ah! fit M. Launoy, il paraît que vous êtes fière, mademoiselle, et que vous n'aimez

pas la plaisanterie, la femme de chambre nous avait pourtant assuré que vous étiez bonne enfant.

Laurence ne répondit rien, et madame Launoy s'étant réveillée, elle feignit de nouveau d'avoir besoin de repos, quoique l'aimable couple lui proposât de partager leur déjeûner.

— Sais-tu, dit tout bas madame Launoy, après s'être baissé sur le front de Laurence et réellement persuadée qu'elle dormait, sais-tu que c'est une charge fort *embêtante* que nous avons prise là; elle m'a l'air bégueule comme tout, la recommandée de mademoiselle Robert, et quand nous aurons rejoint les autres elle fera, j'en suis sûre, une moue de chien.

— Tu as quelque raison, répondit monsieur Launoy; je suis sûr, moi, que c'est une fille qui, toute jeune qu'elle est, a de l'expérience, puis mademoiselle Robert m'a confié qu'elle était diantrement coquette, qu'elle avait deux amants qui se la disputaient sans qu'on sache celui qu'elle préfère; mais made-

moiselle Robert assure aussi qu'elle est sage. Ses adorateurs ont donné tous deux de l'argent pour qu'il ne lui manque rien; ainsi, la bourse de la jeune personne est bien garnie, c'est l'essentiel.

— Alors, reprit madame Launoy, nous lui ferons payer nos complaisances, et s'il lui plaît de faire la prude, elle saura au moins ce que cela lui coûtera.

— Tu arranges tout cela à ta fantaisie, Lisa, mais elle m'a l'air d'une petite personne qu'on ne mène pas du tout comme on veut; il faudra beaucoup de ménagements, tu sais combien les autres ont mauvais ton, surtout Saint-Ange; il voudra prendre des libertés avec elle, et quand elle saura ce que nous sommes....

— Pardieu! la prends-tu pour une reine déguisée, répondit madame Launoy, elle était demoiselle de compagnie, c'est-à-dire une manière de femme de chambre, dans la même maison que mademoiselle Robert. Ne voilà-t-il pas de quoi bien faire son embarras. Quant à

sa sagesse, sois tranquille, va, mon pauvre benêt, elle faiblira bientôt devant de belles parures, car elle est bien jolie.

— Oui, elle est bien jolie, répéta M. Launoy avec un soupir.

— Écoute, Anténor, dit sa femme en laissant descendre de ses lèvres le verre de vin qu'elle y portait, j'ai déjà beaucoup souffert de tes infidélités ; mais de cette fois je ne plaisanterais pas, entends-tu? Ainsi, ne viens pas faire guirlande auprès de celle-ci, pour que j'en sois la dupe comme avec cette petite sotte de saltimbanque de Finette, qui devait me payer son voyage et qui au lieu de cela m'a emporté...

— Farceuse! elle t'a emporté un mauvais manteau parce que tu lui as retenu un cachemire français; va, je suis tranquille sur nos intérêts quand tu t'en mêles; relativement à faire l'agréable, souviens-toi de ce que je t'ai répété plusieurs fois, je veux bien que tu passes pour madame Launoy, mais je ne veux pas

que tu m'ennuies de ta jalousie. Là-dessus, bon jour, je vais dormir ; fais-en autant si cela te fait plaisir ; mais ne pleure pas, tu ne me toucheras pas du tout.

— Espèce de monstre, murmura tout bas madame Launoy ; va je te revaudrai cela.

Et les deux intéressants personnages gardèrent le silence. Laurence tremblait comme une feuille. A qui, bon Dieu, mademoiselle Robert l'avait-elle confiée ; n'était-il pas horrible de penser qu'elle était partie avec des gens tarés et d'une profession peu honorable, sans doute. Une autre découverte, non moins pénible, venait rendre ses chagrins plus amers et ajouter à son humiliation : cet argent que mademoiselle Robert lui avait apporté ne venait donc point de madame de Salewska ; c'était Raymond, sans doute, qui le lui avait fait remettre ; car, bien qu'on eût parlé de deux personnes qui s'occupaient d'elle, elle ne pensait qu'à M. de Meulan ; et elle ne pouvait s'empêcher

d'être profondément affligée d'une générosité qui lui semblait une offense.

— Mon Dieu, se disait-elle en retenant ses soupirs et ses larmes, ne me sera-t-il donc pas permis de gagner ma vie sans qu'elle soit abreuvée d'amertumes et environnée de soupçons. A quoi sert-il donc d'aimer la vertu puisqu'on ne peut se décider à croire qu'elle habite le cœur d'une femme pauvre. Oh! c'est horrible, cela, qu'on rende l'honnêteté si pénible en en doutant toujours. Que ferais-je chez cette personne à qui M. de Meulan m'a recommandé par sa lettre? Si j'accepte cette protection, ne sera-ce pas justifier l'opinion qu'on a déjà de moi?

Et la pauvre Laurence, plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été, pleurait sur sa misère, plus par l'humiliation qu'elle devait lui attirer, que par les véritables souffrances qui en seraient le résultat; cependant elle faisait tous ses efforts pour reprendre du courage et de la fermeté.

Laurence approchait de Livourne, où elle devait s'embarquer ; mais plus les heures s'écoulaient, plus aussi elle sentait augmenter la répulsion que lui inspiraient ses compagnons de voyage. C'était des remarques futiles et déraisonnables peut-être qui augmentaient cette répulsion, mais répulsion naturelle et compréhensible chez une personne délicate. Cette répulsion s'augmentait des regards ardents et effrontés de l'homme et du ton indécent de la femme; de leur vulgarité prétentieuse à tous deux, cent fois plus pénible que des manières simplement bourgeoises et même communes. Laurence se répétait aussi qu'ils avaient une profession peu honorable, puisqu'on craignait l'effet que sa découverte produirait sur elle.

Aux portes de Livourne, toutes les inquiétudes, toutes les craintes de Laurence firent place à une odieuse réalité.

Les protecteurs que lui avait choisis mademoiselle Robert, étaient des comédiens am-

bulants, des espèces d'acrobates et de faiseurs de tours.

A cette découverte, qui lui fut révélée par les difficultés des douaniers relativement à leurs effets, Laurence fut prête à s'enfuir de terreur. Les Launoy, occupés à discuter, ne faisaient aucune attention à elle; mais après avoir quitté à demi sa place, elle y retomba plus découragée: elle ne possédait aucun papier, et si on consentait à lui rendre ce qui lui appartenait, ce ne serait certainement qu'après s'être fait largement payer, car elle se rappelait la conversation qu'elle avait entendue.

— Eh bien! je leur donnerai tout ce que je possède d'argent, se disait Laurence avec le laisser-aller imprudent de la jeunesse, je leur donnerai tout et je les fuirai, car si Raymond apprenait jamais... Hélas! peut-être déjà cette méchante comtesse lui a dit que j'étais une fille perdue, et que j'étais partie volontairement avec ces misérables.

Et la pauvre et fière Laurence croyait en-

tendre les mordantes plaisanteries dont la société aristocratique accable tout ce qui ne l'égale pas. Le rouge de la honte brûlait ses joues, et quoiqu'il fut nuit, elle s'enfonçait dans le coin de la voiture afin qu'on ne l'aperçut pas; enfin, cette sensation devint si pénible, qu'elle se décida à s'en affranchir à l'instant même; et quand la voiture s'arrêta à l'auberge, Laurence dit d'un ton ferme, parce que la réflexion lui rendait toujours de la fermeté :

—Veuillez, monsieur ou madame, me dire ce dont je vous suis redevable pour mon voyage depuis Florence et me faire remettre ce qui m'appartient.

— Et pourquoi donc cela? s'écria la femme Launoy, nous avons bien le temps de faire nos comptes, puisque nous ne sommes pas au bout de notre voyage.

— Le mien, en votre compagnie, s'arrête ici, reprit résolument Laurence, je ne veux pas entrer dans cette maison.

—En voilà bien d'une autre, s'écria madame Launoy, à quoi cela ressemble-t-il, cette farce que vous voulez faire là ? où voulez-vous aller, s'il vous plaît ?

— Je ne crois pas avoir de comptes à vous rendre, madame.

— Mais si, mais si ; mademoiselle Robert nous a prié de vous conduire à Paris, et nous vous y conduirons. Après, dansez, chantez, faites tout ce que vous voudrez, cela...

— Silence ! dit M. Launoy, et laissez-moi expliquer...

— Toute explication est inutile, reprit Laurence, j'ignorais que vous eussiez une...

— Allons, allons, tranchons le mot, vous ignoriez que nous fussions des baladins, reprit M. Launoy, la chose vous déplaît et vous voulez nous quitter, c'est juste, mais où irez-vous toute seule à cette heure-ci. Vous serez encore plus exposée qu'avec nous, vous êtes si belle, si.....

—Merci, interrompit madame Launoy, au

lieu de lui parler de sa beauté au milieu de la rue et des bagages, aide-moi un peu; après tout, qu'elle aille où elle voudra, qu'elle paie et bonsoir.

La pauvre Laurence tourna ses regards désespérés autour d'elle, la pluie commençait à tomber, aucune autre lumière, que celle que tenait le garçon de l'auberge, ne se montrait; en désespoir de cause, elle se résigna à rester sous le même toît que les Launoy.

La véritable honnêteté et la modestie exercent sans effort un empire auquel rien n'échappe. Aussi la maîtresse de l'auberge s'occupa-t-elle d'abord de Laurence et la fit-elle entrer dans une chambre fort propre, en l'assurant qu'elle y serait tranquille. Pour en être plus certaine, la pauvre effrayée s'enferma soigneusement, après avoir refusé de partager le souper des Launoy et s'être fait servir chez elle. Mais elle put entendre ce qui se passait dans la chambre voisine où plusieurs personnes étaient venues les rejoindre.

On s'embrassait on se félicitait, on entendait des expressions joyeuses et amicales. Hommes et femmes paraissaient unis et s'interpelaient par leur nom de baptême.

— Oh ! se dit Laurence, ces gens que je méprise sont peut-être bons et honnêtes ; ils gagnent leur vie comme ils peuvent, Mais enfin, ils ont des liens, ils se protègent, ils s'aiment entre eux ; leurs plaisirs, comme leurs peines, ils les mettent en commun ; et moi qui les dédaigne, je n'ai pas un ami qui m'attende. Raymond m'a secouru par pitié, mais il ne m'aime pas, sans cela m'eut-il jetée au hasard, confié sans prévoyance à mademoiselle Robert. Ah ! je ne suis nécessaire au bonheur de personne, je suis seule, seule au monde.

La pauvre Laurence passa une partie de la nuit à se demander ce qu'elle allait devenir et quel parti elle devait prendre. Et tandis que ses pleurs coulaient avec amertume, qu'elle en baignait son lit sur lequel elle eut pu mourir sans que personne vînt essuyer ses larmes,

elle entendait des projets de travail, de plaisirs et de succès; elle comprenait à demi cette vie de bohémien qui fait que le mal et le bien se succèdent comme le jour et la nuit, cette vie attendue et reçue souvent avec joie, et toujours avec résignation.

Enfin, tout rentra dans le silence, les paupières gonflées de Laurence s'abaissèrent sur ses joues brûlantes, et elle n'entendit plus rien.

Elle dormait profondément, comme on dort à dix sept ans; quand elle fut réveillée par un coup violent frappé à la porte de sa chambre. Très effrayée, elle demanda ce qu'on lui voulait.

— Eh parbleu! ce que je veux, cria madame Launoy en frappant toujours, je veux vous parler, si vous voulez bien le permettre.

Laurence se vêtit à demi et entr'ouvrit la porte que l'autre poussa entièrement.

— Soyez tranquille, je ne vous mangerai pas, dit-elle en ricanant, je viens vous dire que le bateau à vapeur part à midi et qu'il est neuf

heures; si vous voulez venir avec nous, je vais retenir votre place, donnez-moi votre passeport.

— Je n'en ai pas, balbutia Laurence, je suis venue en Italie avec la famille Salewska, je faisais partie de sa maison.

— C'est différent, en ce cas, donnez-moi quarante pauls pour votre part de voyage depuis Florence et bonjour.

En parlant ainsi, madame Launoy tendait la main, Laurence lui remit ce qu'elle demandait sans faire aucune observation.

—Ah! çà, êtes-vous folle, reprit cette femme, de vouloir ainsi rester toute seule, sans papiers, et comment ferez-vous?

— J'écrirai à la comtesse Salewska, je lui demanderai....

— Elle ne vous répondra pas. Savez-vous ce qu'elle dit à tout le monde: c'est que vous avez pris pour amant le...

— Assez, assez, interrompit Laurence, je ne veux pas savoir ce que l'on dit. Pouvez-vous

madame, me faire avoir un passage sur le bateau, je le paierai plus cher s'il le faut. Une fois arrivée en France, je vous débarrasserai de moi.

— Vous ne m'embarrassez pas du tout et si vous vouliez ne pas faire la renchérie, vous feriez un voyage fort gai et fort agréable. Vous nous méprisez parce que nous sommes des *histrions*, comme on dit, ce qui n'empêche pas que nous avons autant de talent que beaucoup d'autres qui font leur embarras et vont en représentations dans.....

— Si l'on part à midi, fit observer doucement Laurence, peut-être faudrait-il s'occuper...

— C'est vrai, c'est vrai; donnez-moi donc trois cents francs, nous compterons ensuite. Habillez-vous vite et chaudement.

A propos, J'ai un avertissement à vous donner; mon mari est un coureur, qui cherchera à vous en conter; je sais bien que vous ne l'écouterez pas, parce que vous êtes trop délicate pour vouloir d'un homme marié! Si vous m'en

croyiez, vous prendriez Saint-Ange, c'est lui qui remplit l'emploi d'amoureux chez nous; un beau garçon, un garçon de talent, qui débutera un jour à Paris, ça, c'est sûr. On dit que vous êtes une fameuse musicienne, vous seriez très bien ensemble, et cela vaudrait cent fois mieux, pour vous, que de vous remettre demoiselle de compagnie.

Laurence comprit que ce n'était pas le moment de discuter avec madame Launoy sur le mérite de M. Saint-Ange, elle lui rappela qu'il restait encore bien des préparatifs à terminer et madame Launoy la laissa enfin se préparer. A peine avait-elle achevé, que M. et madame Launoy vinrent la chercher, accompagnés d'un grand jeune homme d'une figure si fadement régulière, que Laurence comprit que c'était M. Saint-Ange; l'odeur de musc et de patchouli qui s'exhalait de sa personne achevait de le rendre tout à fait insupportable. Madame Launoy lui parlait avec une familiarité

respectueuse, qui prouvait toute la considération que lui inspirait son talent.

M. Saint-Ange allait offrir le bras à Laurence, pour faire le trajet qui les conduisait à la mer, mais elle s'empara de celui de madame Launoy, qui lui dit en ricanant :

— Allons, allons, je vois que vous voulez faire la coquette, et c'est fort bien; si vous êtes un peu adroite, Saint-Ange vous épousera; il a des mœurs, de l'ordre... Tenez, quoique vous n'ayez pas été bien gentille, hier, je me sens attirée vers vous; et si vous voulez, nous serons bonnes amies. Je vous confierai d'abord que Launoy...

Laurence retira son bras avec un sentiment de dégoût qu'heureusement sa compagne ne comprit pas; elle crut que Laurence était effrayée de la vue de la mer qui était houleuse et mutine. Il est vrai que la mer faisait un peu trembler Laurence qui ne s'était encore jamais confiée à cet élément si effrayant, surtout dans ses jours de colère; mais ce qui

l'inquiétait encore plus dans ce moment, c'était la crainte de rencontrer quelqu'un de connaissance sur le paquebot.

Plus d'une fois, sous la protection de la comtesse de Salewska, on lui avait adressé des hommages offensants; que n'aurait-elle pas à craindre dans sa situation actuelle.

Cette réflexion la troubla tellement, qu'elle s'appuya de nouveau, et les larmes aux yeux, sur le bras de madame Launoy.

— Voyons, voyons, vous avez peur, et je vois bien que je ne suis pas assez forte, dit celle-ci.

Elle fit signe au beau Saint-Ange de s'approcher; Laurence ne crut pas qu'il fût nécessaire, dans un pareil moment, de faire trop de résistance, et elle se laissa conduire à la barque qui se dirigea, non sans peine, vers le paquebot en rade. Les vagues se jetaient en furie sur la petite embarcation qui s'enfonçait et se relevait avec une effrayante rapidité. Un grain de pluie tomba, tout à coup, comme de

petites pierres, et aveugla à un tel point les bateliers, qu'ils laissèrent dériver la barque qui fut rejetée loin du bâtiment, et quand après un redoublement d'efforts, on en toucha enfin l'escalier, les vagues tourbillonnaient tellement, qu'il fallut jeter une amarre par-dessus le bord pour assurer la barque.

Madame Launoy témoignait sa frayeur par des cris et des lamentations.

Laurence gardait un morne silence; toute sa crainte était de s'évanouir; c'est ce qui arriva. Saint-Ange la prit alors dans ses bras nerveux, et s'attachant au tire-veille de l'escalier, il le monta sans accident et arriva sur le pont où les passagers étaient rassemblés : madame Launoy suivait avec son mari, et leur tournure à tous deux, jointe à l'aspect d'une jeune et belle femme évanouie, attira toutes les attentions.

Saint-Ange avait posé Laurence sur un banc et l'appuyait sur sa poitrine; de sa forte main il écartait les boucles de ses cheveux mouillés, et

voulant donner de l'air à la malade, il lui ôta son chapeau. On vit alors la figure si pâle, si défaite, mais si belle de l'intéressante jeune fille et une exclamation d'admiration échappa à tous les hommes.

Laurence rouvrit les yeux alors, et se trouvant ainsi entourée et appuyée sur la poitrine de M. Saint-Ange, son visage se couvrit de rougeur, et elle se leva précipitamment.

— Calmez-vous, restez donc là, dit M. Saint-Ange en faisant un geste pour lui faire reprendre sa place sur le banc.

Mais elle se dégagea avec fierté, et le pria de la laisser. Il y avait une décence si vraie et tant de dignité dans tous les mouvements de mademoiselle Winter que, quelque curiosité qu'on éprouvât, chacun s'éloigna. Elle se hâta de remettre son chapeau et son voile, et chercha des yeux madame Launoy; mais elle ne s'en approcha pas quand elle la vit au milieu d'un groupe d'hommes à qui elle racontait sans doute ce qu'elle savait de Laurence, car

tous les regards étaient dirigés de son côté. Elle n'y échappa qu'en descendant dans le salon destiné aux dames. Heureusement, il était désert et elle put reprendre un peu de calme et réfléchir à ce qu'elle avait à faire.

Après s'être long-temps désolée, elle se dit que si elle paraissait trop intimidée, trop effrayée, elle ne pourrait surmonter aucun des obstacles qui s'élevaient autour d'elle. Elle se dit aussi que si elle ne soignait pas sa santé, elle s'ôterait toute force physique et morale; elle voulut même être assez sage pour éloigner le souvenir de Raymond, en se répétant qu'il ne pouvait compter pour rien dans sa destinée, et qu'elle ne devait pas se diriger vers le phare trompeur qu'il avait fait luire à ses yeux. Mais tous ces raisonnements perdaient leur force quand elle laissait son cœur parler plus haut que la prudence; l'imagination de Laurence, cette délicieuse magicienne, renversait, de son aîle dorée, tout l'échafaudage de projets sévères et sages qu'essayait de construire sa

raison; et Raymond restait vainqueur de la volonté et de l'âme d'une jeune personne dont il était devenu l'idole.

— Oh! oui, oui, je veux quitter les gens avec qui je suis, se disait alors Laurence; que penserait Raymond; il me reprocherait certainement d'avoir accepté le mépris qui s'attache à eux. Mais que deviendrai-je si je les quitte? seule, seule au monde, sans une protection, sans seulement une relation dont je puisse me réclamer!... Et la pauvre abandonnée retombait sur elle-même, anéantie par cette réalité de malheur qui vient renverser tous les projets d'une juste et noble fierté.

Elle était plongée dans ces désolantes incertitudes quand madame Launoy vint l'avertir qu'on allait se mettre à table. Le regard profondément abattu et les yeux pleins de larmes de Laurence la touchèrent, et elle trouva pour la rassurer des paroles assez délicatement sensibles.

Cette disposition de madame Launoy était

passagère comme tout ce qui se passe de bien chez les femmes dont la morale est fort légère; il n'est pas rare en effet qu'il ne reste, au fond de leur cœur, une sorte de bonté qui perce par moments la croûte de corruption que le vice forme dans leur âme, mais ce retour au bien est fugitif. Cependant la douceur que dans cette circonstance montra madame Launoy, suffit pour rassurer un peu la confiante Laurence, et elle se laissa conduire dans la salle où les passagers étaient rassemblés. Tous les yeux se tournèrent vers elle qui tenait les siens baissés; et elle sentit une rougeur brûlante remplacer, tout à coup, son extrême pâleur. Cependant elle se remit peu à peu; la nourriture qu'elle prenait rendit quelque vigueur à son esprit, et elle se hasarda, vers le milieu du repas, à regarder autour d'elle.

Elle faillit jeter un cri de surprise et de terreur : lord Frédéric Litton était placé en face d'elle et ne la perdait pas de vue. Elle se ressouvint aussitôt de ce qu'elle avait entendu

dire la veille aux Launoy, et du peu de protection qu'elle pouvait en attendre; elle frémit aussi en pensant au caractère emporté de lord Frédéric; elle savait que, gâté par sa mère, dont l'esprit étroit et peu éclairé n'avait été pour son fils, ni un guide sûr, ni un guide sévère; elle savait que ce jeune homme à qui on accordait des qualités généreuses, un excellent cœur et beaucoup d'esprit, avait un caractère emporté et une volonté indomptable; qu'une grande fortune n'était pour lui qu'un moyen de satisfaire toutes ses passions. Sa présence sur le bateau, qui ne pouvait avoir d'autre but que de la suivre, annonçait à Laurence qu'il était décidé à braver tous les obstacles, à n'écouter aucune convenance; car ce qui dominait le plus dans le caractère de lord Litton, c'était une persistance passionnée qui s'augmentait des difficultés. Jusque-là aucune volonté ne s'était opposée à ses désirs, mais jusque-là il n'avait aimé que sa mère.

Long-temps il avait montré une sorte de dé-

férence à M. de Meulan, et même, tant qu'il avait été très jeune il s'était soumis à l'espèce d'autorité que le marquis exerçait sur lui, mais peu à peu cette autorité l'avait lassé , et elle lui sembla une prétention insupportable, du moment où Raymond l'engagea à respecter une jeune personne qui voulait rester sage; plus tard l'humeur de Frédéric se changea en haine contre M. de Meulan quand il découvrit un rival dans l'homme qui lui donnait des leçons de morale, leçons dont il ne lui donnait pas l'exemple.

Mademoiselle Robert lui avait dit que Laurence se rendait à Livourne afin de s'y embarquer pour la France; elle lui avait fait cette confidence, en exigeant sa parole d'honneur, de ne faire aucune démarche tant que mademoiselle Winter serait à Florence. Il avait religieusement tenu cette parole, mais il s'était à l'instant même déterminé à partir pour Livourne.

Il n'y avait peut-être pas alors dans le cœur de lord Frédéric un amour ni un désir bien

profond ; ce qui l'avait aiguillonné dans le premier moment, c'était le plaisir de causer une vive contrariété à M. de Meulan et l'espérance de se venger de lui.

— Pour exécuter ces projets et quitter Florence, il n'aurait eu qu'à en exprimer le désir à sa mère ; elle n'aurait même pas dit qu'il allait à Livourne. Mais dans la crainte d'être troublé dans cette démarche par M. de Meulan, lord Litton préféra feindre de partir pour Rome avec un compatriote et suivit en effet cette route jusqu'à Sienne ; à cause de ce détour, il n'arriva à Livourne qu'au moment où *le Pharamond*, sur lequel était embarquée Laurence, allait lever l'ancre.

Avant d'y arrêter son passage, lord Frédéric s'assura que la famille Launoy était au nombre des passagers ; s'il eût douté de la présence de Laurence sur le bâtiment, il en fut convaincu en entendant vanter la merveilleuse beauté d'une jeune personne qu'on y

avait transportée évanouie. Vanter la beauté d'une femme devant certains hommes, c'est augmenter leur ardeur pour elle, et dès ce moment lord Litton se crut passionnément amoureux de Laurence.

— Je connais la moralité de ces histrions, se dit-il, je les achèterai au moyen d'une poignée d'or. Et il resolut de ne plus les quitter jusqu'à ce qu'il eût parlé à Laurence.

Quelque effrayée que se sentit mademoiselle Winter en apercevant lord Frédéric, et en se rappelant la violence de ses passions, elle avait un caractère si confiant, elle était si ignorante des vices du monde, elle comprenait si peu la vie réelle, comme notre siècle de fer et d'or l'a faite, que la pudeur seule la rendait craintive; comme la sensitive, son cœur se fermait à l'approche du vice, dont son âme pure ne se faisait aucune idée; et si elle redoutait la présence de lord Litton, c'était plutôt parce qu'il connaissait Raymond que parce qu'elle pensait qu'il put

espérer de la séduire. Si elle se fût sentie protégée par des personnes est imables, elle eût été plutôt contrariée, qu'effrayée de sa présence.

Laurence était une de ces femmes qui ne peuvent craindre que ce qu'elles aiment. Excepté le pouvoir qu'exerçait sur elle l'amour de Raymond, il régnait dans son âme une délicatesse tellement facile à s'alarmer, qu'elle la tenait en garde contre toute séduction dont son cœur n'eût pas été le complice. Ajoutez à cela qu'elle était douée d'une fierté extrême, d'une fierté qui se révoltait à la moindre atteinte qu'on voulait lui porter.

Ce caractère était précisément celui qui pouvait prendre le plus d'empire sur lord Litton; c'était un obstacle que le sort jetait devant cette volonté qui n'avait jamais cédé à personne, et il était fait pour comprendre toute la noblesse de cette âme confiante et naïve. Mais tandis qu'il considérait comme sa proie cette jeune fille abandonnée et si mal défendue par la so-

ciété dont elle était entourée, lord Litton ne se doutait pas qu'il avait devant lui le maître indifférent, mais puissant, de sa future destinée; La seule femme qu'il dût réellement et passionnément aimer.

Laurence n'attendit pas que le dîner fut terminé pour quitter la table, et elle déclara qu'elle était tout-à-fait insensible aux prières et aux observations de madame Launoy, qui lui reprochait de ne montrer aucune complaisance. Le moment de confiance qu'elle avait ressenti pour cette femme s'était presqu'entièrement éteint depuis qu'elle soup-

connait que lord Litton la rangerait facilement dans ses intérêts. Les regards et les signes d'intelligence qu'elle surprit entre eux la convainquirent qu'elle ne se trompait pas, et elle résolut de se tenir prudemment sur ses gardes.

Rentrée dans la chambre des dames, Laurence s'approcha de la lampe suspendue au plafond, mais le roulis du bâtiment faisait vaciller sa lueur de manière à la rendre fort incertaine. Cependant Laurence aurait voulu lire afin d'échapper à ses réflexions et parvenir à se calmer; car elle se disait, avec vérité, que s'appesantir sur le danger, ôte la force de le combattre et enlève tout sang-froid.

Avec la nuit le vent augmenta de violence, le bâtiment dansait sur les vagues, et le bruit de la mer en courroux, s'unissant à celui de la machine à vapeur, produisait une sensation aussi fatiguante que pénible. A mesure que le ciel devenait plus noir, la vue de la mer, que Laurence regardait par la petite fenêtre, lui semblait plus sinistre et plus effrayante. C'est,

assurément, une chose fort peu importante que la traversée de Livourne à Marseille, passage exécuté si souvent sans accident. Ce n'est rien, surtout pour une personne entourée des soins de sa famille et sous sa protection; mais aux yeux d'une jeune fille qui se trouvait pour la première fois sur un élément, toujours effrayant à la réflexion, et qui n'était entourée que d'étrangers dont elle se méfiait avec tant de raison, ce passage éveillait en elle mille craintes sinistres.

Quand Laurence retirait sa tête de la lucarne par où elle entrevoyait la mer furieuse, elle entendait alors le bruit qui venait de la salle commune. Tout-à-coup on fit silence, et Laurence reconnut la voix de madame Launoy qui chantait. Elle ne pouvait distinguer les paroles, mais sans doute elles étaient fort gaies, car de bruyants applaudissements semblaient l'encourager. Le bruit s'appaisa pourtant et elle allait essayer de se reposer quand la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

— Je savais bien, que vous n'étiez pas couchée, s'écria Mme Launoy, en venant s'asseoir en chancelant sur le canapé à côté de Laurence. Mais fermez donc cette fenêtre, il fait une humidité horrible; comment ne craignez-vous pas de gâter votre voix, que l'on dit si belle.

Laurence ferma la lucarne, et regarda madame Launoy qui continuait à parler; elle s'aperçut que son visage était pourpre et enflammé, et que sa parole semblait embarrassée. Le plus affreux dégoût s'empara aussitôt de la pauvre jeune fille et elle se réfugia à l'autre bout du canapé. Mais madame Launoy l'y suivit en lui criant :

—Écoutez, ma chère, ce que j'ai à vous dire, c'est quelque chose de plus sérieux, de bien meilleur que...

— Je ne veux rien entendre, interrompit Laurence avec résolution, je veux prendre du repos; il me semble qu'il serait raisonnable à vous d'en faire autant.

— Bah! bah! vous me dites cela parce que

vous croyez que je suis un peu étourdie, mais je vous assure que j'ai bien toute ma raison, et la preuve c'est que je veux vous donner de bons conseils. Savez-vous ce que ce jeune homme qui était en face de vous m'a chargé de vous dire : il vous donne sa parole d'honneur, qu'il est prêt à faire tous les sacrifices imaginables, pour vous rendre la plus heureuse des femmes. Il est fort joli garçon au moins, et surtout très généreux ; il a payé du champagne à toute la table quand vous avez été partie, et... et je suis venue vous chercher pour prendre du punch, j'ai promis de vous amener, et vous viendrez...

— Laissez-moi, madame ! s'écria Laurence, en repoussant la main qui retenait la sienne. Vous êtes femme, et vous pouvez ; vous osez...

— J'ose boire du punch et rire, répondit madame Launoy, voyez le grand crime. Pourquoi donc faites vous ainsi la prude avec moi, quand je sais que vous connaissez ce jeune

Anglais, et que vous le voyiez tous les jours à Florence. Qui sait si ce n'est pas de votre consentement qu'il vous a suivie.

Laurence prit le parti de ne pas répondre.

— C'est étonnant comme la tête me tourne, reprit madame Launoy, je tremble de tous mes membres. Et elle essaya de marcher dans la chambre, mais le roulis était devenu tellement violent : qu'elle ne put se tenir, et tomba la tête contre une table de marbre, placée au milieu du salon. Laurence accourut à son secours, et s'aperçut que le front de madame Launoy était couvert de sang. Sans penser qu'elle allait attirer près d'elle celui qu'elle redoutait le plus dans ce moment, elle jeta un cri perçant qui fut entendu malgré le bruit de l'orage.

Lord Litton, M. Launoy et Saint-Ange, se précipitèrent aussitôt dans la chambre. Laurence était tellement occupée de soigner madame Launoy, qu'elle ne repoussa pas d'abord Frédéric qui lui répétait :

—Laissez donc cette femme, belle Laurence,

son mari la soignera, accordez-moi plutôt un moment d'entretien, je vous en conjure. Je vous dirai, je vous expliquerai.....

— Rien, milord, rien, s'écria Laurence, revenant à sa propre position, que peut-il y avoir de commun entre nous deux : je ne suis plus la demoiselle de compagnie de madame de Salewska, et je vous prie, s'il le faut je vous ordonne de me laisser.

Lord Litton, surpris, recula de quelques pas, mais sans cesser de la suivre des yeux pendant qu'elle aidait M. Launoy à poser sa femme sur le canapé. Cependant quoique le cœur de Laurence fut excellent, elle ne put plus long-temps surmonter le dégoût que lui inspirait cette femme, surtout quand elle entendit M. Launoy répéter :

— Lisa, Lisa, tu seras donc constamment la même, et le Champagne sera toujours ton maître; pour en boire tu vendrais ton père et ta mère.

M. Saint-Ange aidait son camarade dans les

soins qu'il rendait à sa compagne, quoique ni l'un ni l'autre ne fussent dans un état bien respectable. Madame Launoy se débattait entre leurs bras, et la violente attaque de nerfs qu'elle éprouvait fit ressentir à Laurence une impression si pénible, elle avait un si grand désir de se soustraire aux regards de lord Litton, que sans réfléchir que c'était peut-être l'attirer près d'elle, elle quitta la chambre et monta sur le pont.

Elle éprouva un moment de bien-être à respirer un air pur, et à se trouver éloignée de ses compagnons de voyage. Elle serait volontiers restée sur le pont toute la nuit, malgré l'orage, si lord Litton ne s'était hâté de venir la rejoindre.

Ils étaient seuls, lord Frédéric lui inspirait un profond éloignement; cependant, par une suite de la fermeté de son caractère, qui ne faiblissait que dans les circonstances où son cœur se trouvait intéressé, elle pensa que ce qu'elle avait de plus prudent à faire était de s'expli-

quer positivement avec lui. Elle le laissa donc commencer ainsi l'entretien :

— Parbleu! ma belle demoiselle, dit lord Litton avec une violence contenue, vous me causez, je vous l'avoue, un profond étonnement en me témoignant tant de rigueurs et de sévérité.

— Puisque je me vois forcée de vous entendre, milord, répondit Laurence en affectant une extrême fermeté, je profiterai de cette circonstance que j'aurais désiré éviter, pour vous parler avec une franchise qui me mettra, je l'espère, à l'abri de semblables persécutions. Je vous demanderai d'abord, milord, pourquoi vous vous étonnez de ce que je repousse une attention que je n'ai rien fait pour m'attirer. Ai-je par quelque coquetterie, par mon maintien ou ma légèreté, mérité que vous me reprochiez ma sévérité?

— Vous parlez comme la sagesse, dit Frédéric avec dépit, mais agissez-vous avec franchise et de bonne foi, ne vous êtes vous pas aperçue que je suis devenu amoureux de vous

du premier jour que je vous ai vue à Paris et qu'ensuite...

— Merci, milord, interrompit Laurence qui, rendue un instant à son caractère naturel, ne put s'empêcher de laisser échapper une légère moquerie. Merci, vous agissez loyalement en me mettant pour toujours à l'abri de la séduction de vos compatriotes; en me déclarant que vous honorez du nom d'amour un mauvais sentiment qui, à la première vue, vous a porté à insulter une personne qui sortait de chez madame votre mère. Quant à notre seconde entrevue, elle prouve encore plus en votre faveur. Comment donc? Vous m'avez appelé comme vous l'eussiez fait d'un sauvage ou de toute autre curiosité que milady eut voulu placer dans sa collection.

— Je me suis conduit comme un sot, s'écria lord Litton avec impatience, je le confesse et je suis encore plus convaincu qu'il n'est pas une de ces bégeules qui riaient de ma sottise, qui soit digne de vous apprécier. Mais à tout

péché miséricorde, et si vous vouliez m'écouter seulement un instant.

— Quoique je sache que vous ne me convaincrez pas, j'aurai cette patience, milord, mais seulement pour une fois.

—Eh bien donc! Meulan vous fait la cour n'est-ce pas? Mais quoiqu'il ait assurément la parole plus douce que moi, quoiqu'il sache mieux l'art de séduire les femmes, je vous le dis en vérité, je vaux mieux que lui, car il ne veut que vous tromper.

— Quelle preuve en avez-vous, s'écria involontairement Laurence, ou du moins ajouta-t-elle avec plus de mesure, qui vous a dit qu'il s'occupât de moi, milord?

— Quand je n'en aurais pas eu la certitude dès le premier moment, je l'aurais acquise par la conduite de Raymond le jour de la Pergola; il était dans la loge de madame de Pienne, tout-à-coup il feint une affaire dont elle n'a pas été dupe pourtant, car elle le connaît et le mène comme un enfant; aussi sut-elle avec une

inconcevable adresse, décider madame de Salewska à retourner promptement chez elle. Comme j'avais également des soupçons, je me suis offert pour accompagner cette vieille folle; quant à M. de Verdun, on l'eut dit envoyé là tout simplement pour devenir la trompette de Florence. Oh! vous avez affaire à forte partie, mademoiselle; madame de Pienne est une fine mouche. Croyez-vous qu'elle ait été aussi plus dupe que moi de la disparition de M. de Meulan la nuit du bal qu'elle donnait. Il s'était rendu près de vous, j'en étais sûr, j'aurais pu troubler son bonheur, mais j'avais donné ma parole et un Anglais n'y manque jamais, j'avais donné ma parole de ne point chercher à vous voir tant que vous seriez à Florence.

— Vous pourriez vous tromper dans ce qui concerne M. de Meulan, balbutia Laurence.

— Je ne me trompe point, et je dois vous déclarer que s'il ne se fut agi que de me couper la gorge avec lui, rien ne m'aurait arrêté.

—Mais encore, de quel droit, milord..

—Du droit qu'a tout homme de chercher à plaire et à se faire aimer. Vous me jugez mal parce que vous ne voulez pas me connaître ; vous ignorez qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fusse prêt à faire pour ce que j'aime; vous ignorez que ma franchise égale ma violence : je ne sais point tromper moi, et je vous le répète, Raymond ne vous aime pas véritablement. S'il vous aimait, vous aurait-il exposée à partir seule? Et dans quelle compagnie encore ! S'il vous aimait, se serait-il montré tranquille et souriant dans la calèche de madame de Pienne quelques heures seulement après votre départ, et l'aurait-il forcée de défendre sa porte le même jour à ce fat de prince Castel-Nero, parce qu'il a su que durant les heures qu'il a passé la nuit près de vous, madame de Pienne qui se dit depuis long-temps trop malade pour danser, a valsé avec le prince. Mais elle est aussi adroite que coquette, et après une scène, le résultat a été de se montrer aux Cascines en meilleure intelligence que jamais avec M. de Meulan; car

ils ont autant de vanité l'un que l'autre. Mais revenons à nous. Vous préférez Raymond qui ne vous sacrifiera jamais sa Gabrielle, tandis que moi je vous sacrifierai s...

— Milord, interrompit Laurence, je ne désire aucun sacrifice, je n'en accepterai aucun. M. de Meulan m'est indifférent....

— Pourquoi donc votre voix tremble-t-elle seulement en prononçant son nom. Tenez, à la haine que je lui porte, je sens que je vous aimerai avec fureur, et dussiez-vous vous montrer toujours aussi rebelle, eh bien je ferai tout au monde pour vous inspirer quelqu'intérêt, ne fut-ce que pour vexer Raymond.

— Voilà un motif qui ne doit pas me toucher beaucoup, reprit Laurence, et maintenant, milord, vous me permettrez de parler à mon tour. Personne, pas plus M. de Meulan qu'un autre n'obtiendra de moi rien contre l'honneur, et si vous avez quelque délicatesse vous ne me compromettrez pas davantage, vous me laisserez à ma destinée; croyez-moi, milord,

elle est assez triste pour qu'on n'y ajoute pas une persécution que je repousse de toute ma volonté. A présent que vous connaissez mes sentiments, laissez-moi.....

— Que je vous laisse parmi ces saltimbanques! s'écria Frédéric : vous me priez de ne pas vous compromettre; croyez-vous donc, quand vous seriez pure comme l'enfant qui vient de naître, croyez-vous donc qu'en vous voyant avec de pareils gens, vous persuaderiez personne, excepté moi cependant; car je ne sais quel empire votre voix, vos paroles exercent sur tout mon être, mais il est certain que je suis disposé à croire tout ce que vous voudrez que je croie. Consentez seulement à ne pas me fuir, à ne pas me traiter avec autant de sévérité, et, je vous le jure sur l'honneur, je ne ferai aucune démarche qui puisse vous compromettre; je ne m'approcherai de vous qu'avec votre permission, et je laisserai au temps à vous convaincre qui vaut le mieux de Raymond ou de moi. Oui, je compte tellement sur l'empire

de la vérité, que j'espère, quand vous me connaîtrez mieux, que vous découvrirez en moi quelques bonnes qualités. Jusqu'à présent je n'ai rencontré personne digne de m'inspirer de la confiance; la tendresse aveugle de ma mère est venue en aide à ma nature impérieuse et emportée. Cependant je puis me corriger si vous voulez m'aimer, mais si vous me repoussez, si un autre, si surtout Raymond était plus heureux que moi, voyez-vous, Laurence, il y a dans mon âme quelque chose qui se révolterait et me rendrait barbare. Je vous persécuterais, si ce n'était de mon amour, ce serait de ma haine.

— Milord, interrompit Laurence, cessons cet entretien, nous resterons toujours étrangers l'un à l'autre et je ne vous reconnaîtrai jamais le droit de vous mêler de mes actions. Je quitterai les personnes avec lesquelles je me trouve aussitôt mon arrivée en France, et je crois de ma délicatesse de vous répéter que quelque sincères que puissent être vos sentiments, j'y resterai complètement indifférente.

— Eh bien! à la bonne heure, s'écria Frédéric, vous me mettez tout-à-fait à mon aise en me montrant tant de hauteur. Peut-être si vous aviez voulu me ménager aurais-je été votre dupe, mais puisque vous ne vous donnez même pas cette peine, j'imiterai votre dure franchise, je vous déclare donc que je ne vous perdrai pas de vue un instant, que je séduirai tout ce qui vous entourera; que j'en ferai des espions, des persécuteurs s'il le faut, afin que vous soyez forcée d'avoir recours à moi; je me montrerai votre ennemi, puisque vous ne voulez pas de ma protection, de mon amour.

Ces dernières menaces de lord Frédéric se perdirent dans le bruit de l'orage, car Laurence s'enfuit et fût se réfugier dans la chambre où dormait madame Launoy. Elle en ferma soigneusement la porte, de crainte de surprise, et commença la plus longue, la plus fatigante des nuits. La crainte la plus grande qu'elle éprouvait était que Raymond ne sut lord Litton près d'elle, et qu'il ne crut qu'elle eût en-

couragé ses poursuites. Aussi était-elle déterminée à tout pour s'y soustraire.

Cependant les heures qui ne s'arrêtent jamais, soit qu'elles emportent la douleur ou la joie, amenèrent le point du jour et elle s'endormit.

Quand Laurence se réveilla, le bâtiment dansait sur son ancre dans le port de Gênes. Madame Launoy était debout et ne paraissait nullement se souvenir de l'état dans lequel elle s'était mis la veille; elle paraissait même fort gaie, fort animée et donna à peine à Laurence le temps de prendre son chapeau, pour la suivre. Ce que Laurence fit avec répugnance, car quelque désir qu'elle eût de visiter Gênes, qu'elle savait une des plus belles villes de l'Italie, elle se serait volontiers soumise à cette privation, si à ce prix elle eût pu éviter la présence de lord Litton. Mais Laurence ne doutait pas que si elle restait à bord, il ne descendrait pas à terre, et quelque pénible qu'il lui fut de

s'abriter de la présence de madame Launoy, elle la suivit.

En entrant à Gênes, Laurence regarda avec inquiétude autour d'elle et aperçut aussitôt lord Frédéric qui parlait vivement à M. Launoy et à Saint-Ange. Tous trois s'approchèrent et elle reconnut aussitôt l'influence du lord sur ces messieurs, car ils n'osèrent lui offrir leurs bras; lord Frédéric seul s'y hasarda, mais ayant été refusé, il marcha à côté d'elle sans se décourager. Irritée d'une obstination qu'elle trouvait réellement offensante, Laurence résolut de ne pas ouvrir la bouche.

Pour réparer ce qu'elle regardait comme une très grande impolitesse de sa compagne, madame Launoy prit la parole et ne la quitta plus; et quoique la distance qui séparait le rivage de l'hôtel fut très courte, elle trouva le moyen de débiter pendant ce trajet mille inconvenances. Elle eût même plus d'une fois fait sourire Laurence par ses prétentions à l'érudition, si la violente inquiétude qu'elle éprouvait lui

eut laissé plus de liberté d'esprit, car elle venait de comprendre au milieu du bavardage de madame Launoy, qu'elle comptait s'arrêter quelques jours à Gênes et y donner des représentations.

— Ce sera charmant! s'écria lord Litton en regardant malignement Laurence, et vous aurez ici le plus grand succès, j'en suis convaincu; surtout, madame, si vous débutez par le rôle dont vous nous avez dit hier quelques fragments.

—Ah! je vous en dirai bien d'autres aujourd'hui, répondit-elle, je ne crois pas que le temps nous permette de visiter Gênes, ainsi nous passerons toute la journée à l'hôtel et nous irons le soir au spectecle. Tiens, justement voici une affiche, on donne: *Une Faute*. Cette pièce où Léontine..... j'ai déjà vu ça traduit en italien au théâtre Goldoni, à Florence. En voilà un rôle où j'ai eu du succès, je l'ai joué à Louvain, en Belgique. Te souviens-tu, Launoy, quel effet je produisais, surtout au

moment où, presque somnambule, la femme raconte à son mari comment, la nuit, ce jeune homme.....

— C'est bon, c'est bon, interrompit M. Launoy, tu as déjà déclamé hier cette scène à milord; tu l'ennuieras.

— Et moi je suis sûre du contraire : il aime beaucoup les arts et les artistes, milord; et comme je ne fais ni la prude ni la mijaurée, je suis persuadée que milord se plaît avec moi.

— Cela est vrai, répondit Frédéric, en regardant toujours Laurence, et je ne vous quitterai pas. Si vous restez à Gênes, j'y resterai; si vous rentrez en France, j'y rentrerai avec vous. Comme vous dites, j'aime extrêmement les artistes, et ma bourse est toujours à leur service.

Laurence ne put s'empêcher de jeter à lord Frédéric un regard de mépris; et, dès qu'on fut arrivé à l'hôtel, elle demanda une chambre; et telle prière qu'on lui fit, telle humeur qu'on montrât, elle persista à n'en pas sortir.

Quoiqu'elle se sentît fort abattue, elle demeura près d'une fenêtre, en proie aux plus alarmantes réflexions. Elle regardait, sans presque la voir, la pluie qui tombait inexorablement sur les beaux palais de marbre qu'elle eût été si curieuse de visiter. Du golfe, elle avait aperçu le palais Doria, magnifique ruine, qui parle beaucoup plus à l'âme par ses souvenirs, qu'il ne satisfait les yeux de ceux qui le visitent. Elle aurait bien voulu se promener dans ces beaux jardins en terrasse; voir ces riches églises dont elle avait lu tant de descriptions; mais la crainte de déplaire à Raymond, encore plus que la prudence, lui ordonnait de ne laisser aucune occasion à lord Litton de se rapprocher d'elle.

Cependant, au milieu de la journée, madame Launoy frappa impérieusement à la porte; et comme Laurence croyait prudent d'éviter toute scène trop décisive, elle ouvrit.

— Comme ça, belle capricieuse, dit madame Launoy d'un ton fort aigre, vous êtes décidée à

mener cette vie-là tout le temps que nous resterons ensemble ?

— Que voulez-vous dire? demanda Laurence avec beaucoup de sang-froid. J'ai besoin de repos, et je veux rester seule ; je ne vois pas qui aurait le droit de m'en empêcher.

— Personne, assurément, ne peut vous empêcher de dormir si vous en avez envie ; mais, comme on ne dort pas toujours, nous pouvons espérer que vous nous ferez la grâce de dîner avec nous, si nous ne sommes pas trop indignes de votre présence.

— En vérité, je ne crois pas qu'elle puisse être d'aucun agrément pour vous, reprit Laurence ; nos goûts et notre manière d'être sont en complète opposition. Je crois, alors, que ce qu'il y a de plus prudent, c'est de nous voir le moins possible. N'ai-je pas d'ailleurs, madame, de graves reproches à vous faire. Vous vous étiez engagée à me ramener en France, et vous vous arrêtez à Gênes.

— Mais si tout chemin mène à Rome, tout

chemin mène encore mieux à Paris, répondit madame Launoy en riant; d'ailleurs, nous reprendrons le bateau à vapeur un de ces jours, ou bien nous suivrons la route de Nice. Peut-être y donnerons-nous quelques représentations; car nous avons besoin de faire de l'argent.

— C'est, sans doute, par économie, fit observer Laurence, qu'après avoir payé votre voyage jusqu'à Marseille, vous vous arrêtez ici. Mais, écoutez-moi, madame Launoy, ce n'est point l'état que vous professez que je méprise, quoique par goût je ne le choisirais pas; mais c'était une protection presque maternelle que l'on m'avait promise; et, ne la trouvant pas en vous, il faut que je me garde moi-même.

— Protection maternelle, s'écria madame Launoy, en voilà bien d'une autre, j'ai à peine trois à quatre ans de plus que vous, comment pourrais-je vous servir de mère.

— On peut protéger à tout âge, dit Laurence en souriant; mais laissons toutes ces susceptibilités; soyez plus jeune que moi si vous vou-

lez, ce ne sera qu'une raison de plus pour que je sois prudente. Enfin, il ne me convient point de vivre dans l'intimité avec lord Litton.

— Ah! voilà le grand mot lâché! Eh bien! vous avez tort, parole d'honneur; il a pour vous les meilleurs sentiments et je suis convaincue qu'avec un peu d'adresse vous le décideriez à vous épouser.

— Voilà le second parti que vous me proposez en deux jours, répondit Laurence en souriant, ainsi donc, vous trahissez les intérêts de votre ami Saint-Ange.

— Oh! Saint-Ange ne peut vous rendre heureuse comme vous avez besoin de l'être, et je sais bien à présent ce qu'il vous faut; aussi...

—Je vous en prie, interrompit Laurence avec impatience, ne vous mêlez nullement de mon sort à venir; vous vous êtes engagé à me conduire en France, mais je ne me suis point engagé à vivre à votre fantaisie, ainsi laissez-moi.

— Eh bien! savez-vous ce qui arrivera si vous persistez dans cette conduite; je ne de-

vrais pas vous le dire peut-être, mais mon bon cœur m'emporte. Si vous ne dînez pas avec nous aujourd'hui et que vous vous obstiniez à ne pas venir au théâtre, lord Litton a juré, et il tiendra son serment, car il me paraît avoir beaucoup de caractère, il a donc juré qu'il boirait du Champagne pour se monter la tête, parce que, dit-il, vous lui inspirez du respect, et quand il sera un peu en train, il avoue qu'il se sentira plus de résolution et il faudra bien alors que bon gré mal gré, vous lui accordiez une heure d'entretien.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Laurence, comment ai-je mérité cette affreuse persécution; mais j'en appellerai aux lois, à tous les honnêtes gens, à tous....

— Bah! les lois; avant qu'elles vous aient rendu justice, lord Litton vous aura compromise de façon à ce que vous ne puissiez convaincre personne de votre innocence. Quant aux honnêtes gens, il y en a bien peu qui sa-

vent résister à l'argent : c'est si tentant quand on en a besoin.

— Que faire, mon Dieu, que faire? répétait Laurence, et qui me donnera un bon conseil.

— Moi, si vous voulez m'écouter. Vous me croyez méchante, il n'en est rien; mais je suis comme bien des femmes qu'un misérable a d'abord trompée et qui cherchent ensuite à se faire une existence supportable. Je crois que vous avez tort de repousser lord Litton; je crois...

— Je ne veux rien entendre sur cet homme, je ne l'aime pas.

— C'est-à-dire que vous en aimez un autre, reprit madame Launoy; ceci vous regarde. Revenons à mon conseil; si vous restez seule ici, vous vous exposez cent fois plus que si vous venez avec nous au théâtre. Que risquez-vous en effet, d'entendre de lord Litton quelques paroles de galanterie?

— Mais c'est l'encourager que de consentir à me trouver avec lui; ne pourriez-vous au

moins l'empêcher de venir dans la loge où nous serions.

— Je vous promets de l'essayer, mais je ne suis pas tout-à-fait la maîtresse; Launoy s'est rangé du parti de lord Litton, quant à Saint-Ange, il aurait préféré, dans le premier moment, vous faire la cour; mais lord Litton lui a promis de lui obtenir des articles lors de ses débuts au Panorama-Dramatique. Cette promesse, dans l'accomplissement de laquelle il voit un brillant avenir, lui a fait mettre de côté ses prétentions sur vous. Ainsi donc, ma toute belle, c'est convenu, nous dînerons ensemble, et vous viendrez au spectacle ensuite.

— Je suis décidée à me faire servir dans ma chambre, répondit Laurence; mais puisqu'il le faut, et malgré ma répugnance, j'irai au spectacle.

— Allons, méchante; il faut bien se contenter de cette promesse, reprit madame Launoy; cependant, je vous le conseille encore, ne rebutez pas lord Litton.

Restée seule, Laurence se demanda si elle avait bien fait de s'engager, et ce qui en résulterait si elle ne tenait pas la promesse qu'on venait de lui arracher. Elle se demanda si, après tout, elle avait tant de raisons pour ménager lord Litton. Mais après de tristes réflexions, elle fut obligée de rester convaincue que, dans cette circonstance comme toujours, le plus fort serait vainqueur du faible.

A huit heures, madame Launoy vint la prévenir qu'on l'attendait; Laurence avança son voile sur son visage et tâcha de dissimuler le plus possible sa jeunesse et son trouble.

Elles trouvèrent sous le portail de l'hôtel le reste de la société, car il paraissait décidé que lord Litton en faisait désormais partie. Il salua mademoiselle Winter d'un air fort piqué et ne lui offrit pas son bras; mais il marcha à côté d'elle. La loge retenue était assez en évidence; Laurence réfléchit à ce qui la compromettrait davantage de se montrer en évidence dans la compagnie de madame Launoy, dont les ma-

nières étaient si triviales, ou de rester dans le fond de la loge et de donner ainsi à lord Litton plus de facilité de lui parler. Des deux dangers, elle crut choisir le moindre en acceptant une place sur le devant et se cachant le plus possible derrière la draperie; mais lord Litton se plaça près d'elle.

Déterminée à ne pas permettre qu'il la forçât de s'occuper de lui, Laurence tint sa tête tournée vers la salle, et reconnut plusieurs des passagers avec lesquels elle avait fait la traversée. Il lui sembla que tous les regards se fixaient de son côté avec moquerie et dédain; mais, comme elle comptait ne revoir aucune de ces personnes, elle eut le bon esprit d'en prendre son parti et tâcha de jouir du spectacle.

La moitié de la soirée se passa assez convenablement, et Laurence n'avait point à se repentir d'avoir suivi le conseil de madame Launoy, quoique celle-ci la contrariât extrê-

mement en parlant très haut, et en se servant d'expressions communes et déplacées.

—Ah! s'écriait-elle, à chaque instant, comme cette scène est mal jouée... Je me posais bien autrement sur le divan pour m'évanouir. Te souviens-tu, Launoy, lorsque son mari lui déclare qu'il la quitte pour toujours, comme je me jetais à genoux au milieu de la scène; et les trépignements d'admiration que j'excitais, etc.

Les personnes qui garnissaient les loges qui avoisinaient celle où madame Launoy se donnait ainsi en spectacle en parlant haut, et en gesticulant, s'avançaient et la regardaient avec étonnement et moquerie. Laurence se cachait avec encore plus de soin; cependant elle ne pouvait échapper à la continuelle attention d'un jeune homme qui ne cessait de la lorgner.

La position de son bras empêchait Laurence de distinguer sa figure; mais lorsque fatigué de la garder si long-temps, il baissa sa lorgnette, Laurence reconnut le prince Castel-Nero. Il ne tarda pas à reprendre son infatigable lorgnette

et continua à la tourner vers elle. Dans ce moment lord Litton lui parlait avec feu, et quoiqu'elle ne lui répondît pas, elle fut cruellement effrayée à la seule pensée que le prince croirait qu'elle était d'intelligence avec lord Litton, qu'il l'avait suivie de son consentement et que, vraisemblablement Raymond ne tarderait pas d'apprendre ces détails. Rien n'égalait le désespoir que lui causait cette crainte; pour y ajouter, lord Litton et le prince se reconnurent et se saluèrent avec empressement.

Sans doute à la réflexion, lord Frédéric craignit que le prince ne vînt le trouver, car il sortit pour le prévenir et Laurence le vit entrer dans la loge qu'occupait le prince.

Deux jeunes gens y étaient avec eux, riant et regardant du côté de Laurence. Jamais, peut-être, elle ne s'était trouvée si humiliée. Madame Launoy continuait à parler haut et à gesticuler; le beau Saint-Ange prenait des attitudes et s'occupait de Laurence qui se sen-

tait au supplice et eût donné bien des années de sa vie pour ne pas être là. Elle n'osait regarder du côté de la loge où était lord Litton, de crainte d'avoir l'air de lui porter le moindre intérêt, et cependant elle ne pouvait en détourner tout-à-fait les yeux.

Tout-à-coup le prince de Castel-Nero se leva, pria sans doute lord Litton de l'attendre et sortit. Dix minutes après une bouquetière, armée d'un gros bouquet, entra dans la loge où était Laurence, qui d'abord refusa ces fleurs et voulut du moins les payer.

— Ce n'est pas la peine, dit tout bas la marchande, prenez vite et regardez sous la fleur d'oranger. Et elle se sauva sans permettre qu'on la retînt.

Laurence s'imaginant que c'était une galanterie tout-à-fait familière de lord Litton allait poser le bouquet loin d'elle, quand ses yeux s'arrêtant sur la fleur d'oranger, elle distingua un papier. La prudence l'engageait et lui défendait à la fois de le prendre. Ce billet,

car c'en était un, lui venait peut-être de quelqu'un qui s'intéressait à elle. Enfin, sans savoir si elle avait tort ou raison, elle ouvrit le papier.

Il était rempli d'expressions brûlantes, de flammes et de soupirs; c'était une fortune qu'on mettait à ses pieds en bénissant le hasard qui avait conduit sur les traces de la plus belle et de la plus aimable des femmes; on offrait à Laurence une protection pour se rendre en France ou pour retourner à Florence éclipser les plus orgueilleuses. On ajoutait que lord Litton se vantait de rester seul possesseur de tant de charmes, mais on osait espérer qu'il n'en serait pas ainsi; suivait un pathos et des phrases à l'italienne, remplies d'exagérations. Ce billet était signé prince de Castel-Nero.

Laurence était enfoncée dans la loge et ne paraissait pas entendre madame Launoy qui lui demandait :

— Dites donc, est-ce un billet doux ?

Enfin pour toute réponse, Laurence déchira

le papier en plusieurs morceaux, et assez ostensiblement pour que le prince put voir cette action de sa loge, où il était rentré. Lorsque lord Litton revint, Laurence ne se sentait que plus irritée contre lui. Plusieurs fois, elle avait été sur le point de se lever et de s'enfuir à l'hôtel quoiqu'il put en résulter.

Le spectacle finit enfin ; sous le pérystile elle aperçut le prince et plusieurs autres jeunes gens qui l'examinaient avec impertinence. Exaspérée, ne sachant trop ce qu'elle faisait, elle arracha son bras de dessous celui de M. Launoy et se jeta seule dans la foule sans écouter aucune réclamation.

— Diable ! diable ! se mit à crier le prince. Prenez garde, mon cher Litton, voici votre princesse qui s'enfuit.

Elle n'en entendit pas davantage et s'élança dans la rue sans savoir où elle allait.

Le théâtre de Gênes, s'ouvre sur une place où aboutit la Strada-Nuova et plusieurs autres rues étroites à pentes rapides ; la pluie

tombait assez fortement, chacun attendait sa voiture, ce qui formait à la porte du théâtre une sorte de rassemblement à la faveur duquel Laurence put échapper à lord Litton, qu'elle entendait répéter en cherchant à se faire jour au travers de la foule :

— Pardon, pardon, laissez-moi passer, je veux rejoindre une dame.

Mais Laurence avait de l'avance sur Frédéric, et au lieu de descendre la Strada-Nuova qui conduisait à l'hôtel où elle logeait ainsi que les Launoy et lord Litton, elle se jeta dans une petite rue déserte et mal éclairée ; la pluie tombait des toîts élevés du palais, et l'obscurité augmentait à mesure que Laurence s'éloignait du théâtre.

Tout à coup elle s'arrêta plus effrayée, un homme portant une lanterne venait devant elle.

—Ah! vous voilà, signora, s'écria-t-il, j'allais vous chercher, car il y a bien une demi-heure que Pietro devrait être sur la route de Nice, et sans rien ajouter il enfila une petite ruelle,

sans trop savoir à quoi aboutirait cette démarche, Laurence le suivit; elle trouva sous un grand portail qui ouvrait sur la rue Balbi une voiture attelée de plusieurs mules.

— Ma foi! s'écria Pietro le voiturier, vous avez bien manqué de perdre vos arrhes, les autres voyageurs voulaient absolument partir sans vous.

En parlant ainsi, il ouvrit la portière de la voiture et y fit monter Laurence.

— Eh bien, allons bien vite, balbutia Laurence d'une voix étouffée.

— Parbleu, grâce à vous je suis en retard, il faut que je regagne du terrain. Et il fouetta vivement ses mules qui s'élancèrent au grand trot.

Laurence n'avait point réfléchi et s'était laissé aller à un sentiment tout-à-fait involontaire, en profitant de cette occasion d'échapper à lord Frédéric et à la compagnie des Launoy; elle s'était seulement assurée, par un mouvement machinal, qu'elle avait sa bourse et

qu'elle portait également avec elle la lettre que Raymond lui avait remise, ainsi que d'autres papiers essentiels. Sans doute elle laissait après elle des objets qui lui étaient utiles, mais leur peu de valeur ne méritait pas de grands regrets; et en eussent-ils eu davantage, elle se serait facilement consolée de leur perte en songeant aux désagréments et aux dangers auxquels elle échappait.

FIN DU TOME PREMIER.

